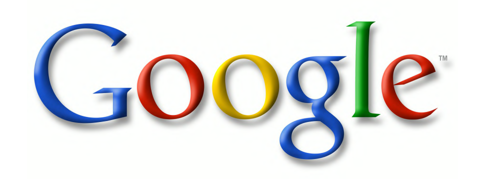
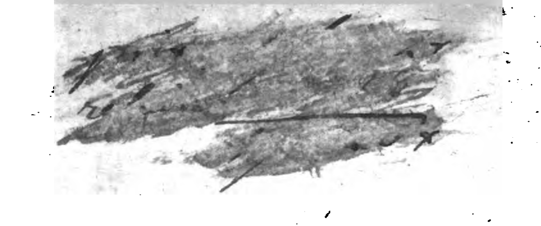




Amours

Erotika biblion, par Mirabeau

LES
AMOURS,
DEBAUCHES,
ET
VICES
DES
ANCIENS, &c.

Abstrusum excud.t.



A ROME.

DE L'IMPRIMERIE DU VATICAN.

M. DCC. LXXXV.



AVIS

DES ÉDITEURS.

Le titre de cet ouvrage ne ſera pas intelligible à tous les lecteurs, & pluſieurs ne lui trouveront aucun rapport avec le ſujet. Néanmoins un autre n'auroit pu lui convenir; & ſi nous l'avons laiſſé en grec, on en devinera aiſément la raiſon.

Les recherches ſavantes & infiniment curieuſes de l'auteur, rendent cet ouvrage auſſi érudit qu'agréable, & nous ne doutons pas de l'accueil favorable qu'il recevra du public.

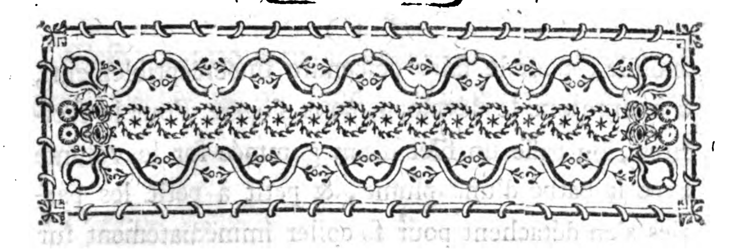
Nous avons du même auteur deux autres manuſcrits qui ont le même mérite & qui ſont autant intéreſſans que celui-ci; ils ſeront achevés d'imprimer ſous deux mois. Nous annoncerons à nos

correspondans le moment où ils devront sortir de presse. Nous mettrons dans l'exécution typographique autant de correction & de goût que dans ce volume. Nous ne pouvons en annoncer les titres que lorsqu'ils seront prêts à paroître.

ANAGOGIE

ANAGOGIE.

*Affinité Électrique
ou Magnétique des Sens.*



ANAGOGIE.

On ſait que parmi les découvertes innombrables des antiquités d'Herculanum, les manuſcrits ont épuiſé la patience & la ſagacité des artiſtes & des ſavans. La difficulté conſiſte à dérouler des volumes à demi-conſumés depuis deux mille ans par la lave du Véſuve. Tout tombe en pouſſiere à meſure qu'on y touche.

Cependant des minéralogiſtes Hongrois, plus patiens que les Italiens, plus exercés à tirer parti des productions qu'offrent les entrailles de la terre, ſe ſont offerts à la reine de Naples. Cette princeſſe, amie de tous les arts, & ſavante dans celui d'exciter l'émulation, a favorablement accueilli ces artiſtes: ils ont entrepris cet immenſe travail.

D'abord ils collent une toile fine ſur l'un des rouleaux, quand la toile eſt ſeche, on la ſuſpend, & l'on poſe en même tems le rouleau ſur un chaſſis

mobile, pour le faire descendre imperceptiblement, à mesure que le développement s'opere. Pour le faciliter, on passe un filet d'eau gommée sur le volume avec la barbe d'une plume, & petit à petit les parties s'en détachent pour se coller immédiatement sur la toile tendue.

Ce travail pénible est si long que dans l'espace d'une année, à peine peut-on dérouler quelques feuilles. Le désagrément de ne trouver le plus souvent que des manuscrits qui n'apprenoient rien, alloient faire renoncer à cette entreprise difficile & fastidieuse, lorsqu'enfin tant d'efforts ont été récompensés par la découverte d'un ouvrage qui a bientôt aiguisé le génie de cent cinquante académies de l'Italie. (1)

---

(1) La nomenclature en est tout au moins curieuse.

Academiciens de Bologne. Abbandonati, Ansiosi, Ociosi, Arcadi, Confusi, Difettuosi, Dubbiosi, Impatienti, Inabili, Indifferenti, Indomiti, Inquieti, Instabili, Della Notte Piacere, Sienti, Sonnolenti, Torbidi, Verpertini.

De Gênes. Accordati, Sopiti, Resvegliati.

De Cubio. Addormentati.

De Venise. Acuti, Allettatti, Discordanti, Disgiunti, Disurgannati, Dodonci, Filadelfici, incruscabili, Inffancabili.

De Rimini. Adagiati, Eutrupeli.

De Pavie. Affidati, Della Chiave.

C'est un manuscrit mozarabique, composé dans ces tems perdus où Philippe fut enlevé à côté de

---

De Fermo. Raffrontati.

De Molise. Agitati.

De Florence Alterati, Humidi, Furfurati, Della Crusca, Del Cimento, Infocati.

De Cremone. Animosi.

De Naples. Arditi, Infernati, Intronati, Lunatici, Secreti, Sirenes, Sicuri, Volanti.

D'Ancone. Argonanti, Caliginosi.

D'Urbin. Assorditi.

De Pérouse. Atomi, Eccentrici, Insensati, Insipidi, Unisoni.

De Tarente. Audaci.

De Macerata. Catenati, Imperfetti, Chimerici.

De Sienne. Cortesi, Giovali, Prapussati.

De Rome. Delfici, Humoristi, Lincei, Fantastici, Negletti, Illuminati, Incitati, Indisposti, Infecondi, Melancholici, Notti Vaticane, Notturni, Ombrosi, Pellegrini, Sterili, Vigilanti.

De Padoue. Delii, Immaturi, Orditi.

De Drepano. Difficilli.

De Bresse. Dispersi, Erranti.

De Modene. Dissonanti.

De Syracuse. Ebrii.

De Milan. Eliconii, Faticosi, Fenici, Incerti, Miscosti.

De Recannati. Disuguali.

De Candie. Extravaganti.

De Pezzaro. Eteocliti.

l'eunuque de Candace ; (1) où Habacuc, transporté par les cheveux ; (2) portoit à cinq cents

---

De Commachio. Flattuanti.

D'Arezzo. Forzati.

De Turin. Fulminales.

De Reggio. Fumosi, Muti.

De Cortone. Humorosi.

De Bari. Incogniti.

De Rossano Incuriosi.

De Brada. Innominati, Tigri.

D'Acis. Intricati.

De Mantoue. Invaghiti.

D'Agrigente. Mutabili, Offuscati.

De Verone. Olympici, Unanii.

De Viterbe. Ostinati, Vagabondi.

Si quelque lecteur est curieux d'augmenter cette nomenclature, il n'a qu'à lire un ouvrage de Jarckius, imprimé à Leipsic en 1725. Cet auteur n'a écrit l'histoire que des académies de Piémont, Ferrare & Milan. Il en compte vingt-cinq dans cette derniere ville seulement. La liste des autres est sans fin, & leurs noms tous plus bizarres les uns que les autres.

(1) Act. ap. 8. 39. *Spiritus Domini rapuit Philippum, & amplius non vidit eunuchus.*

(2) Daniel, chap. XIV, v. 32. *Erat autem Habacuc propheta in Judœa, & ipse coxerat pulmentum. . . Et ibat in campum ut ferret messoribus.*

33. *Dixit que angelus Domini ad Habacuc : fer prandium quod habes in Babylonem Danieli.*

35. *Et apprehendit eum angelus Domini in vertice ejus, &*

lieues le dîner à Daniel, sans qu'il se refroidit; où les Philistins circoncis se faisoient des prépuces; (1) où des anus d'or guérissoient les

---

portavit eum capillo *capitis sui, posuit que eum in Babylone.*

Isaac le Maître, de Saci, a traduit *capillo* par *les cheveux.* Luther met *oben beym schopff*; ce qui est la même faute Car le miracle est plus grand d'avoir transporté Habacuc par *un cheveu* que par *les cheveux*; mais dans tous les cas le voyage est leste.

(1) Maccab. l. I, c. I, v. 16.

Et fecerunt sibi præputia. — Ce qu'Isaac le Maître, de Saci, traduit : *Ils ôterent de dessus eux les marques de la circoncision.* Les Septante disent tout simplement : *Ils se sont fait des prépuces.* Les peres ont ainsi traduit. Mais depuis que les jansénistes ont paru, ils ont prétendu qu'il ne pouvoit pas mettre les prépuces dans la bouche de jeunes filles lorsqu'on leur faisoit réciter la Bible. Les Jésuites ont soutenu, au contraire, que c'étoit un crime que d'en altérer un seul mot.

Le Maître de Saci a donc périphrasé, & le pere Berrhuyer a accusé Saci d'hérésie, & prétendu qu'il avoit suivi la Bible de Luther. En effet, Luther dans sa Bible se sert du mot *beschneidung.*

Und hielten die beschneidung nicht mehr.
1 2 3 4 5 6
Et ont gardé la coupure point davantage.
1 2 3 4 5 6

Luther, en effet, a mal interprêté. Le miracle, de quelque maniere que l'on traduise, étoit de se faire un prépuce;

hémorrhoïdes. (1) . . . . . Un nommé Jérémie Shackerley, vrai croyant, dit le manuscrit, profita de l'occasion. . . . . (1)

Il avoit voyagé, & de pere en fils, rien ne s'étoit perdu dans cette famille, l'une des plus anciennes du monde, puisqu'elle conservoit des traditions non équivoques de l'époque où les éléphans habitoient les parties les plus froides de la Russie; où les Spitzberg produisoit d'excellentes oranges; où l'Angleterre n'étoit pas séparée de la France; où l'Espagne tenoit encore au continent du Canada, par cette grande terre nommée Atlantide, dont on retrouve à peine le nom chez les anciens; mais dont l'ingénieux M. Bailly fait si bien l'histoire.

Shackerley voulut être transporté dans une des planetes les plus éloignées qui forment notre systême; (2) mais on ne le déposa pas dans la

---

Or la chose est en vérité miraculeuse dans le texte des Septante, & ne l'est pas autant dans la version des jansénistes.

(1) Rois, liv. VII, chap. VI, v. 17.

Hi sunt autem ani aurei quos reddiderunt pro dilecto domino.

(2) Je ne doute pas que quelque demi-savant, ou quelque critique obstiné, ne trouve, dans la suite de cette notice, Shackerley beaucoup plus savant en astronomie que ne le comporte le costume d'un ouvrage contemporain

planete même, on le plaça dans l'anneau de Saturne. Cet orbe immense n'étoit point encore tranquille. Dans les parties basses, des mares profondes & orageuses, des courans rapides, des tournoiemens d'eau; des tremblemens de terre presque continuels, produits par l'affaissement des cavernes & par les fréquentes explosions des volcans; des tourbillons de vapeurs & de fumées, des tempêtes sans cesse excitées par les secousses de la terre, & ses chocs terribles contre les eaux de la mer; des inondations, des débordemens, des déluges; des fleuves de lave, de bitume, de soufre, ravageant les montagnes &

d'Herculanum. Mais je le prie d'observer, 1°. que l'Anagogie est une révélation faite par Jérémie Shackerley, tout comme. . . . . Ah! oui : tout comme S. Jean a écrit l'Apocalypse dans l'isle de Pathmos. 2°. Que personne dans Herculanum n'a pu rien comprendre à ce manuscrit, écrit bien avant la venue de J. C. comme nous n'entendons rien à la bête de l'Apocalypse qui a *666* . . . . . . sur le front, ornement qui seroit singulier même pour un mari François; ce qui ne détruit point du tout l'authenticité de notre docte manuscrit. 3°. Qu'on a qu'à lire l'histoire incontestable de l'astronomie antidiluvienne, par M. Bailly, pour se convaincre que Shackerley pouvoit savoir tout ce qu'il paroît avoir su. . . . Enfin, je déclare que pour trente-six mille raisons, un peu trop longues à déduire, douter de Jérémie Shackerley, c'est mériter un auto-da-fé.

ſe précipitant dans les plaines, où ils empoiſonnoient les eaux; la lumiere offuſquée par des nuages aqueux, par des maſſes de cendres, par des jets de pierres emflammées que pouſſoient les volcans. . . . Telle étoit la ſituation de cette planette encore informe. L'anneau ſeul étoit habitable. Beaucoup plus mince & plutôt attiédi, il jouiſſoit déja depuis long-tems des avantages de la nature perfectionnée, ſenſible, intelligente; mais on y appercevoit les terribles ſcênes dont Saturne étoit le théatre.

La forme & la conſtruction de cet anneau parurent ſi ſingulieres à Shackerley, que rien dans l'univers ne lui avoit ſemblé auſſi étrange. D'abord notre ſoleil qui eſt celui des habitans de ce pays, étoit pour eux à peine la trentieme partie de ce qu'il nous paroît. Il formoit à leurs yeux l'effet que produit ſur la terre l'étoile du berger, quand elle eſt dans ſon plein. Mercure, Vénus, la terre & Mars, n'y pouvoient point être diſcernés; on y doutoit de leur exiſtence. Jupiter ſeul s'y montroit, à peu de choſe près, comme nous le voyons; avec cette différence qu'il préſentoit des phaſes comme la lune nous en montre. Il en étoit de même de ſes ſatellites; & de ce concours de variétés uniformes, il réſultoit des phénomenes curieux & utiles. *Curieux*, en ce que l'on voyoit Jupiter en croiſſant, & ſes quatre petites lunes tantôt en croiſſant, tantôt en

décours ; ou les unes à droites, & les autres se confondant avec la planete elle-même : *utiles*, en ce que Jupiter passoit quelquefois sur le soleil avec tout son cortege ; ce qui produisoit une multitude de points de contact, d'immersions & d'émersions successives, qui ne laissoient rien à desirer pour la régularité des observations. Ainsi la déduction des parallaxes étoit calculée rigoureusement ; en sorte que, malgré l'éloignement de l'anneau, ou de Saturne ou soleil, qui, selon le docte Jérémie Shackerley, n'est guere moins de trois cents treize millions de lieues, on avoit fait plus de progrès en astronomie que sur la terre, depuis une infinité de siecles.

Le soleil étoit foible ; mais le défaut de sa chaleur, se compensoit par celle du globe de Saturne, qui n'étoit point attiédi. Cet anneau recevoit de sa planete principale plus de lumiere & de chaleur, que nous n'en avons ici-bas ; car enfin cet anneau avoit dans lui-même, dans son centre, ce globe de Saturne qui est neuf cents fois plus gros que la terre, & il en étoit éloigné de cinquante-cinq mille lieues, ce qui forme les trois quarts de la distance de la lune à la terre.

Autour de l'anneau & à de grandes distances, on voyoit cinq lunes qui se levoient quelquefois toutes du même côté. Shackerley prétend qu'il est impossible de se former une idée assez magnifique de ce spectacle.

Cet anneau si bien situé formoit comme un pont suspendu un arc circulaire; on voyageoit dans tout son contour ; ainsi l'on faisoit de loin le tour du globe de Saturne ; mais de façon que le voyageur avoit toujours ce globe du même côté.

La largeur de cet anneau n'est pas moindre que l'épaisseur de notre globe ; mais en même tems il est assez mince pour que cette épaisseur disparoisse, quand il est vu de la terre. C'est ainsi que semble la lame d'un couteau, quand on la fixe de loin par le plan du tranchant. Shackerley n'ignoroit rien des phénomenes, qu'on peut connoître ici-bas ; mais il s'attendoit à pouvoir se porter au moins à califourchon sur la tranche de cette anneau. Quelle fut sa surprise en voyant que cette épaisseur si mince, qui disparoît à nos yeux, formoit une distance aussi grande que celle de Paris à Strasbourg ; car cette exemple donnera plus vîte & plus exactement l'idée de cette dimension, que les mesures itinéraires employées par Shackerley, lesquelles ont besoin de quelques milliers de commentaires in-folio, avant que d'être incontestablement évaluées. Ainsi il pouvoit y avoir de petits royaumes sur ce bord intérieur & concave, que les politiques de notre globe sauroient bien rendre un théatre sanglant & mémorable d'innombrables glorieuses intrigues s'il étoit à leur disposition. Les habitans de cette partie, que l'on peut appeller

les antipodes du dos extérieur de l'anneau, les habitans de l'intérieur, dis-je, avoit le globe énorme de Saturne suspendu sur leur tête; l'anneau repassoit par-dessus ce globe, & par-delà l'anneau gravitoit les cinq lunes.

Enfin, les habitans de l'intérieur voyoient leur droite & leur gauche, comme nous voyons les nôtres sur la terre; mais l'horison de devant, ainsi que celui de derriere, étoient bien différens de ceux que nous appercevons ici-bas. A dix lieues, nous perdons un vaisseau de vue à cause de la courbure de notre globe; dans l'anneau de Saturne, cette courbure est en sens contraire; elle s'éleve au lieu de s'abaisser; mais comme l'anneau entoure Saturne à la distance de cinquante mille lieues, il en résulte que cette anneau, en forme de bourrelet, a au moins cinq cents mille lieues de circonférence. Sa courbure s'éleve donc imperceptiblement. L'horison qui s'abaise sur notre terre, paroît *plan* à l'œil l'espace de quelques lieues; puis il s'éleve un peu, les objets diminuent; distincts d'abord, ils finissent par se confondre; on n'apperçoit plus que les masses; enfin, cette terre s'éleve dans le lointain à des distances énormes toujours en se *menuisant*; au point que cet anneau, par les illusions de l'optique, finit en l'air, devient à l'œil de la largeur de notre lune, & s'apperçoit à peine dans la partie qui se trouve sur la

tête de l'obſervateur ; car elle eſt pour lui à plus du double de la diſtance de la lune à la terre, c'eſt-à-dire, à deux cents mille lieues à peu près.

J'omets les phénomenes multipliés que produiſent tous ces corps ſuſpendus par leurs éclipſes reſpectives ; Shackerley les connoiſſoit ſur la terre & les avoit bien jugés.

Leur ciel étoit comme le nôtre, nulle différence pour toutes les conſtellations ; mais un nombre infini de cometes rempliſſoient l'eſpace immenſe & incalculable qui ſe trouvoit entre Saturne & les étoiles qu'on ſoupçonnoit les plus voiſines.

Comme l'attraction du globe de Saturne balançoit en partie celle de l'anneau, la peſanteur y étoit très-diminuée, on y marchoit ſans effort, & le moindre mouvement tranſportoit la maſſe ; comme une perſonne qui ſe baigne & ne peut déplacer que le pareil volume d'eau qu'elle occupe, s'y meut par des impulſions inſenſibles.

Ainſi les corps pour ſe joindre ne faiſoient que s'éffleurer ; ils s'approchoient ſans preſſion, tout y étoit preſque aérien ; les ſenſations les plus délicates ſe perpétuoient ſans émouſſer les organes. On conçoit que cette maniere d'être influoit beaucoup ſur le moral des habitans de l'arc planétaire. Auſſi l'une des merveilles qui ſurprit le plus Shackerley, ce fut la perfectibilité des êtres qui meubloient cet

étrange anneau ; ils jouissoient de beaucoup de sens qui nous sont inconnus ; la nature avoit fait de trop grandes avances dans l'appareil de tous ces grands corps pour s'arrêter à cinq sens dans la composition de ceux qu'elle avoit destinés à jouir de tous ces spectacles.

Ici l'embarras de Shackerley devint énorme. Il avoit assez de connoissances pour saisir & tracer les grands effets de ces corps variés & suspendus ; il échoua quand il voulut peindre des êtres animés. Aussi ne trouve-t-on point dans le manuscrit mozarabique toute la clarté, tous les détails que l'on desireroit à cet égard. Au moins les *Abbandonati* de Bologne, les *Resvegliati* de Gênes, les *Addormentati* de Gubio, les *Disingannati* de Venise, les *Adagiati* de Rimini, les *Furfurati* de Florence, les *Lunatici* de Naples, les *Caliginosi* d'Ancone ; les *Insipidi* de Pérouse, les *Mélancholici* de Rome, les *Extravaganti* de Candie, les *Ebrii* de Syracuse, &c. &c. &c. qui tous ont été consultés, ont renoncé à rendre la traduction plus claire. Il est vrai que l'inquisition civile & religieuse entre peut-être pour quelque chose dans leur ambarras.

Cependant il faut être juste, rien n'est plus difficile à donner que l'explication d'un sens qui nous est étranger. On a des exemples d'aveugles nés qui, par le secours des sens qui leur restoient, ont fait

des miracles de cécité. Eh bien ! l'un d'entr'eux, chymiste, musicien apprenant à lire à son fils, ne peut pas trouver une autre définition du miroir que celle-ci " *C'est une machine par laquelle les cho-„ ses sont mises en relief hors d'elles-mêmes.* " Voyez combien cette définition que les philosophes qui l'ont approfondie trouvent très-subtile & même surprenante, (1) est cependant absurde. Je ne connois point d'exemple plus propre à montrer l'impossibilité d'expliquer des sens dont on est dépourvu;

(1) En effet, comme le remarque l'illustre M. d'Alembert, d'après l'ingénieux & quelquefois sublime Diderot, quelle finesse d'idées n'a-t-il pas fallu pour parvenir ? L'aveugle n'a de connoissance que par le tact; il sait qu'on ne peut voir son visage quoiqu'on puisse le toucher. " La vue, „ conclue-t-il, est donc une espece de tact qui ne s'étend „ que sur les objets différens du visage & éloignés de nous. „ Le tact ne lui donne en outre que l'idée du relief. Donc un miroir est *une machine qui nous met en relief hors de nous-mêmes.* Ces mots *en relief* ne sont pas de trop. Si l'aveugle disoit, *nous met hors de nous-mêmes*, il diroit une absurdité de plus; car comment concevoir une machine qui puisse doubler un objet ? Le mot *relief* ne s'applique qu'à la surface; ainsi nous mettre en relief hors de nous-mêmes, c'est mettre la représentation de la surface de notre corps hors de nous. Cette désignation est toujours une énigme pour l'aveugle; mais on voit qu'il a cherché à diminuer l'énigme le plus qu'il étoit possible.

&

& cependant toutes les affections & les qualités morales dérivent des sens; c'est par conséquent sur les observations qui leur sont relatives, que l'on pourroit uniquement fonder ce qu'il y auroit à dire sur le moral de ces êtres d'une espece si différente de la nôtre.

Au reste, il faut espérer que l'habitude où nos voyageurs & nos historiens nous ont mis de leur voir négliger ou même omettre ce qui n'a trait qu'aux mœurs, aux loix, aux coutumes, rendra nos lecteurs indulgens pour Shackerley, qui du moins a le passeport d'une haute antiquité, sans lequel on ne voudroit peut-être pas croire un mot de ce qu'il a dit; car il étoit pour ses contemporains, & à bien des égards il est encore pour nous à peu près dans le cas d'un homme qui n'auroit vu qu'un jour ou deux, & qui se trouveroit confondu chez un peuple d'aveugles; il faudroit certainement qu'il se tût, ou on le prendroit pour un fol puisqu'il annonceroit une foule de mysteres, qui n'en seroient à la vérité que pour le peuple; mais tant d'hommes sont *peuple*, & si peu sont philosophes qu'il n'y a pas de sûreté à n'agir, à ne penser, à n'écrire que pour ceux-ci.

Shackerley a fait cependant quelques observations, dont voici les plus singulieres.

Il s'apperçut que la mémoire dans les êtres de

Saturne ne s'effaçoit point. Les pensées se communiquoient parmi eux sans paroles, & sans signes. Point d'idiôme ; par conséquent rien d'écrit, rien de déposé ; & combien de portes fermées aux mensonges, aux erreurs ! Ces détails prodigieux, innombrables qui nous énervent, leur étoient inconnus. Ils avoient toutes les facilités possibles pour transmettre leurs idées, pour donner une rapidité inconcevable à leur exécution, pour hâter tous les progrès de leurs connoissances ; il sembloit que dans cette espece privilégiée tout s'exécutât par instinct & avec la célérité de l'éclair.

La mémoire retenant tout, la tradition se perpétuoit avec infiniment plus de fidélité, d'exactitude & de précision que par les moyens compliqués & infinis que nous accumulons, sans pouvoir atteindre à aucun genre de certitude.

Chaque corps a ses émanations ; elles sont en pure perte sur la terre : dans l'anneau elles formoient une athmosphere toujours agissante à des distances considérables ; & ces émanations dont Shackerley n'a pu donner une idée qu'en les comparant à ces atômes, qu'on distingue à l'aide du rayon solaire introduit dans la chambre obscure, ces émanations, dis-je, répondoient à toutes les houppes nerveuses du sentiment de l'individu. Semblables aux étamines des plantes, aux affinités chymiques, elles *s'enlaçoient*

dans les émanations d'un autre individu, lorſque la ſympathie s'y rencontroit; ce qui, comme on peut aiſément le concevoir, multiplioit à l'infini des ſenſations dont nous ne pouvons nous former qu'une image très-infidele. Elles rendoient, par exemple, les jouiſſances de deux amans ſemblables à celles d'Alphée qui, pour jouir d'Aréthuſe, que Diane venoit de changer en fontaine, ſe métamorphoſa en fleuve, afin de s'unir plus intimément à ſon amante, en mêlant ſes ondes avec les ſiennes.

Cette cohéſion vive & preſque infinie de tant de molécules ſenſibles, produiſoit néceſſairement dans ces êtres un eſprit de vie que Shackerley exprime par un mot mozarabe, que l'académie des *Innamorati* a traduit par le mot *électrique*, quoique les phénomenes de l'électricité ne fuſſent point connus dans ces tems reculés.

Tout dans ces contrées abondoit ſans culture, & tellement, que les propriétés y ſeroient devenues à charge autant qu'inutiles. On ſent qu'où il n'y a point de propriété, il y a bien peu d'occaſions de diſputes, d'inimitiés, & que la plus parfaite égalité politique regne, à ſuppoſer même qu'il faille à de tels êtres un ſyſtême politique. Je ne conçois pas ce qui pourroit les troubler, puiſque leurs beſoins ſont plutôt prévenus que ſatisfaits, ſi la ſaveur du deſir ne leur manque point, & qu'ils n'aient rien à craindre du poiſon de la ſatiété.

Dans l'anneau de Saturne, les connoiſſances ſe tranſmettoient par l'air à des diſtances très-conſidérables, par la même voie que ſe tranſmet la lumiere du ſoleil, laquelle nous vient, comme on ſait, en ſept minutes. Une inſpiration ou un ſouffle différemment modifié ſuffiſoit pour communiquer une penſée. Delà réſultoit un concours admirable dans les populations infinies, qui par cette intelligence, cette harmonie univerſellement répandue dans tout l'anneau, ne s'occupoient que de leur bonheur commun, lequel n'étoit jamais en contradiction avec celui d'aucun individu.

Ces êtres ſi ſurprenans, ſur-tout pour les hommes, jouiſſoient ainſi d'une paix éternelle & d'un bien-être inaltérable. Les arts qui tendent au bonheur & à la conſervation de l'eſpece, étoient auſſi perfectionnés qu'il ſoit poſſible de l'imaginer, & même de le deſirer; & l'on y avoit pas la moindre idée de ces arts deſtructeurs enfantés par la guerre. Ainſi les habitans de l'anneau n'avoient point paſſés par ces alternatives de raiſon & de démence, qui ont ſi prodigieuſement mêlé nos ſociétés de bien & de mal. Les grands talens dans la ſcience funeſte de faire celui-ci, loin d'être admirés chez eux, n'y étoient pas même connus. Les plaiſirs ſtériles ou factices, n'y régnoient pas plus que le faux honneur; & l'inſtinct de ces êtres fortunés leur avoit appris ſans effort

ce que la triste expérience de tant de sieoles nous enseigne encore vainement, je veux dire, que la véritable gloire d'un être intelligent est la science, & la paix son vrai bonheur.

Voilà ce qu'une lecture rapide m'a permis de retenir du voyage de Shackerley, qu'Habacuc, à la fin de son voyage, reprit par les cheveux, & déposa en Arabie d'où il l'avoit enlevé. Quand le développement & la traduction de ce précieux manuscrit seront achevés, je me propose d'en donner à l'Europe savante une édition non moins authentique que celle des livres sacrés des Brames, que M. Anguetil a incontestablement rapportés des bords du Gange; car j'ose me flatter de savoir presque aussi bien le *mozarabique qu'il sait le zend ou le pellivi.*



L'ANÉLYTROÏDE.

Etre mâle et femelle formant deux corps entiers et joints ensemble, et qui jouit et multiplie par lui même.



L'ANÉLYTROÏDE.

La Bible eft fans contredit l'un des livres les plus anciens & les plus curieux qui exiftent fur la terre.

La plupart des objections fur lefquelles fe fondent les perfonnes qui ne peuvent croire que Moyfe ait été un interprete divin, me paroiffent très infuffifantes. Rien n'a été, par exemple, plus tourné en ridicule que la phyfique des livres faints, laquelle en effet paroît très-défectueufe. Mais on ne penfe point à l'état de cette fcience dans les premiers âges, pour lefquels enfin il falloit que ce livre fût intelligible. La phyfique étoit alors ce qu'elle feroit encore, fi l'homme n'eût jamais étudié la nature. Il voit le ciel comme une voûte d'azur, dans laquelle le foleil & la lune femblent être les aftres les plus confidérables; le premier produit toujours la lumiere du jour, & le fecond celle de la nuit. Il les voit paroître ou fe lever d'un côté, & difparoître ou fe coucher de l'autre, après avoir fourni leur courfe & donné leur lumiere pendant un certain efpace de

tems. La mer femble de même couleur que la voûte azurée, & l'on croit qu'elle touche au ciel lorfqu'on la regarde de loin. Toutes les idées du peuple ne portent & ne peuvent porter que fur ces trois ou quatre notions; & quelques fauffes qu'elles foient, il falloit s'y conformer pour fe mettre à fa portée.

Puifque la mer paroît dans le lointain fe réunir au ciel, il étoit naturel d'imaginer qu'il exiftoit des eaux fupérieures & des eaux inférieures, dont les unes rempliffoient le ciel & les autres la mer; & que pour foutenir les eaux fupérieures, il exiftoit un firmament; c'eft-à-dire, un appui, une voûte folide & tranfparente, au travers de laquelle on apperce-voit l'azur des eaux fupérieures.

Voici maintenant ce que dit le texte de la Genefe:

„ Que le firmament foit fait au milieu des eaux, „ & qu'il fépare les eaux d'avec les eaux; & Dieu „ fit le firmament & fépara les eaux qui étoient „ fous le firmament de celles qui étoient au-deffus „ du firmament, & Dieu donna au firmament le „ nom de ciel..... Et à toutes les eaux raffemblées „ fous le firmament le nom de mer. "

Il eft évident que c'eft à ces idées qu'il faut rapporter, 1°. les cataractes du ciel, les portes, les fenêtres du firmament folide, qui s'ouvrirent lorf-qu'il fallut laiffer tomber les eaux fupérieures pour noyer la terre.

2°. L'origine commune des poiſſons & des oiſeaux, les premiers produits par les eaux inférieures, les oiſeaux par les eaux ſupérieures, parce qu'ils s'approchent dans leur vol de la voûte azurée, que le peuple n'imagine pas être élevée beaucoup plus que les nuages.

De même, ce peuple croit que les étoiles ſont attachées à la voûte céleſte comme des cloux : plus petites que la lune, infiniment plus petites que le ſoleil. Il ne diſtingue les planetes des étoiles fixes que par le nom d'*errantes*. C'eſt ſans doute par cette raiſon qu'il n'eſt fait aucune mention des planetes dans tout le récit de la création. Tout y eſt repréſenté relativement à l'*homme vulgaire*, auquel il ne s'agiſſoit pas de démontrer le vrai ſyſteme de la nature, & qu'il ſuffiſoit d'inſtruire de ce qu'il devoit à l'Être ſuprême, en lui montrant ſes productions comme bienfaits. Toutes les vérités ſublimes de l'organiſation du monde, ſi l'on peut parler ainſi, ne doivent paroître qu'avec le tems, & l'Être ſouverain ſe les réſervoit peut-être, comme le plus ſûr moyen de rappeller l'homme à lui, lorſque ſa foi, déclinant de ſiecles en ſiecles ; ſeroit timide, chancelante & preſque nulle ; lorſqu'éloigné de ſon origine, il finiroit par l'oublier ; lorſqu'accoutumé au grand ſpectacle de l'univers, il ceſſeroit d'en être touché, & oſeroit en méconnoître l'Auteur. Les

grandes découvertes successives raffermissent, agrandissent l'idée de cet Être infini dans l'esprit des l'homme. Chaque pas qu'on fait dans la nature produit cet effet en rapprochant du Créateur. Une vérité nouvelle devient un grand miracle, plus miracle, plus à la gloire du grand Être, que ceux qu'on nous cite, parce que ceux-ci, lors même qu'on les admet, ne sont que des coups d'éclat que Dieu frappe immédiatement & rarement; au lieu que dans les autres il se sert de l'homme même pour découvrir & manifester ces merveilles incompréhensibles de la nature, qui, opérées *à tout instant*, exposées *en tout tems* & *pour tous les tems* à sa *contemplation*, doivent rappeller incessamment l'homme à son Créateur, non-seulement par le spectacle actuel, mais encore par ce développement successif.

Voilà ce que nos théologiens ignorans & vains devroient nous apprendre. Le grand art est de lier toujours la science de la nature, avec celle de la théologie, & non de faire heurter sans cesse des choses saintes & la raison, les croyans fideles & les philosophes.

Une des sources du discrédit où les livres saints sont tombés, ce sont les interprétations forcées, que notre amour-propre, si orgueilleux, si absurde, si rapproché de notre misere a voulu donner à tous

les passages que nous ne pouvons expliquer. Delà sont nés les sens figurés, les idées singulieres & indécentes, les pratiques superstitieuses, les coutumes bizarres, les décisions ridicules ou extravagantes dont nous sommes inondés. Toutes les folies humaines se sont étayées tour-à-tour des passages rebelles aux interpretes, qui s'évertuent, s'obstinent & ne doutent de rien; comme si l'Être suprême n'avoit pas pu donner à l'homme des vérités, qu'il ne devoit connoître, savoir approfondir, que dans les *siecles à venir*. Du moment où vous admettez que la Bible est faite pour l'univers, songez que l'on fait aujourd'hui bien des choses que l'on ignoroit il y a quarante siecles, & que dans quatre mille autres années, on saura des faits que nous ignorons. Pourquoi donc vouloir juger par anticipation? Les connoissances sont graduelles, & ne se développent que par une marche insensible, que les révolutions des empires & de la nature retardent ou ralentissent. Or l'intelligence de la Bible, qui existe depuis un si grand nombre de siecles, qu'il y a bien-peu de choses à citer d'une aussi haute aniquité, demande peut-être encore un long période d'efforts & de recherches.

L'un des articles de la Genese qui a singuliérement aiguisé l'esprit humain, c'est le verset 27 du chapitre I.

" Dieu créa l'*homme* à son image, il *les* créa
„ mâle & femelle "

Il est bien clair, il est bien évident que Dieu a créé Adam androgyne ; car au verset suivant, (verset 28), il dit à Adam : " Croissez & multi-
„ pliez-vous ; remplissez la terre. "

Ceci fut opéré le sixieme jour ; ce n'est que le septieme que Dieu créa la femme ; ce que Dieu fit entre la création de l'homme & celle de la femme est immense. Il fit connoître à Adam tout ce qu'il avoit créé, animaux, plantes, &c. Tous les animaux comparurent devant Adam.

(1) " Adam les nomma tous : & le nom qu'A-
„ dam donna à chacun des animaux est son nom
„ véritable. "

(2) " Adam appella donc tous les animaux d'un
„ nom qui leur étoit propre, tant les oiseaux que
„ les bêtes, &c. "

Jusqu'ici la femme n'a point paru ; elle est incréée, Adam est toujours hermaphrodite. Il a pu connoître seul & se multiplier.

Et pour concevoir le tems pendant lequel Adam a pu réunir en lui les deux sexes, il suffit de

(1) Chap. II, v. 19.
(2) Ibid v. 20.

réfléchir ſur ce que peuvent être ces jours dont l'écriture parle ; ces ſix jours de la création, ce *ſeptième jour* du repos, &c.

On ne peut être que véritablement affligé, que preſque tous nos théologiens, tous nos mangeurs d'images abuſent de ce grand, de ce ſaint nom de Dieu ; on eſt bleſſé toutes les fois que l'homme le profâne, & qu'il proſtitue l'idée du premier Être, en la ſubſtituant à celle du phantôme de ſes opinions. Plus on pénetre dans le ſein de la nature, & plus on reſpecte profondément ſon Auteur ; mais un reſpect aveugle eſt ſuperſtition, un reſpect éclairé eſt le ſeul qui convienne à la vraie religion ; & pour entendre ſainement les premiers faits que l'interprete Divin nous a tranſmis, il faut, ainſi que l'obſerve l'éloquent Buffon, recueillir avec ſoin ces rayons échappés de la lumiere céleſte. Loin d'offuſquer la vérité, ils ne peuvent qu'y ajouter un nouveau dégré de ſplendeur.

Cela poſé, que peut-on entendre par les ſix jours que Moyſe déſigne ſi préciſément, en les comptant les uns après les autres, ſinon *ſix eſpaces de tems*, ſix *intervalles* de durée ? Ces eſpaces de tems indiqués par le nom de *jours*, faute d'autres expreſſions, ne peuvent avoir aucun rapport avec nos jours actuels, puiſqu'il s'eſt paſſé

successivement trois de *ces jours* avant que le soleil ait été créé. Ces jours n'étoient donc pas semblables aux nôtres, & Moyse l'indique clairement en les comptant du *soir au matin* ; au lieu que les jours solaires se comptent & doivent se compter du *matin au soir*. Ces six jours n'étoient donc ni semblables aux nôtres, ni égaux entr'eux; ils étoient proportionnés à l'ouvrage. Ce ne sont donc que *six espaces de tems*. Donc Adam ayant été créé hermaphrodite le sixieme jour, & la femme n'ayant été produite qu'*à la fin du septième*, Adam a pu procréer en lui-même, & par lui-même tout le tems qu'il a plu à Dieu de placer entre ces deux époques.

Cet état d'androgynéïte n'a pas été inconnu aux philosophes du paganisme, à ses mythologues, ni aux rabbins. Ceux-ci ont prétendu qu'Adam fut créé homme d'un côté, femme de l'autre; composé de deux corps que Dieu ne fit que séparer. Ceux-là, comme Platon, l'ont fait de figure ronde, d'une forme extraordinaire; aussi la race qu'en provint voulut déclarer la guerre aux Dieux. — Jupiter irrité les voulut détruire. — Mais il se contenta d'affoiblir l'homme en le dédoublant, & Apollon étendit la peau qu'il noua au nombril... Delà le penchant qui entraîne un sexe vers l'autre par l'ardeur qu'ont les deux moitiés pour se rejoindre,

rejoindre, & l'inconstance humaine, par la difficulté qu'à chaque moitié de rencontrer sa correspondante. Une femme nous paroît-elle aimable? nous la prenons pour cette moitié avec laquelle nous n'eussions fait qu'un tout; le cœur nous dit: la voilà, c'est elle; mais à l'épreuve, hélas? trop souvent ce ne l'est point.

C'est sans doute d'après quelques-unes de ces idées que les Basilitiens & les Carpocratiens prétendirent que nous naissions dans l'état de nature innocente, tels qu'Adam au moment de la création, & par conséquent devant imiter sa nudité. Ils detestoient le mariage, soutenoient que l'union conjugale n'auroit jamais eu lieu sur la terre sans péché; regardoient la jouissance des femmes en commun comme un privilege de leur rétablissement dans la justice originelle, & pratiquoient leurs dogmes dans un superbe temple souterrein, échauffé par des poëles, dans lequel ils entroient tout nus, hommes & femmes; là, tout leur étoit permis, jusqu'aux unions que nous nommons adultere & inceste, dès que l'ancien ou le chef de leur société avoit prononcé ces paroles de la Genese: *croissez & multipliez.*

Tauchelin renouvella cette secte dans le douzieme siecle; il prêchoit ouvertement que la fornication & l'adultere étoient des actions méritoires;

& les plus fameux d'entre ces sectaires furent appellés les *Turlupins* en Savoye. Plusieurs savans font remonter l'origine de ces sectes à Muacha, mere d'Asa, roi de Juda, grande prêtresse de Priape : c'est dater de loin, comme on voit.

Cette double vertu d'Adam paroît avoir encore été indiquée dans la fable de Narcise, qui, épris de l'amour de lui-même, veut jouir de son Image, & finit par s'assoupir en échouant à l'ouvrage. (1)

Tous ces doutes, toutes ces recherches sur les jouissances contre notre nature actuelle, ont donné lieu à une grande question ; à savoir : *an imperforata mulier possit concipere ?* " Si une fille imperforée peut se marier ? "

On conçoit que les PP. Cucufe & Tournemine, savans Jésuites, ont approfondi cette question, & qu'ils ont été pour l'affirmative ; l'œuvre de Dieu, disent-ils, ne peut en aucun cas exister d'une maniere contraire aux fins de la nature ; une fille privée de la vulve en apparence, doit donc

---

(1) Telle est l'origine même du mot de narcisse, lequel vient de *Napxy* (narcé), *assoupissement* ; delà le narcisse fut la fleur chérie des divinités infernales ; delà vient aussi que l'on offroit anciennement les guirlandes de narcisse aux furies parce qu'elles engourdissoient, *assoupissoient* les scélérats.

trouver dans l'anus des ressources pour remplir le vœu de la réproduction, la premiere & la plus inséparable des fonctions de notre existence.

Cucufe & Tournemine ont été attaqués; cela devoit être; mais le savant Sanchez, Espagnol, qui a étudié trente ans de sa vie ces questions *assis sur un siége de marbre*, qui ne mangeoit jamais ni poivre, ni sel, ni vinaigre, & qui, quand il étoit à table pour dîner, tenoit toujours ses pieds en l'air, (1) Sangez a defendu ses confreres avec une éloquence dont on ne croiroit pas une pareille matiere susceptible. Néanmoins la jalousie contre les Jésuites a été si puissante, que les papes ont fait un cas réservé aux jeunes filles qui tenteroient cette voie faute d'autres; jusqu'à ce que Benoît XIV, éclairé par les découvertes de la faculté de chirurgie de Paris, a levé le cas réservé & permis l'usage de la *parte-poste* dans le sens des peres Cucufe & Tournemine.

(1) *Salem, Piper, acorem respuebat. Mensæ vero accumbebat alternis semper pedibus sublatis.* Voyez *Elogiumthom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'ouvrage *De matrimonio*, A Anvers, chez Murss, 1652, *in-folio*. Et si vous voulez avoir une idée des édifiantes questions qu'a agité ce théologien, & bien d'autres, cherchez la vingt-unieme dispute de son second livre.

En effet, M. Louis, secrétaire perpétuel de l'académie de chirurgie, a soutenu, en 1755, la question sur les bancs ; il a prouvé que les anélytroïdes pouvoient concevoir, & des faits consignés dans sa these, imprimée avec privilege, le démontre. Malgré cette authenticité le parlement ne manqua pas de dénoncer la these de M. Louis, comme contraire aux bonnes mœurs. Il fallut que ce grand & non moins ingénieux & malin chirurgien recourut aux casuistes à la Sorbonne ; alors il montra facilement que le parlement prononçoit sur une question, qui n'est pas plus de sa compétence que l'émétique. Et le parlement ne donna aucune suite à la dénonciation.

Il est résulté de tout cela une vérité très-importante pour la propagation de l'espece humaine, & non moins singuliere pour le commun des lecteurs ; c'est que beaucoup de jeunes femmes stériles sont autorisées, & doivent même en conscience, tenter les deux voies, jusqu'à ce qu'elles se soient assurées de la véritable route que le Créateur a mise en elles.

L'ISCHA.



L'ISCHA.

MArie Schurmann a proposé ce problême. *L'étude des lettres convient-elle à une femme?*

Schurmann soutient l'affirmative, veut que la femme n'excepte aucune science, pas même la théologie, & prétend que le beau sexe doit embrasser la science universelle, parce que l'étude donne une sagesse qu'on n'achette point par les secours dangereux de l'expérience; & que lors même qu'il en coûteroit quelque chose à l'innocence, il seroit à propos de passer pardessus de certaines réserves, en faveur de cette prudence précoce, qui d'ailleurs se trouvera secondée par l'étude, dont les méditations affoiblissent ou redressent les penchans vicieux, & diminuent le danger des occasions.

L'éducation des femmes est si négligée chez tous les peuples, même chez ceux qui passent pour les plus policés, qu'il est bien étonnant qu'on en compte un aussi grand nombre de célebres par leur érudition & leurs ouvrages. Depuis le livre des femmes illustres de Boccace, jusqu'aux énormes *in*-4°. du minime Hilarion Coste, nous avons en ce genre un grand

nombre de nomenclatures ; & Wolf a donné un catalogue des femmes célebres, à la suite des fragmens des illustres Grecques, qui ont écrit en prose. (1) Les Juifs, les Grecs, les Romains, tous les peuples de l'Europe moderne ont eu des femmes savantes.

Il est donc étonnant que divers préjugés contre la perfectibilité des femmes se soient établis sur le prétendu rapport de *l'excellence de l'homme sur la femme.* Plus on approfondit ce fait si singulier, (car il l'est infiniment que l'objet de l'adoration des hommes soit par-tout leur esclave,) plus on remarque qu'il est principalement fondé sur le droit du plus fort, l'influence des systêmes politiques, & sur-tout celle des religions; car le christianisme est la seule qui conserve à la femme, d'une maniere nette & précise, tous les droits de l'égalité.

Je n'ai nulle envie de recommencer les discussions que Pozzo a peu galamment appellées *paradoxes* dans son ouvrage intitulé : *La femme meilleure que l'homme.* Mais il est si naturel, quand on considere le prix de ce don du ciel qu'on appelle la beauté, de se pénétrer de cette vive & touchante image, qu'on en devint bientôt enthousiaste : &

(1) Il a publié séparément les fragmens de Sapho, & les éloges qu'elle a reçus.

lorsqu'on lit ensuite les livres saints, on n'est plus étonné que la femme soit le complément des œuvres de Dieu; qu'il ne l'ait produite qu'après tout ce qui existe; comme s'il avoit voulu annoncer qu'il alloit clore son ouvrage sublime par le chef-d'œuvre de la création. C'est dans ce point de vue, plus religieux que philosophique peut-être, que je veux considérer la femme.

Ce n'est pas avec impétuosité que l'univers a été créé. Il a été fait à plusieurs fois, afin que son merveilleux ensemble prouvât que si la volonté seule du grand Être étoit la regle, il étoit le Maître de la matiere, du tems, de l'action & de l'entreprise. L'éternel Géometre agit sans nécessité, comme sans besoin; il n'est jamais ni contraint, ni embarrassé. On voit cependant les six espaces de la création, qu'il tourne, façonne, mene la matiere sans peine, sans efforts; & quand une chose dépend d'une autre, quand, par exemple, la naissance & l'accroissement des plantes dépendent de la chaleur du soleil, ce n'est que pour indiquer la liaison de toutes les parties de l'univers, & développer sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce qu'enseigne la Bible sur la création de l'univers, n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit sur la production du premier être raisonnable

Jusqu'ici tout a été fait à commandement ; mais quand il s'agit de créer l'homme, le système change, & le langage avec lui. Ce n'est plus cette parole impérieuse & subite ; c'est une parole plus réfléchie & plus douce, quoique non moins efficace ; Dieu tient un conseil en lui-même, comme pour faire voir qu'il va produire un ouvrage qui surpassera tout ce qu'il a créé jusqu'alors : *Faisons l'homme*, dit-il. Il est évident que Dieu parle à lui-même. C'est une chose inouïe dans toute la Bible, qu'aucun autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel : *Faisons*. Dans toute l'Ecriture, Dieu ne parle ainsi que deux ou trois fois, & ce langage extraordinaire ne commence à paroître que lorsqu'il s'agit de l'homme.

Cette création faite, il se passa un tems considérable avant que ce nouvel être, à double face, reçoive le souffle de vie ; ce n'est qu'à la septième époque. Adam a existé long-tems dans l'état de pure nature, & n'ayant que l'instinct des animaux ; mais quand le souffle lui fut inspiré, Adam se trouvant le roi de la terre, il usa de sa raison, & *nomma toutes choses*.

Voilà donc deux créations bien distinctes, celle de l'homme, celle de son esprit, & c'est ici seulement que paroît la femme. Elle n'est pas créée du néant comme tout ce qui a précédé ; elle fut

de ce qu'il existoit de plus parfait ; il ne restoit plus rien à créer ; Dieu extrait d'Adam le plus pur de son essence, pour embellir la terre de l'être le plus parfait qui eut encore paru ; de celui qui complétoit l'œuvre sublime de la création.

Le mot dont le législateur Hébreu se sert pour exprimer cet être, revient à *virago*, (1) que le François ne peut pas traduire, que le mot *femme* n'exprime point, & qui ne peut se sentir que par l'idée de *puissance de l'homme*. Car *vir* signifie homme, & *ago* j'agis. Autrefois on disoit *vira*, (2) & non *virago*. Mais les Septante ont prétendu que par le mot *vira* le sens de l'hébreu n'étoit pas rendu ; ils ont ajouté *ago*. (3)

Je ne m'étonne donc point que Schurmann relève autant la condition du beau sexe, & s'indigne contre les sectes qui la dépriment. La parabole dont l'écriture se sert en formant la femme de la côte d'Adam, n'a d'autre objet que celui de montrer que cette nouvelle créature ne fera qu'un avec la personne de son mari, qu'elle est son ame & son

(1) Gen. ch. II, v. 23.

(2) Vira de vir.

(3) L'allemand a conservé l'ancien rit dans *männin*, qui vient de *mann*. *Männin* est le vira, & non le virago. *Man wird sie männin heissen.* (Gen. II, v. 23.)

tout. La tyrannie du sexe fort a pu seule altérer ces notions d'égalité.

Ces notions furent bien distinctes dans le paganisme, puisque les anciens associerent les deux sexes à la divinité ; voilà ce qui est bien constaté indépendamment de tout systême sur la mythologie. Si les païens mettoient l'homme dès le moment de sa naissance sous la garde de la puissance, de la fortune, de l'amour & de la nécessité, car c'est-là ce que veulent dire *Dynamis*, *Tyché*, *Eros* & *Ananché*, ce n'étoit probablement qu'une allégorie ingénieuse pour exprimer notre condition ; car nous passons notre vie à commander, à obéir, à desirer & à poursuivre. Autrement, c'eût été confier l'homme à des guides bien extravagans ; car la puissance est la mere des injustices, la fortune celle des caprices ; la nécessité produit les forfaits, & l'amour est rarement d'accord avec la raison.

Mais quelques enveloppés que puissent être les dogmes du paganisme, il n'y a point de doutes sur la réalité du culte des divinités principales, & celui de Junon, femme & sœur du maître des dieux, fut un des plus universels & des plus révérés. Cette épithete de *femme* & de *sœur* montre assez sa toute puissance : celle qui donne les loix peut les enfreindre. Ce secret célebre & non moins commode de recouvrer sa virginité en se baignant dans

la fontaine Canathus au Péloponefe, étoit une preuve de plus frappantes de ce pouvoir qui légitime tout chez les dieux, comme chez les hommes. Le tableau des vengeances de Junon, exposé fans ceffe fur les théatres, propageoit la terreur qu'infpiroit cette formidable déeffe. L'Europe, l'Afie, l'Afrique, les peuples barbares (1) comme les policés, l'honorerent & la craignirent à l'envi. On la regardoit comme une reine ambitieufe, fiere, jaloufe, partageant le gouvernement du monde avec fon époux, affiftant à tous fes confeils, & redoutée de lui-même.

Un hommage si univerfel, qui n'eft pas fans doute le plus flatteur que l'on ait rendu à la beauté faite pour féduire & non pour effrayer, prouve du moins que dans les idées des premiers hommes le trône du monde fut partagé entre deux fexes. (2) Un écrivain illuftre, du fiecle paffé, à été plus loin; il n'a pas fait difficulté de dire que cette prééminence de Junon fur les autres dieux étoit la véritable

---

(1.) Elle étoit particuliérement honorée dans les Gaules & dans la Germanie fous le titre de Déeffe-mere.

(2) On retrouveroit dans l'antiquité beaucoup d'ufages qui confirmeroient cette opinion. A Lacédémone, par exemple quand on alloit confommer le mariage, la femme met-

source d'où provenoient les excès d'adoration où des chrétiens sont tombés envers la sainte Vierge. Erasme lui-même a prétendu que la coutume de saluer la Vierge en chaire, après l'exorde du sermon, venoit des anciens. En général, les hommes cherchent à joindre aux idées spirituelles du culte, des idées sensibles qui les flattent, & qui bientôt après étouffe les premieres. Ils rapportent, & sont bien forcés de rapporter tout à leurs idées, puisqu'ils ne peuvent saisir qu'en raison de ces idées; or ils savent qu'en tout pays on ne tire de la boue & de l'affection des rois rien autre chose que ce qu'ont résolu leurs ministres; ils croient Dieu bon, mais mené; & envisagent la cour céleste sur le modele des autres. Delà le culte de la Vierge bien plus approprié à l'esprit humain que celui d'un grand Être, aussi inexplicable qu'incompréhensible.

Aussi lorsque le peuple d'Éphese eut appris que les peres du concile avoient décidé que l'on pourroit appeller la Vierge *Sainte*, il fut transporté de joie. Dès-lors on rendit à la Mere de Dieu des

---

toit un habit d'homme, parce que c'est la femme qui met les hommes au monde.

En Egypte, dans les contrats de mariages entre souverains, la femme avoit l'autorité du mari. (Diod. d. sic. l. I, ch. XXVII.) &c. &c.

hommages singuliers; toutes les aumônes furent pour elle, & J. C. n'eut plus d'offrandes. Cette ferveur n'a jamais cessé entiérement. Il y a en France trente trois cathédrales dédiées à la Vierge, & trois métropolitaines. Louis XIII lui consacra sa personne, sa famille, son royaume. A la naissance de Louis XIV il envoya le poids de l'enfant en or à Notre-Dame de Lorette, qu'on peut sans impiété croire s'être très-peu mêlée de la grossesse d'Anne d'Autriche.

Quelque chose de plus singulier que tout cela, c'est que dans le second siecle de l'église on fit le Saint-Esprit du sexe féminin. En effet, *rouach*, qui en hébreu veut dire *esprit*, est féminin, & ceux qui furent de ce sentiment s'appelloient les *Elléfaites*.

Sans donner aucun prix à cette opinion erronnée, je remarquerai que les Juifs n'ont jamais eu d'idées du mystere de la Trinité. Les apôtres mêmes ont été fortement persuadés du dogme de l'unité de Dieu sans modifications; ce n'est que dans les derniers momens que J. C. leur a révélé ce mystere. Or, quand Dieu a voulu envoyer sur la terre l'une de trois personnes de la Trinité, il pouvoit l'envoyer sans l'incarner; il pouvoit envoyer la personne du Pere, ou du Saint-Esprit, comme du Fils; il pouvoit l'incarner dans un homme comme

dans une fille. Le choix divin semble une sorte de préférence ou d'attention pour la femme. J. C. a eu une mere ; il n'a point eu de pere. La premiere personne à qui il parla fut la Samaritaine ; la premiere à laquelle il se montra après sa résurrection fut Marie-Madelaine, &c. Enfin le sauveur a toujours eu pour les femmes une prédilection bien honorable à leur sexe.

Mais l'hommage vraiment flatteur pour lui, l'invention vraiment utile pour les sociétés, seroit que l'on trouvât les moyens les plus propres à rendre la beauté, la récompense de la vertu, à l'en animer elle-même, pour que tous les hommes fussent excités à faire le bien de leurs freres, & par les plaisirs de l'ame & par ceux des sens, pour que toutes les facultés dont l'Être suprême a doué notre espece, concourussent à nous faire aimer ses justes & bienfaisantes loix. Il n'est pas absolument impossible d'arriver un jour à ce but, si vivement desiré par le patriotisme, par la sagesse, par la raison ; mais Dieu, combien nous en sommes loin encore.

LA

LA TOPROÏDE.



LA TOPROÏDE.

LA dépravation des mœurs, la corruption du cœur humain, les égaremens de l'eſprit de l'homme ſont des textes tellement rebattus par nos rigoriſtes, que l'on croiroit que le ſiecle actuel eſt l'abomination de la déſolation; car la langue françoiſe ne fournit aucune impreſſion énergique que nos ſermoneurs ne nous prodiguent. Cependant ſi l'on veut jeter un coup-d'œil impartial ſur les ſiecles paſſés, ſur ceux-là même qu'on nous offre pour modeles, je doute que l'on trouve beaucoup à regretter. Nos manieres & nos mœurs, par exemple, valent bien celle du peuple de Dieu; & je ne ſais ce que diroient nos déclamateurs, s'ils voyoient parmi nous une corruption auſſi ſale que celle qui ſe rapproche du beau ſiecle des patriarches.

Je veux que les loix de Moyſe aient été ſages, juſtes, bienfaiſantes; mais ces loix aſſiſes ſur le tabernacle, & dont le but paroît avoir été de lier la ſociété des Hébreux entr'eux par la ſociété de

l'homme avec Dieu, prouvent invinciblement que ce peuple élu, chéri, préféré, étoit bien plus infirme que tout autre, comme nous le montrerons dans la ſuite de cet article.

On ne réfléchi point aſſez que tout eſt relatif. Aucun établiſſement ne peut marcher ſelon l'eſprit de ſon inſtitution, s'il n'eſt dirigé par la loi du devoir, qui n'eſt autre choſe que le ſentiment de ce devoir. Le véritable reſſort de l'autorité eſt dans l'opinion, & dans le cœur des ſujets; d'où il ſuit que rien ne peut ſuppléer aux mœurs pour le maintien du gouvernement : il n'y a que les gens de bien qui ſachent adminiſtrer les loix; mais il n'y a que des honnêtes gens qui ſachent véritablement leur obéir. Car outre qu'il eſt très-facile de les éluder, outre que ceux dont elles ſont l'unique conſcience ſont très-loin de la vertu & même de la probité, celui qui brave les remords ſait braver les ſupplices; châtiment bien moins long que le premier, auquel on peut d'ailleurs toujours eſpérer d'échapper. Mais quand l'eſpoir de l'impunité ſuffit pour encourager à enfreindre la loi, ou quand on eſt content, pourvu qu'on l'ait éludée, l'intérêt général n'eſt plus celui de perſonne, & tous les intérêts particuliers ſe réuniſſent contre lui; les vices ont alors infiniment plus de force pour énerver les loix, que les loix pour réprimer les vices. On

finit par n'obéir au législateur qu'en apparence. A cette époque, les meilleures loix sont les plus funestes, puisque si elles n'existoient pas, elles seroient une ressource que l'on auroit encore. Foible ressource cependant ! car les loix les plus multipliées sont plus méprisées, & des nouveaux surveillans deviennent autant de nouveaux infracteurs.

L'influence des loix est donc toujours proportionnelle à celle des mœurs ; c'est une vérité connue & incontestable ; mais ce mot de *mœurs* est bien vague, & demanderoit une définition.

Les mœurs sont & doivent être très-variables d'une contrée à l'autre, absolument relatives à l'esprit national & à la nature du gouvernement. Le caractere des administrateurs y influe beaucoup aussi, & c'est dans tous ces rapports qu'il faut les envisager. Si le prix de la vertu, par exemple, est celui du brigandage ; si les hommes vils sont accrédités, les dignités prostituées, le pouvoir ravalé par ses dispensateurs, les honneurs déshonorés, il est certain que la contagion gagnera tous les jours, que le peuple s'écriera en gémissant : *mes maux ne viennent que de ceux que je paie pour m'en garantir* : & que pour s'étourdir il se précipitera dans la corruption que l'on provoquera de toutes parts pour étouffer ses murmures.

Si au contraire les dépositaires de l'autorité dédaignent l'art ténébreux de la corruption, & n'attendent leurs succès que de leurs efforts, & la faveur publique que de leurs succès, les mœurs seront bonnes & suppléeront au génie du chef; car plus *l'esprit public* a de ressorts, & moins les talens sont nécessaires. L'ambition même est mieux servie par le devoir, que par l'usurpation, & le peuple, convaincu que ses chefs ne travaillent que pour son bonheur, les dispense par sa docilité de travailler à l'affermissement du pouvoir.

J'ai dit que les mœurs devoient être relatives à la nature du gouvernement; c'est donc encore sous ce point de vue qu'il en faut juger. En effet, dans une république qui ne peut subsister que par l'économie, la simplicité, la frugalité, la tolérance, l'esprit d'ordre, d'intérêt, d'avarice même, doit dominer, & l'état sera en danger, lorsque le luxe viendra polir & corrompre les mœurs.

Dans une monarchie limitée, au contraire, la liberté sera regardée comme un si grand bien, & comme un bien toujours si menacé que toute guerre, toute opération entreprise pour la soutenir, pour étendre ou défendre la gloire nationale, ne trouvera que peu de contradicteurs. Le peuple sera fier, généreux, opiniâtre; & la débauche & le

luxe le plus effréné n'énerveront pas l'esprit public.

Dans une monarchie trés-absolue, qui seroit le plus severe, le plus complet des despotismes, si le beau sexe n'y donnoit pas le ton; la galanterie, le goût de tous les plaisirs, de toutes les frivolités est tout naturellement & sans danger le caractere national; & les déclamations vagues sur ces imperfections morales sont vuides de sens.

Ceci posé, examinons rapidement si nos mœurs, & quelques-uns de nos usages comparés avec ceux de plusieurs grands peuples, doivent paroître si détestables. (1)

On voit au premier coup-d'œuil dans le lévitique à quel dégré le peuple Juif étoit corrompu. On sait que ce mot *lévitique*, vient de *Lévi*, qui étoit le nom de la tribu séparée des autres, comme étant spécialement consacrée au culte, d'où sont venus les lévites ou prêtres, & l'habillement d'aujourd'hui qui porte ce nom, sans être un monument bien authentique de notre piété. Moyse traite dans ce livre des consécrations, des sacrifices, de l'impureté du peuple, du culte, des vœux, &c.

---

(1) On verra ci-après dans la *Linguan-manie* des choses plus frappantes encore que les mœurs du peuple de Dieu que nous allons exposer.

J'obſerverai en paſſant que la forme de la conſécration chez les Hébreux étoit ſinguliere. Moyſe fit ſon frere Aaron grand-prêtre. Pour cet effet il égorgea un bélier, trempa ſon doigt dans le ſang, en mit ſur l'extrêmité de l'oreille droite d'Aaron & ſur ſes pouces droits. Si l'on voyoit aujourd'hui le cardinal de Rohan conſacrer dans la chapelle l'évêque de Senlis, & lui porter avec le doigt du ſang tout chaud ſur le bout de l'oreille, (1) on ne pourroit guere s'empêcher de ſe rappeller la gravure de l'abbé Dubois ſous la régence, on le voyoit à genoux aux pieds d'une fille qui prenoit de ce ſale écoulement qui afflige les femmes tous les mois, pour lui en rougir la calotte & le faire cardinal.

Tout le chap. XV du lévitique ne roule que ſur la gonorrhée à laquelle les Hébreux étoient ſujets. La gonorrhée & la lepre n'étoient pas leurs moins déſagréables impuretés ; & ils en avoient aſſez de réelles, ſans en créer tant d'imaginaires. Par exemple, une femme étoit plus impure pour avoir mis au monde une fille plutôt qu'un garçon. (2) Voilà une ſingularité auſſi peu raiſonnable que bizarre.

Les Hébreux forniquoient avec les démons ſur la

ſous

(1) Lev. chap. VIII, v. 24.

(2) Ibid. ch. XII, v. 5.

forme des chevres ; (1) ces démons mal appris usoient là d'une vilaine méthamorphose.

Un fils couchoit avoit sa mére & prêtoit *main-forte* à son pere : (2) nous ne portons pas encore à ce degré l'amour filial. Un frere voyoit sans scrupule sa sœur dans la plus profonde intimité. (3)

Un grand-père habitoit avec sa petite-fille. (4) Ce qui n'étoit pas très-anacréontique.

On couchoit avec sa tante, (5) avec sa bru, (6) avec sa belle-sœur, (7) ce n'étoient là que peccandilles ; enfin on jouissoit de sa propre fille. (8)

Les hommes se polluoient devant la statue de Moloch, (9) puis on trouva que cette semence inanimée n'étoit pas digne de la statue ; on finit par lui offrir en sacrifice l'enfant tout venu.

---

(1) Lév. ch. XVII, v. 7.
(2) Ibid. ch. XVIII, v. 7.
(3) Idem, v. 9.
(4) Id. v. 10.
(5) Id. v. 12.
(6) Id. v. 15.
(7) Id. v. 16.
(8) Id. v. 17.
(9) Id. v. 21. *De semine tuo non dabis idolo Moloch* ; & ch. XX, v. 3. *Qui Pollueris sanctuarium.*

Les hommes se servoient de femmes entr'eux (1) comme les pages du régent.

Ils usoient de toutes les bêtes, (2) & le beau sexe se faisoit servir par les ânes, les mulets, &c. (3) Ce qui étoit d'autant plus mal-honnête que l'on paroissoit avoir formé la tribut des prêtres de maniere à intéresser les femmes mal pourvues. On ne recevoit point lévites les boiteux, les bossus, les chassieux, les lépreux; ceux qui avoient le nez trop petits, tors, &c. il falloit un beau nez. (4)

On voit par cet échantillon ce qu'étoient les mœurs du peuple de Dieu; il est certain qu'on ne peut les comparer à nos manieres. Mais il ne me paroît pas que d'après cette esquisse d'un parallele, qu'on pourroit pousser beaucoup plus loin, il y ait tant à se récrier sur ce qui se passe de nos jours.

Les esprits forts ne sont guere moins éxagérateurs en parlant de nos coutumes superstitieuses, que les prédicateurs en invectivant contre nos vices. Nous avons le triste avantage de n'avoir été surpassés par aucune nation dans les fureurs du fanatisme;

---

(1) Lév. ch. XVIII, v. 22. *Cum masculo coïtu fœmineo.*

(2) Id. v. 23. *Omni pecore.*

(3) *Mulier jumento.* Et l'on sait que dans l'écriture sainte, *Jumentum* veut dire *bêtes d'aides; adjuvantes*: d'où jument.

(4) Lévit. ch. XXI, v. 18.

mais les délires de la superstition ont été portés plus loin dans d'autres religions.

On ne voit pas chez nous de contemplatifs, qui sur une natte attendent en l'air que la lumiere céleste vienne investir leur ame. On ne voit point d'énergumenes prosternées qui frappent du front contre terre pour en faire sortir l'abondance; de pénitens immobiles & muets comme la statue devant laquelle ils s'humilient. On y voit point étaler ce que la pudeur cache, sous le prétexte que Dieu ne rougit pas de sa ressemblance; ou se voiler jusqu'au visage, comme si l'ouvrier avoit horreur de son ouvrage; nous ne tournons point le dos au midi à cause du vent du démon; nous n'étendons pas les bras à l'orient pour y découvrir la face rayonnante de la divinité; nous n'appercevons pas du moins en public, de jeunes filles en pleurs meurtrir leurs attraits innocens, pour appaiser la concupiscence, par des moyens qui les plus souvent la provoquent; d'autres étalant leurs plus secrets appas attendre & solliciter dans la posture la plus voluptueuse les approches de la divinité; de jeunes hommes pour amortir leurs sens s'attacher aux parties naturelles un anneau proportionné à leurs forces, quelques-uns arrêter la tentation par l'opération d'Origene, & suspendre à l'autel les dépouilles de cet horrible sacrifice.... Nous sommes assurément bien éloignés de tous ces écarts.

Que diroient nos déclamateurs, si des bois sacrés plantés auprès de nos églises comme autour de leurs temples, étoient le théatre de toutes les débauches? si l'on obligeoit nos femmes à se prostituer, au moins une fois, en l'honneur de la divinité? Et l'on peut juger si la dévotion naturelle au beau sexe lui permettoit, au tems où c'étoit la coutume, de s'en tenir-là.

S. Augustin rapporte, dans sa Cité de Dieu, (1) que l'on voyoit au capitole des femmes qui se destinoient aux plaisirs de la divinité dont elles devenoient communément enceintes; il se peut que chez nous aussi plus d'un prêtre desserve plus d'un autel; mais du moins il ne se déguise pas en dieu. L'illustre pere de l'église que je viens de citer ajoute dans le même ouvrage plusieurs détails qui prouvent, que si la religion couvre chez les modernes bien des séductions, le culte des anciens n'étoit pas du moins aussi décent que le nôtre. En Italie, dit-il, & sur-tout à Lavinium, dans les fêtes de Bacchus, on portoit en procession des membres virils, sur lesquels la matrone la plus respectable mettoit une couronne. Les fêtes d'Isis étoient tout aussi décentes.

S. Augustin donne au même endroit une lon-

(1) Liv. VI. ch. IX.

gue énumération des divinités qui présidoient au mariage. Quand la fille avoit engagé sa foi, les matrones la conduisoient au dieu Priape, dont on connoît les propriétés surnaturelles : on faisoit asseoir la jeune mariée sur le membre énorme du dieu : là, on ôtoit sa ceinture & l'on invoquoit la déesse *Virginientis*. Le dieu *Subigus* soumettoit la fille aux transports du mariage. La déesse *Préma* la contenoit sous lui pour empêcher qu'elle ne remuât trop. (On voit que tout étoit prévu, & que les filles Romaines étoient bien disposées.) Enfin venoit la déesse *Pertunda*, ce qui revient à Perforatrice, dont l'emploi, dit S. Augustin, étoit d'ouvrir à l'homme le sentier de la volupté. Heureusement cette fonction étoit donnée à une divinité femelle ; car comme le remarque très-judicieusement l'évêque d'Hippone, le mari n'auroit pas souffert volontiers qu'un dieu lui rendît ce service, & qu'il lui donnât du secours dans un endroit où trop souvent il n'en a pas besoin.

Encore une fois, nos coutumes sont-elles moins décentes que celles-là ? Et pourquoi exagérer nos torts & nos foiblesses ? Pourquoi porter la terreur dans l'ame des jeunes filles, & la méfiance dans celle des maris ? Ne vaut-il pas mieux tout adoucir, tout concilier ? Ces bons casuistes sont plus accommodant que cela ! Lisez entre tant d'autres

le Jésuite Filliutius, qui a discuté avec une extrême sagacité jusqu'à quel dégré peuvent se porter les attouchemens voluptueux, sans devenir criminels. Il décide, par exemple, qu'un mari a beaucoup moins à se plaindre, lorsque sa femme s'abandonne à un étranger d'une maniere contraire à la nature, que quand elle commet simplement avec lui un adultere & fait le péché comme Dieu le commande; *parce que*, dit Filliutius, *de la première façon on ne touche pas au vase légitime, sur lequel seul l'époux a des droits exclusifs*.... O qu'un esprit de paix est un précieux don du ciel!



LE THALABA.



LE THALABA.

UN des plus beaux monumens de la ſageſſe des anciens, eſt leur gymnaſtique. C'eſt par-là ſur-tout qu'ils paroiſſent avoir été plus curieux de prévenir que de punir. Grande ſcience en politique ! Les ennemis, diſoient les Athéniens, ſont faits pour punir les crimes, les citoyens pour maintenir les mœurs. Delà l'attention prévoyante & ſalutaire ſur l'éducation de la jeuneſſe. La premiere exploſion des paſſions & leur fougue donnent à cet âge impérieux les plus fortes ſecouſſes; il lui faut une éducation mâle, mais dont l'âpreté ſoit adoucie par de certains plaiſirs analogues au grand objet de former des hommes. Or, il n'y a que les exercices du corps, où ſe trouve cet heureux mêlange de travail & d'agrément, dont la partie conſtante occupe, amuſe, fortifie le corps & par conſéquent l'ame.

Dans les pays où les fortunes ſont très-inégales, les dernieres claſſes de la ſociété ſont toujours aſſez ſtimulées par le beſoin, pour ne pas redouter l'engourdiſſement de l'oiſiveté & la molleſſe qui

en eſt la ſuite. Mais les riches en ſont preſqu'inévitablement la proie, ſi une inſtitution univerſelle & publique ne les ſoumet pas à une éducation active, qui ſoit un foyer continuel d'émulation, & une digue contre ce qui dans les richeſſes, & leur jouiſſance, & leur abus, tend ſans ceſſe à énerver. Les ſentimens énergiques & généreux germent rarement dans des corps affoiblis, & l'ame d'un Spartiate ſeroit bien mal logée dans le corps d'un Sybarite. Auſſi tous les peuples féconds en héros ont été ceux dont l'éducation martiale, les inſtitutions fortes, la gymnaſtique perfectionnée & dirigée ſelon les vues politiques du gouvernement, aiguiſoient l'émulation & la vigueur.

Ces inſtitutions précieuſes ſont preſqu'oubliées aujourd'hui. A Paris, par exemple, il y a bien quarante mille filles enregiſtrées à la police pour éduquer la jeuneſſe; mais il n'y a pas dans cette immenſe capitale une ſeule bonne académie où l'on puiſſe apprendre à monter à cheval; aucun exercice, ſi ce n'eſt l'eſcrime, la danſe & la paume, n'y ſont pratiqués, & nous avons ſu rendre ceux-là aſſez nuiſibles. Il ſuit delà & de bien d'autres cauſes, que je ne prétends point énumérer, que nos paſſions, ou plutôt nos deſirs & nos goûts, (car nous n'avons guere de paſſions) l'emportent, & de beaucoup, ſur toute vertu morale.

Parmi ces desirs, le plus violent sans doute est celui qui porte un sexe vers l'autre. Cet appétit nous est commun avec tout ce qui est créé, animé ou non animé. La nature a veillé en mere tendre & prévoyante, à la conservation de tout ce qui existe. Mais il est arrivé parmi les hommes, ces êtres par excellence, qui le plus souvent ne paroissent doués d'intelligence que pour en abuser, ce qu'on n'a jamais remarqué parmi les autres animaux; c'est de tromper la nature en jouissant du plaïsir attaché à la propagation de l'espece, & en négligeant le but de cet attrait; ainsi nous avons séparé la fin des moyens; & l'impulsion de la nature prolongée par les efforts de notre imagination, nous a pressé, sans égard pour les tems, les lieux, les circonstances, les usages, le culte, les coutumes, les loix, toutes les entraves enfin que l'homme s'est données, elle n'a pas consulté davantage le costume des états & des âges; car les vieillards deviennent continens, mais rarement chastes.

Cette maniere d'éluder les fins de la nature a eu différens principes; la superstition qui, de son masque hideux, a couvert presque tous nos vices & nos folies; diverses causes morales; la philosophie même.

Des hérétiques en Afrique s'abstenoient de leurs

femmes, & leur pratique distinctive étoit de n'avoir aucun commerce avec elles. Ils se fondoient, 1°. sur ce qu'Abel étoit mort vierge, & prirent le nom d'Abéliens. 2°. Sur ce que S. Paul prêchoit qu'il falloit être avec sa femme comme si l'on n'en avoit point. (1) Aucun délire superstitieux ne sauroit étonner; mais l'abus de la philosophie à cet égard est bien singulier, c'est l'ouvrage des cyniques.

Il est bizarre que les hommes instruits, & d'une raison exercée, ayant voulu transporter dans la société les mœurs de l'état de nature, qu'ils n'aient point apperçu, ou qu'ils se soient peu souciés du ridicule qu'il y avoit à affecter parmi des hommes corrompus & délicats, la rusticité des siecles de l'animalité. Les femmes mêmes séduites par une philosophie si grotesque, ou plutôt par l'amour qu'inspiroient les auteurs de cette doctrine, (2) lui sacrifierent cette honte, cette pudeur mille fois plus enracinée dans le cœur des femmes que la chasteté même.

Tant qu'il ne s'agissoit que du devoir conjugal, les cyniques avoient du moins quelques sophismes à alléguer. Mais quand Diogene, qui déraisonnoit

---

(1) Aux Cor. 6, 7, 8, 29.

(2) Hypparchia, &c.

avec beaucoup de raiſon, tranſporta cette morale au fond de ſon tonneau, quels purent être ſes ſophiſmes ? L'orgueil de braver les préjugés, & l'eſpece de gloire que l'homme eſclave en tout & toujours ami de l'indépendance, y attache, furent apparemment ſes vraies motifs. L'ombre du ſecret, de la honte, des ténebres lui auroit attiré des dénominations injurieuſes, des perſécutions ; ſon impudence l'en garantit. Comment imaginer qu'un homme penſe qu'il y ait du mal à faire & à dire ce qu'il fait & dit au grand jour ? Comment pourſuivre un homme qui vous dit froidement ; " c'eſt un beſoin très-impérieux ; je ſuis heureux „ de trouver en moi-même ce qui porte les au„ tres hommes à faire mille dépenſes & mille „ crimes. Si tout le monde m'eût reſſemblé, „ Troie n'auroit pas été priſe, ni Priam égorgé „ ſur l'autel de Jupiter. " Ces raiſons & beaucoup d'autres paroiſſent avoir ſéduit quelques-uns de ſes contemporains. Galien cherche plus à le juſtifier qu'à le condamner. Il eſt vrai que la mythologie avoit en quelque ſorte conſacré l'onaniſme. On racontoit que Mercure ayant eu pitié de ſon fils Pan, qui couroit nuit & jour par les montagnes, éperdu d'amour pour une maîtreſſe (1) dont il

(1) Écho.

ne pouvoit jouir, lui enseigna cet insipide soulagement que Pan apprit ensuite aux bergers.

Ce qui est plus singuliers que l'indulgence de Galien, c'est celle de la fameuse Laïs qui prodiguoit à Diogene, à ce Diogene souillé par tant de jouissances solitaires, les faveurs que toute la Grece auroit payées au poids de l'or & qui trompa pour lui l'aimable & sage Aristipe. Peut-être s'il lui fût arrivé la même aventure qu'à cette fille qui, ayant trop long-tems fait attendre le cynique, trouva qu'il s'étoit passé d'elle & n'en avoit plus besoin, peut-être Laïs se seroit-elle montrée plus sévere contre l'onanisme ?

On sait d'où vient ce mot *onanisme* : *Onan* dans l'Écriture sainte répandoit sa semence sur la terre; (1) mais ses raisons pouvoient être préférables à celles de Diogene. Juda eut de Sué trois fils : Her, Onan & Séla. Il voulut postérité ; il s'y prit singuliérement, mais il en vint à bout. Il fit épouser son fils ainé Her à Thamar ; Her étant mort sans enfans, Juda voulut qu'Onan couchât avec sa belle-sœur, à condition que ses enfans s'appelleroient Her du nom de l'aîné. Onan refusa, & pour éluder les fins de la nature, chaque fois qu'il couchoit avec Thamar, il commençoit par ré-

(1) Gen. ch. XXXVIII.

pandre de côté ſa libation. Il mourut. Juda fit épouſer à Thamar ſon troiſieme fils Séla, qui mourut encore ſans enfans. Juda s'obſtina & ſe chargea de la beſogne dont il paroît avoir été très-digne, car il engroſſa ſa fille, de maniere qu'elle conçut deux jumeaux. Le premier préſenta ſa main ſur laquelle la ſage-femme noua un ruban d'écarlate, comme devant être l'aîné ; mais ce petit bras ſe retira & l'autre enfant ~~mourut~~ ſortit le premier ; d'où il fut appellé Pharès. (1)

Les peres voient la figure de Noé dans Pharès ; Noé, repréſentation de J. C. qui a paru comme le petit bras, & dont le corps ne devoit naître que pour la nouvelle loi. Mais ce que les peres voient de plus clair à tout cela, c'eſt que par l'aventure de la ſemence qu'Onan dépoſoit de côté, J. C. ſe trouva né de Ruth étrangere, Rahab courtiſanne, Bethſabée adultere, & Thamar inceſtueuſe du pere à la fille. (2) Mais revenons.

On voit que l'onaniſme, eſt, ſinon conſacré, du moins étayé par de grands & antiques exemples.

Les cauſes morales qui le provoquent le plus communément, ſont ou la crainte de donner la

---

(1) Celui qui avoit le ruban & ſortit le ſecond, fut nommé Zara qui veut dire Orient.

(2) Saci, page 817, édit. in-8.

vie à des êtres, qui par des circonſtances particulieres ſeroient malheureux, ou celle des contacts vénéneux; car on croit, ſans que cela ſoit bien prouvé, que le virus ne fait aucune impreſſion ſur les parties du corps qui ſont revêtues de la peau toute entiere; mais ſeulement ſur celles qui en ſont dépourvues.

Ces circonſtances & beaucoup d'autres pouſſant à ne céder à ce ſentiment ſi vif, qui porte l'homme à la propagation de lui-même, qu'en négligeant le but de la nature, les moyens de la tromper ſont devenus paſſion chez quelques-uns, beſoin chez beaucoup d'autres. Le ſommeil provoque aux célibitaires les ſonges les plus voluptueux; l'imagination aiguiſée & flattée par ces illuſions décevantes, qui conduiſent à une réalité mutilée, mais auſſi dépourvue des inconvéniens qui rendent ſouvent ſi dangereux un bonheur plus complet, a embraſſé avec ardeur cette maniere de donner le change à ſes deſirs. Les deux ſexes rompant en quelque ſorte les liens de la ſociété, ont imité ces plaiſirs auxquels ils ſe refuſoient à regret, & les remplaçant par leurs propres efforts, ils ont appris à ſe ſuffire. Ces plaiſirs iſolés & forcés ſont devenus une paſſion violente par la commodité de l'aſſouvir, qui a tourné à ſon profit la force de l'habitude, ſi puiſſante ſur l'humanité. Alors ils ſont

devenus très-dangereux, tant qu'ils n'ont été déterminés que par le beſoin, quand une imagination plus voluptueuſe que bouillante les a produits. Aucun accident n'en a été la ſuite; il n'y a point eu de mal phyſique à ce penchant, & la morale en certains cas auroit pu lui montrer quelque indulgence. (1) Les anciens juges, peut-être peu ſcrupuleux, mais juges philoſophes, penſoient que lorſqu'on le contenoit dans ces bornes, on ne violoit pas la continence. Galien ſoutient, comme on a vu, que Diogene qui recouroit publiquement à ce ſecours, étoit fort chaſte; il n'uſoit de cette pratique, dit-il, que pour éviter les inconvéniens de la ſemence retenue.

Mais il eſt bien rare que dans ce qu'on accorde aux ſens on garde un juſte milieu. Plus on ſe livre à ſes deſirs, plus on les aiguiſe; plus on leur obéit, plus on les irrite. Alors l'ame enivrée de moleſſe & continuellement abſorbée dans des idées voluptueuſes, détermine ſans ceſſe les eſprits ani-

---

(1) Le marquis de Santa-Crux, par exemple, commence ſon livre de l'Art de la guerre par dire : *que la premiere qualité indiſpenſable à un grand général, c'eſt de ſavoir ſe br. le v.*, parce que cela épargne dans une armée, & ſur-tout dans une ville de guerre, tous les caquetages & les indiſcrétions de femmes qui finiſſent toujours par tout perdre.

maux à se porter au siege de la jouissance. Les parties qui produisent le plaisir deviennent plus mobiles par les attouchemens répétés, plus dociles aux écarts de l'imagination ; les érections deviennent continuelles, les pollutions fréquentes & la disperdition de la vie excessive.

Il arrive trop souvent que la passion dégénere en fureur. Les objets qui lui sont analogues & l'alimentent se présentent sans cesse à l'esprit ; or, on ne peut croire à quel point cette attention à un seul objet énerve, affoiblit. D'ailleurs cette situation des parties de la génération entraîne, même sans pollution, une très-grande dissipation des esprits animaux. Les érections trop rapprochées, lors même qu'elles ne sont pas suivies de l'évacuation de la semence, épuisent prodigieusement. Il y a en ce genre des exemples frappans & incontestables. Il faut encore observer que l'attitude des onanistes ne contribue pas peu à l'affoiblissement qui résulte de leurs opérations solitaires, & à l'irritabilité des organes. La nature ne peut jamais perdre ses droits, ni laisser outrager impunément ses loix. Des jouissances partagées, même excessives, seront plutôt supportées par elle, qu'un stratagême stérile par lequel on s'efforce de la contraindre. La satisfaction de l'esprit & du cœur aide une prompte réparation des pertes que les délires

de l'imagination occasionnent & ne peuvent jamais remplacer.

Mais la morale est toujours foible contre la passion. Quand ce goût bizarre a été connu, on s'est beaucoup plus occupé à perfectionner ce qui pouvoit le satisfaire, qu'à réfléchir sur ce qui pourroit le réprimer; & l'on a senti que les deux sexes s'aidant mutuellement, devoient rapprocher davantage la jouissance isolée, des charmes d'une jouissance mutuelle.

Cet art singulier fut cultivé de tout tems, & l'est encore dans la Grece. Il y est d'usage de s'assembler après les repas. On se couche en rond sur un grand tapis; tous les pieds sont dirigés vers le centre, où dans la saison froide on établit un trépied qui porte un brasier. Un second tapis vous recouvre jusqu'aux épaules : là les jeunes Grecques trouvent le moyen de se déchausser sans qu'on s'en apperçoive, & rendent aux hommes, avec leurs pieds, un service dont beaucoup de femmes s'acquittent très-gauchement avec leurs mains.

En effet, ce talent n'est pas donné à toutes. Quelques-unes en ont fait à Paris une étude particuliere après une expérience consommée & une multitude d'essais. Aussi les jeunes filles qui ont la noble émulation de prendre à une réputation en ce genre, ont grand soin d'aller prendre des leçons; mais

toutes n'y réussissent pas. Il est certain qu'il s'offre ici des difficultés de plus d'un genre.

Il ne s'agit pas d'un sentiment que l'être de la fille transmette ; elle ne fait que le provoquer. Ce n'est pas une sensation qu'elle communique par l'impulsion de son corps ; c'est une sensation que l'homme doit goûter en lui-même par l'imagination de cette fille, & qui ne devient exquise qu'autant qu'elle peut par son art prolonger la jouissance. Ce plaisir s'éteint avec l'acte, parce que l'homme jouit seul. Les délices du plaisir de la nature, au contraire précedent & suivent l'union intime des amans. La fille qui préside à la jouissance partielle, ne doit donc s'occuper qu'à amener, exciter, entretenir une situation qui lui est étrangere, puis à la suspendre, à en retarder l'effet loin de l'accélérer, bien moins encore de le provoquer. Toutes ses caresses doivent être modifiées avec des nuances infiniment délicates ; la complaisante prêtresse ne peut pas s'abandonner à ces transports bouillans qu'elle se permettroit si elle étoit unie au sacrificateur.

On sent bien que ce procédé ne sauroit avoir lieu vis-à-vis de ces jeunes gens fougueux que leur impétuosité entraîne, & qui ne recherchent dans ces sortes de jouissances que la convulsion du plaisir ; il ne peut servir qu'avec ceux en qui, dans un

âge mûr, le grand feu du tempérament se trouve amorti & l'imagination plus exercée : ils veulent jouir du plaisir avec toutes les sensations & les nuances qu'offre ce genre de volupté.

Il y a parmi les hommes, tout aussi bien que chez les femmes, une très-grande variété de tempérament ; quelques-uns sont d'une lasciveté que l'on ne sauroit exprimer. Ceux qui avec du tempérament savent se contenir & ont le gland recouvert, conservent une salacité digne des anciens satyres : la raison en est simple ; le gland qui forme le siege de la volupté, s'entretient dans un état de sensibilité exquise, par le séjour continuel de la liqueur limphatique qui le lubrifie, au lieu qu'il devient dur & calleux avec l'âge chez ceux qui l'ont découvert, qu'on a circoncis ou qui ont naturellement le prépuce plus court ; car chez eux cette liqueur préparatoire qui s'échappe, existe en pure perte.

Or une fille instruite dans l'art du Thalaba, ne se conduira pas avec un homme de cette classe comme avec un autre. Figurez-vous les deux acteurs nus dans une alcove entourée de glaces & sur un lit à pente suivie ; la fille adepte évite d'abord avec le plus grand soin de toucher les parties de la génération : ses approches sont lentes, ses embrassemens doux, les baisers plus tendres que

lascifs, les coups de langue mesurés, le regard voluptueux, les enlacemens de ses membres pleins de grace & de molesse ; elle excite des doigts un léger prurit sur les bouts des tetons ; bientôt elle apperçoit que l'œil devient humide ; elle sent que l'érection est par-tout établie ; alors elle porte légérement le pouce sur l'extrêmité du gland qu'elle trouve baigné de sa liqueur limphatique ; de cette extrêmité le pouce descend doucement sur la racine, revient, redescend, fait le tour de la couronne ; elle suspend ensuite, si elle s'apperçoit que les sensations augmentent avec trop de rapidité ; elle n'emploie alors que des tetillations générales ; & ce n'est qu'après les attouchemens simultanés & immédiats de la main, puis des deux, & les approches de tout son corps, que l'érection devenant trop violente, elle juge l'instant dans lequel il faut laisser agir la nature ou l'aider, ou la provoquer pour arriver au but ; parce que le spasme qui s'établit dans l'homme devient si vif & l'appétit sensitif si violent, qu'il tomberoit en syncope si l'on n'y mettoit fin.

Mais pour atteindre à ce genre de perfection, à ce ton de jouissance, il faut que cette fille s'oublie pour étudier, suivre & saisir toutes les nuances de volupté que l'ame du Thalaba parcourt, pour user des raffinemens successifs qu'exigent ces accroissemens

de jouissances qu'elle a fait naître. On ne parvient ordinairement à quelque dégré de perfection dans cet art, que par un tact fin, par un toucher précis, qui dans ces occasions sont les seuls & véritables juges.... Mais qui le sera du résultat de cette œuvre de volupté ? — Sera-ce Martial, le licentieux Martial ?.... Je l'entends s'écrier :

Ipsam crede tibi naturam dicere rerum,
Istud quod digitis, pontice, perdis, homo est. (1)

La nature elle-même & t'arrête & te crie :
Ce que répand ta main eût mérité la vie.

Cela est beau & vrai : cependant les poëtes ne font pas autorité dans les choses qui doivent être décidées par la raison.

Le principe général & peut-être unique de morale, est que *mal est ce qui nüit.* L'adultere n'est pas si loin de la nature, & est un beaucoup *plus grand mal* que l'onanisme. Celui-ci ne sauroit être dangereux qu'à la jeunesse, quand il altere sa santé; mais il peut souvent être très-utile à la morale; la perte d'un peu de sperme n'est pas en soi un plus grand mal, n'en est pas même un si grand que celle d'un peu de fumier qui eût pu faire venir un chou. La plus grande partie en est destinée par la

(1) Epig. 42, liv. IX.

nature même à être perdue. Si tous les glands devenoient des chênes, le monde seroit une forêt où il seroit impossible de se remuer. Enfin, je dirois à Martial : *vous n'approcheriez donc pas de votre femme quand elle est grosse ; car* Istud quod vagina, pontice, perdis homo est. *Si vous la laissiez ainsi jeûner, vous seriez un grand sot & lui feriez beaucoup de peine, ce qui est un grand mal ; & de plus vous seriez tout ce que peut être un mari avant qu'elle fut accouchée ; ce qui en est un assez petit.*



L'ANANDRYNE.

L'ANANDRYNE.



L'ANANDRYNE.

Les plus fameux rabbins ont penſé que nos premiers peres avoient les deux ſexes & naiſſoient hermaphrodites pour accélérer la propagation; mais qu'après un certain tems écoulé, la nature ceſſa d'être auſſi féconde, à l'époque où les ſubſtances végétales ne ſuffirent plus à notre nourriture, & où les hommes commencerent à uſer de la viande.

Il eſt d'abord certain, & nous l'avons vu dans ces mélanges, (1) qu'Adam fut créé avec les deux ſexes. Dieu lui donna une compagne; mais l'Ecriture ne dit point ſi dans ce miracle Adam perdit l'un de ſes attributs. La Geneſe ne s'expliquant donc point d'une maniere préciſe ſur ce ſujet, le ſyſtême des rabbins a conſervé long-tems un grand nombre de ſectateurs.

On a ſoutenu un ſyſtême mitigé, qui a ſemblé à quelques-uns plus vraiſemblable. C'eſt qu'il y avoit trois ſortes d'êtres dans le premier âge du

(1) Voyez l'Anélytroïde.

monde ; les uns mâles, les autres femelles, d'autres mâles & femelles tout ensemble ; mais que tous les individus de ces trois especes avoient chacun quatre bras & quatre pieds, deux visages tournés l'un vers l'autre & posés sur un seul cou, quatre oreilles, deux parties génitales, &c. Ils marchoient droits ; quand ils vouloient courir, ils faisoient la culbute. Leurs excès, leur insolence, leur audace les firent dédoubler ; mais il en résulta un grand inconvénient ; chaque moitié tâchoit sans cesse de se réunir à l'autre, & quand elles se rencontroient, elles s'embrassoient si étroitement, si tendrement avec un plaisir si délicieux, qu'elles ne pouvoient plus se résoudre à se séparer ; plutôt de se quitter, elles se laissoient mourir de faim.

Le genre humain alloit périr ; Dieu fit un miracle ; il sépara les sexes & voulut que le plaisir cessât après un court intervalle, afin que l'on fit autre chose que de rester collés l'un à l'autre. Il est arrivé delà, & rien n'est plus simple, que le sexe femelle, séparé du sexe mâle, a conservé un amour ardent pour les hommes, & que le sexe mâle aspire sans cesse à retrouver sa tendre & belle moitié.

Mais il est des femmes qui aiment d'autres femmes ? Rien de plus naturel encore ; ce sont des moitiés de ces anciennes femelles qui étoient doubles. De même certains mâles, dédoublement

d'autres mâles, ont conservé un goût exclusif pour leur sexe. Il n'y a rien là d'étrange, quoique ces couples d'hommes réunis & désunis paroissent bien moins intéressans. Voyez combien quelques connoissances de plus ou de moins doivent donner plus ou moins de tolérance ! Je souhaite que ces idées en imposent aux moralistes déclamateurs. On peut leur citer des autorités graves ; car ce systeme dont la source est dans Moyse, a été très-étendu par le sublime Platon. Et Louis Leroi, professeur royal à Paris, a fait sur cette matiere de vastes commentaires, auxquels ont travaillé avec succès *Mercerus* & *Quinquebze*, lecteurs du roi en hébreu.

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici les vers originaux de Louis Leroi.

Au premier âge que le monde vivoit,
D'herbe, de gland, trois sortes y avoit
D'hommes ; les deux, tels qu'ils sont maintenant,
Et l'autre double étoit ; s'entretenant
Ensemblement tant mâle que femelle.
Il faut penser que la façon fut belle ;
Car le grand Dieu qui vivre les faisoit,
Faits les avoit, & bien s'y connoissoit.
De quatre bras, quatre pieds & deux têtes,
Etoient formées ces raisonnables bêtes ;
Le reste vaut mieux pensée que dite,
Et se verroit plutôt peinte qu'écrite.

Chacun étoit de son corps tant aisé,
Qu'en se retournant il se trouvoit baisé;
En étendant ses bras on l'embrassoit;
Voulant penser on le contrepensoit.
En soi voyoit tout ce qu'on vouloit voir,
En soi trouvoit tout ce qu'il falloit avoir.
Jamais en lieu, ses pieds porté ne l'eussent,
Que quand & lui ses passe-tems ne fussent.
Si de son bien lui plaisoit mal user,
Facile étoit envers soi s'excuser.
De lui n'étoit fait ni rapport ni compte,
Ne connoissoit honnesteté ni honte.
Si de son cœur sortoient simples desirs,
Il y entroit tant de doubles plaisirs;
Qu'en y pensant chacun est incité,
A maintenir que la félicité,
Fut de tel tems, & le siecle doré.

Antoinette Bourignon, dans sa préface du *Nouveau ciel*, adopte aussi ce systême, qui paroît de nature à être regretté du beau sexe. Elle attribue au péché ce triste dédoublement, & dit qu'il a défiguré dans les hommes l'œuvre de Dieu; & qu'au lieu d'hommes qu'ils devoient être, ils sont devenus des monstres de nature, divisés en deux sexes imparfaits, impuissans à produire seuls leurs semblables, comme se reproduisent les plantes, qui sont bien plus favorisées & parfaites en cela que l'espece humaine, condamnée à ne se propager que par la réunion momentanée de deux

êtres qui, s'ils éprouvent alors quelques délices, ne peuvent achever ce grand œuvre de la reproduction qu'avec tant de douleurs.

Quoi qu'il en soit de ces idées, on a vu encore de nos jours des phénomenes analogues qui portent à croire que la tradition de Moyse n'est pas une chimere. L'un des plus étonnans est celui d'un moine à Issoire en Auvergne, où le cardinal de Fleury fit exiler en 1739 le garde-des-sceaux Chauvelin. Ce moine avoit les deux sexes; on lit dans le couvent ces vers à son sujet.

J'ai vu vif, sans fantôme,
Un jeune moine avoir
Membre de femme & d'homme,
Et enfant concevoir.
Par lui seul en lui-même,
Engendrer, enfanter,
Comme font autres femmes,
Sans outils emprunter.

Cependant les registres du couvent portent que ce moine ne s'engrossa point lui-même; il n'avoit pas été tout à la fois agent & patient. Il fut livré à la justice & détenu jusqu'à sa délivrance. Néanmoins le registre ajoute ces mots remarquables: "ce moine appartenoit à monseigneur le cardinal de Bourbon, il avoit les deux sexes, & de chacun d'iceux s'aida tellement, qu'il devint gros d'enfans.

Je ſais que l'on peut inſtituer une différence entre l'hermaphrodite proprement dit & l'androgyne. L'androgyne & l'hermaphrodite, pure invention des Grecs qui vouloient & ſavoient tout embellir, ont été célébrés, ainſi à l'envi par tous les poëtes qui en faiſoient des deſcriptions charmantes, tandis que les artiſtes les préſentoient ſous les formes les plus agréables & les plus propres à réveiller les ſentimens de la volupté. Tandore ne réuniſſoit que les perfections de ſon ſexe. L'hermaphrodite réunit toutes les perfections des deux ſexes. C'eſt le fruit des amours de Mercure & de Vénus, comme l'indique l'hétymologie du nom. (1) Or Vénus étoit la beauté par excellence, Mercure à ſa beauté perſonnelle joignoit l'eſprit, les connoiſſances & les talens. On ſe forme l'idée d'un individu en qui toutes ces qualités ſe trouvent raſſemblées, & on aura celle de l'hermaphrodite, tels que les Grecs ont voulu le repréſenter. Les androgynes au contraire, ſous la véritable accepion de leur nom, ne ſont que des participans aux deux ſexes, que l'on a nommé hermaphrodite que parce que les anciens avoient feint que le fils de Mercure & de Vénus avoit les deux

(1) Lucian. t. I. dialog. deor. XV. & 2. Diodor. Sic. l. IV, p. 252, éd. Weſthling.

fexes. Mais il n'en eft pas moins vrai que comme il y a eu de tout tems des femmes qui ont tiré un grand parti de cette conformité androgyne, elles ont fu la rendre précieufe. Lucien dans un de fes dialogues, inftruit deux courtifannes, dont l'une dit à l'autre : *j'ai tout ce qu'il faut pour contenter tes defirs*; à quoi celle-ci répond : *tu es donc hermaphrodite ?* (1) S. Paul reproche ce vice aux femmes Romaines. (2) On a peine à croire ce qu'on lit dans Athénée fur les excès de ce genre, commis par ces femmes. (3) Ariftophane, Plaute, Phedre, Ovide, Martial, Tertullien & Clément d'Alexandrie les ont défignés d'une maniere plus ou moins directe, & Séneque les accable d'une effroyable imprécation. (4)

Les hermaphrodites parfaits font à préfent très-rares; ainfi il paroît que la nature ne produit plus de ces hommes androgynes; mais il faut convenir que l'on remarque fréquemment des effets de ces dédoublemens que nous venons d'expliquer : de tout tems & dans l'antiquité la plus reculée, comme dans les fiecles plus voifins de nos jours,

(1) Dialog. Meret. V.

(2) Ad Rom. chap. I.

(3) Lib. IV. cap. XVI.

(4) *Dii illas deceque male perdant ! Adio perverfum commentæ genus impudicitive ! viros Meunt.* (Epift. XCV.)

on a vu la paſſion la plus décidée de femme à femme. Lycurgue, ce ſévere Lycurgue, qui rêva des choſes ſi bizarres & ſi ſublimes, faiſoit repréſenter publiquement des jeux qu'on appelloit *gymnopédies*, où les jeunes filles paroiſſoient nues : les danſes, les attitudes, les approches, les enlacemens les plus laſcifs leur étoient enſeignés. La loi puniſſoit de mort les hommes qui auroient été aſſez téméraires pour les approcher. Ces filles habitoient entr'elles juſqu'à ce qu'elles ſe mariaſſent : le but du légiſlateur étoit apparemment de leur apprendre l'art de ſentir, qui embellit beaucoup celui d'aimer; de les inſtruire de toutes les nuances de ſenſations que la nature indique, ou dont elle eſt ſuſceptible; en un mot, de les exercer entre elles, de maniere à tourner un jour au profit de l'eſpece humaine tous les raffinemens qu'elles s'enſeignoient mutuellement. Enfin, on leur apprenoit à être amoureuſe avant d'avoir un amant; car on eſt amoureuſe ſans amour, comme on aſſure quelquefois, qu'on aime ſans être amoureuſe. N'a pas du tempérament qui veut; n'aime pas qui veut : c'eſt une morale de ce genre que Lycurgue a développée dans ſes loix : c'eſt cette morale qu'Anacréon a éparpillée dans ſes immortels badinages comme les feuilles de la roſe. Qui ſe feroit attendu à trouver Anacréon & Lycurgue dans les mêmes

principes ? Sapho, avant le poëte de Theos, les avoit réduits en ſyſtême pratique & en avoit décrit les ſymptômes. O quelle peintre & quelle obſervatrice étoit cette belle dévorée de tous les feux de l'amour !

Cette Sapho qui n'eſt guere connue que par les fragmens de ſes poéſies brûlantes & ſes amours infortunés, peut être regardée comme la plus illuſtre des tribades. On compte du nombre de ſes tendres amies les plus belles perſonnes de la Grece, (1) qui lui inſpirerent des vers. Anacréon aſſure qu'on y trouve tous les ſymptomes de la fureur amoureuſe. Plutarque apporte un de ces morceaux de poéſie en preuve que l'amour eſt une fureur divine qui cauſe des enthouſiaſmes plus violens que ne l'étoient ceux de la prêtreſſe de Delphes, des Bacchantes & des prêtres de Cybele; qu'on juge quelle flamme brûloit le cœur qui inſpiroit ainſi ! (2)

Mais Sapho, long-tems amoureuſe de ſes compagnes, les ſacrifia à l'ingrat Phaon qui la réduiſit

---

(1) Theleſyle, Amythone, Atthys, Anactorie, Cydno, Magare, Pyrrine, Andromede, Mnaïs, Cyrine, &c.

(2) On liſoit aux piéds de la ſtatue de Sapho, par Silanion : *Sapho qui a chanté elle-même ſa lubricité, & qui fut amoureuſe à la rage.*

au désespoir. N'auroit-il pas mieux valu pour elle continuer à poursuivre des conquêtes que les familiarités facilitées par la conformité du sexe, les sûretés qu'il procure & l'ascendant de son esprit devoient lui rendre si aisées? D'autant qu'elle étoit douée de toutes les avantages que l'on peut desirer dans cette passion, à laquelle la nature sembloit l'avoir destinée; car elle avoit un clitoris si beau, qu'Horace donnoit à cette femme célebre l'épithete de *mascula*; c'est dire en françois, *femme hommesse*.

Il paroît que le college des *Vestales* peut être regardé comme le plus fameux serrail de tribades qui ait jamais existé, & l'on peut dire que la secte Anandryne a reçu dans la personne de ces prêtresses les plus grands honneurs. Le sacerdoce n'étoit pas un de ces établissemens vulgaires, humbles & foibles dans leurs commencemens, que la piété hasarde & qui ne doivent leur succès qu'au caprice. Il ne se montre à Rome qu'avec l'appareil le plus auguste: vœu de virginité, garde du palladium, dépôt & entretien du feu sacré, (1) symbole de

---

(1) *Vesta* vient du grec & signifie *feu*. Les Chaldéens & les anciens Perses appelloient le feu *avesta*. Zoroastre a intitulé son fameux livre, *Avesta*, la garde du feu. La porte des maisons, l'entrée, s'est appellée *vestibule*, parce que

la conſervation de l'empire, prérogatives les plus honorables, crédit immenſe, pouvoir ſans bornes. Mais combien tout cela eût été payé cher par la privation abſolue de ce bonheur, auquel la nature appelle tous les êtres, & les ſupplices affreux qui attendoient les veſtales, ſi elles ſuccomboient à ſa voix! Jeunes & capables de toute la vivacité des paſſions, comment y ſeroient-elles échappées ſans les reſſources de Sapho, tandis qu'on leur laiſſoit la liberté la plus dangereuſe, & que leur culte même les appelloient à des idées ſi voluptueuſes? Car on ſait que les veſtales ſacrifioient au dieu *Faſcinus*, repréſenté ſous la forme du *Thallum* Egyptien, il y avoit des cérémonies ſingulieres, obſervées dans ces ſacrifices: elles attachoient cette image du membre viril aux chars des triomphateurs. Ainſi le feu ſacré qu'elles entretenoient étoit cenſé ſe propager dans tout l'empire par les voies véritablement vivifiantes, mais qu'un tel objet de contemplation étoit peu néceſſaire à expoſer à la vue de jeunes filles vouées à la virginité!

On voit que les tribades anciennes avoient d'il-

---

chaque Romain avoit ſoin d'entretenir ce feu de veſta à la porte de ſa maiſon. C'eſt delà ſans doute que l'entrée du vagin s'appelle le veſtibule du vagin, comme étant le lieu où s'entretient le premier feu de ce temple.

lustres modeles. L'abbé Barthelemi, dans ses antiquités palmyreniennes, cite les habits qu'elles affectoient en public : c'étoient, selon lui, (1) l'*énomide* & la *callyptze* L'*énomide* serroit étroitement le corps & laissoit les épaules découvertes. Quand à la *callyptze* on ne la connoit que par son nom ; comme la *crocote*, la lobbe *tarentine*, l'*anobolé*, l'*encyclion*, la *cécriphale* & les tuniques teintes en couleurs ondoyantes qui désignoient assez bien cette ardeur des tribades qui appetent sans cesse, comme les flots se succedent sans jamais se tarir. Elles arboroient ces vêtemens suivant les situations dans lesquelles elles se trouvoient. La callyptze étoit pour le public extérieur ; elles portoient l'énomide lorsqu'elles recevoient du monde dans leur intérieur : la tarentine servoit dans les voyages ; la crocote étoit pour le boudoir, lorsqu'elles étoient dans un exercice solitaire ; l'anabolé pour la tribaderic de tête-à-tete ; la cécriphale pour les rendez-vous nocturnes ; l'encyclion pour tenir cercle licentieux ; les tuniques teintes pour les grandes confrairies, les orgies ; & la couleur de la tunique annonçoit l'office dont la tribade qui la portoit étoit chargée pour ce jour.

---

(1) Je ne doute pas que quelque érudit ne me fasse ici plus d'une difficulté... Mais on n'auroit jamais fini s'il falloit répondre à tout.

Chaque genre de ſecours avoit ſa couleur ondoyante particuliere.

Il eſt certains cas où la tribadcrie a été conſeillée par des phyſiciens très-ſavans. On ſait que David ne recouvra ſa chaleur que par des femmes qui tribadoient pardeſſus ſon corps. Quant à Salomon, il n'employoit, ſans doute, ſes trois mille concubines qu'à faire exécuter en ſa préſence des évolutions en grand. De nos jours la chaleur idiopatique ſe reſtitue dans le corps humain par les jeux d'une multitude de femmes, au milieu deſquelles s'établit celui qui veut recouvrer ſes forces. Ce remede étoit conſeillé par Dumoulin toujours avec ſuccès. On ſent qu'auſſitôt que le malade reſſentoit les effets idiopatiques de la chaleur, il devoit ſe retirer pour laiſſer raſſeoir & raffermir l'incandeſcence qui paroiſſoit ſe montrer; autrement il en ſeroit réſulté un effet contraire. Ce ſyſtême eſt fondé ſur ce que l'homme n'a beſoin que de la préſence de l'objet pour reſſentir l'eſpece de chaleur dont il s'agit, laquelle le meut plus ou moins fortement, ſelon qu'il eſt plus ou moins débilité. En général, la fréquence des accès de cette chaleur vivifiante dure autant & plus que les forces de l'homme. C'eſt une des ſuites de ſa faculté de penſer & de ſe rappeller ſubitement certaines ſenſations agréables à la ſeule inſpection des objets qui les lui ont fait éprouver. Ainſi celle qui

difoit *que ſi les animaux ne faiſoient l'amour que par intervalles, c'eſt qu'ils étoient des bêtes*, difoit un mot bien plus philoſophique qu'elle ne penſoit.

Au reſte, en tribaderie comme en tout, les excès ſont nuiſibles; ils énervent au lieu d'exciter. Il arrive auſſi quelquefois, à force de recherches, des aventures ſingulieres & funeſtes dans ces ſortes d'exercices. Il y a peu de tems qu'à Parme une fille accoutumée à tribader avec ſa bonne amie, ſe ſervit d'une groſſe aiguille à tête d'ivoire de la longueur d'un doigt, qui dans les ſecouſſes fit fauſſe route & tomba dans la veſſie de domenica. Elle n'oſa déclarer ſon aventure, ſouffrit & patienta; elle urinoit goute à goute; au bout de cinq mois il s'étoit déja formé une pierre autour de l'aiguille que l'on tira par les voies ordinaires. Dans les couvens, vaſtes théatres de tribaderies, il eſt arrivé beaucoup d'événemens pareils; ici c'eſt un cure oreille, là un perſaire; dans un autre un affiquet, ou un canon de ſeringue; ailleurs une phiole d'eau de la reine d'Hongrie, pour la laiſſer diſtiller goutte à goutte; une petite navette de tiſſeran, un épis de bled qui monte de ſoi-même, qui chatouille le vagin, & que la pauvre nonnette ne peut plus retirer, &c. On feroit un volume de pareilles anecdotes.

M.

M. Poivre nous apprend dans ses voyages que les plus fameuses tribades de l'univers sont les Chinoises ; & comme en ce pays les femmes de qualité marchent peu, elles tribadent à travers des hamacs suspendus. Ces hamacs sont faits de soie plate à mailles de deux pouces en quarré ; le corps y est mollement étendu, les tribades se balancent & s'agitent sans avoir la peine de se remuer. C'est un grand luxe des Mandarins, que d'avoir dans une salle, au milieu des parfums, vingt tribades aériennes qui s'amusent sous ses yeux.

Le serrail du grand-seigneur n'a pas d'autre but ; car que feroit un seul homme de tant de beautés ? Quand le sultan blasé se propose de passer la nuit avec une de ses femmes, il se fait apporter son sorbet au milieu de la piece des Tours (All'hachi) ; c'est ainsi qu'on la nomme. Les murs sont couverts des peintures les plus lascives ; à l'entrée de cette piece on voit une colombe d'un côté & une chienne de l'autre, par où l'on sort ; symboles de volupté & de lubricité.

Au centre des peintures se lisent vingt vers turcs qui décrivent les trente beautés de la belle Hélene, & dont M. de Saint-Priest a envoyé dernièrement un fragment avec ces détails : ce frag-



ment a été traduit par un François du quartier de Péra. (1)

---

(1) On sent bien que la dignité de M. de Saint-Priest l'empêchera d'en convenir ; & quelque littérateur encouragé par ce désaveu, viendra me soutenir que ces vers sont tout simplement imités d'un passage de Sylva Nuptialis, de J. de Nevisan ; & puis vîte il citera le morceau. Le voici :

Trigenta hæc habeat quæ vult formosa vocari
Femina sic Helena fama fuisse refert,
Alba tria & totidem nigra ; & tria rubra puella,
Tres habeat longas res totidem que breves.
Tres crassas totidem graciles tria stricta tot ampla,
Sint ibidem huic formæ sint quoque parva tria,
Alba cuti divei dentes albique capilli,
Nigri oculi cannus nigra supercilia.
Labia gene atque ungues rubri. Sit corpore longa,
Et longi crines. Sit quoque longa manus,
Sint que breves dentes auris pes. Pectora lata,
Et clunes distent ipsa supercilia.
Cunus & os strictum. Strigunt ubi singula stricta,
Sint core & cullus vulva que turgdula,
Subtiles digiti crines & labra puellis,
Parvus sit nasus parva mamilla caput,
Cum nulli aut lare sint hæc formosa vocari,
Nulla puella potest tara puella potest.

Mais je le prie de me dire où est l'impossibilité que ces vers soient traduits en turc dans le serrail ?... Enfin on ne dispute point contre les faits.

Je n'eſſayerai point de traduire ces vers en françois ; ils n'ont pas été faits par un poëte. Ce calcul arithmétique, ces trente qualités coupées gravement trois à trois, glaceroient toute verve. On ne calcule point les charmes qu'on adore ; on s'enivre, on brûle, on les couvre de baiſers ; ce n'eſt qu'alors qu'on eſt intéreſſant ; la belle qui verroit compter par ſes doigts les attraits dont elle eſt ornée, prendroit le calculateur pour un ſot, & feroit elle-même une pauvre figure. Il y en a bien plus de trente ; il y en a plus de mille. Quoi ! lorſqu'on voit Hélene nue, a-t-on la tête ſi nette ?... (1) Mais les Turcs ne ſont pas galans.

Le ſultan arrive dans cette ſalle, où les muets ont tout fait préparer. Il s'accroupit dans un angle d'où il raſe la terre pour voir les attitudes ſous un angle favorable ; il fume trois pipes, & pendant le tems qu'il y emploie, ce que l'Aſie produit de plus parfait paroît nu dans cette ſalle. Elles s'accouplent d'abord ſuivant le tableau de la belle Hélene, puis ſe mêlent & diverſifient les groupes & les poſtures dont les murs leur offrent les mo-

---

(1) Et puis comment traduire en vers avec grace & nobleſſe, *cunnus*, *clunes*, *cullus*, *vulva* ? On auroit de la peine à s'en tirer dans un mauvais lieu. Mais l'amour veut être ſervi dans un temple.

deles qu'elles ſurpaſſent par leur agilité. Il y a entre autres dans ce ſallon voluptueux ſept tableaux de Boucher, dont un repréſente des fictions d'après le Caravage, & le dernier ſultan les faiſoit exécuter en naturel d'après le peintre de graces. O, ſi l'on employoit autant d'efforts à former les mœurs qu'à les corrompre, à créer les vertus qu'à exciter les deſirs, que l'homme auroit bientôt atteint le degré de perfection dont ſa nature eſt ſuſceptible!



L'AKROPODIE.



L'AKROPODIE.

La nature travaille à la reproduction des êtres par des voies bien diverſes; elle a voulu que l'eſpece humaine ſe renouvellât par le concours de deux individus ſemblables par les traits les plus généraux de leur organiſation, & deſtinés à y coopérer par des moyens particuliers & propres à chacun. Auſſi l'eſſence d'un ſexe ne ſe borne point à un ſeul organe, mais s'étend par des nuances plus ou moins ſenſibles à toutes les parties. La femme, par exemple, n'eſt point femme par un ſeul endroit; elle l'eſt par toutes les faces ſous leſquelles elle peut être enviſagée; on diroit que la nature a tout fait en elle pour les graces & les agrémens, ſi l'on ne ſavoit qu'elle a un objet plus eſſentielle & plus noble. C'eſt ainſi que dans toutes les opérations de la nature, la beauté naît d'un ordre qui tend au loin; & qu'en voulant faire ce qui eſt bon, elle fait néceſſairement en même tems ce qui plaît.

Voilà la loi générale, à laquelle ne dérogent les modifications particulieres, qu'autant que les paſſions, les goûts, les mœurs, ſoumis à un rapport direct

avec les légiſlations & les gouvernemens, mais toujours ſubordonnés à la conſtitution phyſique dominante dans tel ou tel climat, s'écartent plus ou moins de la nature contrariée par l'homme. Ainſi dans les pays chauds, des habitans rembrunis, petits, ſecs, vifs, ſpirituels, ſeront moins laborieux, moins vigoureux, plus précoces & moins beaux que ceux des pays froids. Les femmes y ſeront plus jolies & moins belles; l'amour y ſera un deſir aveugle, impétueux, une fievre ardente, un beſoin dévorant, un cri de la nature. Dans les pays froids cette paſſion, moins phyſique & plus morale, ſera un beſoin très-modéré, une affection réfléchie, méditée, analyſée, ſyſtématique, un produit de l'éducation. La beauté & l'utilité, ou toutes les beautés & les utilités ne ſont donc point connexes : leurs rapports s'éloignent, s'affoibliſſent, ſe dénaturent; la main de l'homme contrarie ſans ceſſe l'activité de la nature; quelquefois auſſi nos efforts hâtent ſa marche.

Par exemple, la loi reſpective de l'amour phyſique des pays ſeptentrionaux & des méridionaux eſt très-atténuée par les inſtitutions humaines. Nous nous ſommes entaſſés en dépit de la nature dans des villes immenſes; & nous avons ainſi changé les climats par des foyers de notre invention, dont les effets continuels ſont infiniment puiſſans. A Paris, dont la température eſt bien froide en comparaiſon même de

nos provinces méridionales, les filles font plutôt nubiles que dans les campagnes même voisines de Paris. Cette prérogative, plus nuisible qu'utile peut-être, annexée à cette monstrueuse capitale, tient à des causes morales, lesquelles commandent très-souvent aux causes physiques; la précocité corporelle est due à l'exercice précoce des facultés intellectuelles, qui ne s'éguisent guere avant le tems qu'au détriment des mœurs. L'enfance est plus courte; l'adolescence hâtive devient héréditaire; les fonctions animales & l'aptitude à les exercer s'exaltent (car se perfectionnent ne seroit pas le mot) de génération en génération. Or les dispositions corporelles & les facultés de l'ame sont entr'elles dans un rapport qui peut être transmis par la génération. Grande vérité qui suffit pour faire sentir de quelle importance seroit pour les sociétés une éducation nationale bien conçue!

C'est sur-tout peut-être sur le sexe séduisant qu'il faudroit travailler, car chez presque toutes les nations policées, avec l'apparence de l'esclavage, il commande en effet au sexe dominateur. Il y a des femmes, & en très-grand nombre, chez qui les effets de la sensibilité augmentent le ressort de chaque organe, tant cet être, pour lequel la nature a fait des frais inconcevables, est perfectible? Les spasmes vénériens qui constituent l'essence des fonctions du sexe, les libations fécondes sont plus susceptibles encore d'être

envifagés moralement que méchaniquement. Elles dépendent fans doute de la plus ou moins grande fenfibilité de ce centre merveilleux (1) qui fe réveille ou s'affoupit périodiquement. Mais quelle influence n'a-t-il pas auffi fur toutes les parties de l'être! Si le plaifir y exifte, l'ame fenfitive, agréablement émue, femble vouloir s'étendre, s'épanouir pour préfenter plus de furfaces aux perceptions. Cette intumefcence répand par-tout le fentiment délicieux d'un furcroît d'exiftence; les organes montés au ton de cette fenfation s'embelliffent, & l'individu entraîné par la douce violence faite aux bornes ordinaires de fon être, ne veut plus, ne fait plus que fentir. Subftituez le chagrin au plaifir; l'ame fe retire dans un centre qui devient un noyau ftérile, & laiffe languir toutes les fonctions du corps; & de même que le bien-être & le contentement de l'efprit produifent la joie, l'épanouiffement de l'ame, la vivacité, l'embelliffement du corps, la fatisfaction, le fourire, la gaieté ou la douce & tendre joie de la fenfibilité, & fes voluptueufes larmes & fes embraffemens énergiques, & fes tranfports brûlans reffemblans à l'ivreffe; de même la peine d'efprit & fes inquiétudes rétréciffent l'ame, abattent le corps, enfantent les douleurs morales & phyfiques, & la langueur, & l'accablement

(1) La matrice.

& l'inertie. — Il ne feroit donc ni fol ni coupable celui qui, à l'exemple d'un defpote Afiatique, mais par d'autres motifs, propoferoit aux philofophes & aux légiflateurs la recherche de nouveaux plaifirs, & crieroit : *Epicure étoit le plus fage des hommes. La volupté eft & doit être le mobile tout-puiffant de notre efpece.*

Il y a des variétés dans les êtres créés, qui feroient incroyables fi l'on pouvoit combattre les réfultats d'obfervations fuivies, réitérées, authentiques, (1) mais la phyfique éclairée doit être le guide éternel de la morale. Et voilà pourquoi prefque toutes les loix coercitives font mauvaifes. Voilà pourquoi la fcience de la légiflation ne peut être perfectionnée qu'après toutes les autres.

Mais l'homme, qui eft le plus grand ennemi & le plus grand partifan, le plus grand promoteur & la plus remarquable victime du defpotifme, a voulu dans tous les tems tout diriger, tout conduire, tout réformer. Delà cette foule de loix fi injuftes & fi bizarres, ces inftitutions inexplicables, ces coutumes de tout genre. A leur place, en tel tems, dans telles circonftances, en tel lieu, mais que le tiran de la nature a voulu propager, prolonger fans égard aux tems, aux

(1) Qui fe douteroit, par exemple, que la chaleur de l'abeille eft mille fois plus confidérable que celle de l'éléphant?

lieux & aux circonſtances. La circonciſion eſt ſelon nous une des plus ſingulieres qu'il ait imaginées.

Pluſieurs peuples l'ont pratiquée pour des fins utiles dans l'ordre de la nature, & cela eſt ſimple & ſage. D'autres l'ont admiſe ſans beſoin, comme une obſervance religieuſe, & cela paroît fol. Les Egyptiens l'ont regardée comme une affaire d'uſage, de propreté, de raiſon, de ſanté, de néceſſité phyſique. En effet, on prétend qu'il y a des hommes qui ont le prépuce ſi long, que le gland ne pourroit pas ſe découvrir de lui-même, d'où il réſulteroit une éjaculation baveuſe qui feroit un inconvénient conſidérable pour l'œuvre de la génération. Cette raiſon en eſt une aſſurément pour diminuer un prépuce de cette nature. Mais que ce prépuce ait été un objet en grande vénération chez le peuple choiſi de Dieu, voilà ce qui me ſemble très-ſingulier.

En effet, le ſceau de la reconciliation, le ſigne de l'alliance, du pacte entre le créateur & ſon peuple, c'eſt le prépuce d'Abraham (1) prépuce qui devoit être racorni; car Abraham avoit quatre-vingt-dix-neuf ans quand il ſe fit cette coupure, il opera de même ſur ſon fils, ſur tous les mâles, &c. La femme de Moyſe circoncit auſſi ſon fils; ce ne fut pas ſans peine, & elle ſe brouilla avec ſon époux qui ne la

---

(1) Gen. XVII, 24.

revit plus. (1) Cette cérémonie n'étoit alors regardée que comme une figure; car on parle des fruits circoncis, (2) de la circoncision du cœur, &c. (3) Et elle fut suspendue pendant tout le tems que les Israélites furent dans le desert. Aussi Josué, à la sortie du desert fit circoncire un beau jour tout le peuple. Il y avoit quarante ans qu'on n'avoit coupé de prépuces; on en eut deux tonnes tout d'un coup (4).

Quand le peuple de Dieu eut des rois, on fit bien plus, on maria pour les prépuces. Saül promet sa fille à David & demande cent prépuces de douaire. (5) David qui étoit héroïque & généreux ne voulut pas être borné dans ce magnifique don & apporta à Saül deux cents prépuces, (6) puis il épousa Michol, on la lui voulut contester, mais il forma sa demande en regle, & l'obtint pour sa collection de prépuces. (7)

Ils ont excité de grandes querelles ces prépuces. On ne regarda pas seulement la circoncision comme un sacrement de l'ancienne loi, en ce qu'elle étoit un signe de l'alliance de Dieu avec la postérité d'Abraham;

(1) Ex. IV, 25.
(2) Lév. XIX, 23.
(3) Deut. X, 16.
(4) Josué V, 3 & 7.
(5) Reg. XVIII, 25:
(6) I. Reg. XVIII, 27.
(7) II. Reg. III, 14

on voulut que ce bout de peau que l'on retranchoit du membre génital, remit le péché originel aux enfans. Les peres ont été divisés à ce sujet. S. Augustin, qui soutenoit cette opinion; a contre lui tous ceux qui l'ont précédé, & depuis lui, S. Justin, Tertulien, S. Ambroise, &c. La grande raison de ceux-ci est fort plausible. Pourquoi, disent-ils, ne coupe-t-on rien aux femmes? Le péché originel les attache tout comme les hommes; on devroit même en bonne justice leur couper plus qu'à ceux ci; car sans la curiosité d'Eve, Adam n'auroit pas péché.

Les peres Conning & Coutu ont soutenu, d'après M. Huet, qu'il n'étoit rien moins qu'évident que l'on ne circoncit pas les femmes. En effet Huet sur Origenes, dit positivement qu'on circoncit presque toutes les Egyptiennes, (1) on leur coupoit une partie du clitoris qui nuiroit à l'approche du mâle; d'autres subissent la même opération par principe de religion, pour réprimer les effets de la luxure, parce que les chatouillemens & l'irritation sont moins à craindre quand le clitoris est moins proéminent.

Paul Jove & Munster assurent que la circoncision est en usage pour les femmes chez les Abyssins. C'est même dans ce pays & pour ce sexe une marque de

(1) *Circumsio fœminarum fit refectione (imo cletoridis) quæ pars in australium mulioribus ita excrescit ut ferro sit coercenda.*

nobleſſe ; auſſi ne la donne-t-on qu'à celles qui prétendent deſcendre de Nicaulis, reine de Saba. La queſtion de la circonciſion des femmes eſt donc très-indéciſe, & les érudits peuvent encore s'exercer.

Une opération très-embarraſſante devoit être quand il falloit couper, où il ne reſtoit rien à retrancher. Par exemple, comment opéroit-on ſur les peuples qui, circoncis par propreté ou par néceſſité, ſe faiſoient Juifs, de ſorte qu'il falloit les circoncire encore une fois pour l'alliance? Il paroît qu'alors on ſe contentoit de tirer de la verge quelques gouttes de ſang à l'endroit où le prépuce avoit été découpé ; & ce ſang s'appelloit *le ſang de l'alliance*; mais il falloit trois témoins pour que cette cérémonie fut authentique, parce qu'il n'y avoit plus de prépuce à montrer.

Les Juifs apoſtats s'efforçoient, au contraire, d'effacer en eux les marques de la circonciſion & de ſe faire des prépuces. Le texte des Macchabées y eſt formel. *Ils ſe ſont fait des prépuces & ont trompé l'alliance.* (1) S. Paul, dans la premiere épître aux Corinthiens, ſemble craindre que les Juifs convertis au chriſtianiſme n'en uſent de même : *ſi* dit-il, *un circoncis eſt appellé à la nouvelle loi, qu'il ne ſe faſſe point de prépuce.* (2)

---

(1) Iman. Ch. I, 16. *Fecerunt ſibi preputia & receſſerunt à teſtamento ſancto.*
(2) 1 Cor. VII, 18.

Saint Jérôme, Rupert & Haimon nient la possibilité du fait & croient que la trace de la circoncision est ineffaçable; mais les peres Conning & Coutu ont soutenu dans le droit & dans le fait que la chose étoit possible; dans le droit par l'infaillibilité de l'Ecriture, dans le fait par les autorités de Galien & de Celse qui prétendent qu'on peut effacer les marques de la circoncision. Bartholin (1) cite Œgnielte & Fallope qui ont enseigné le secret de supprimer cette marque dans la chair d'un circoncis. Buxtorf le fils, dans sa lettre à Bartholin, confirme ce fait par l'autorité même des Juifs: de plus la matiere étant trop grave pour que des hommes religieux voulussent y laisser quelques doutes, les PP. Conning & Coutu ont éprouvé sur eux-mêmes la pratique indiquée par les médecins que nous venons de citer.

La peau est extensible par elle-même à un degré qu'on auroit peine à croire, si celle des femmes dans la grossesse & les vêtemens faits avec la tunique des êtres animés, n'en étoient des exemples journaliers. On voit souvent des paupieres se relâcher, ou s'alonger extraordinairement. Or la peau du prépuce est exactement semblable à celle des paupieres.

Ceci bien reconnu, les PP. Conning & Coutu se

(1) *De morb. biblic.* —

firent

firent d'abord légitimement circoncire, & quand la racine de leur prépuce fut consolidée, ils y attacherent un poids, tels qu'ils purent le supporter sans causer aucun éraillement. La tension imperceptible & les linimens d'huile rosat le long de la verge, faciliterent l'alongement de la peau, au point qu'en quarante-trois jours Conning gagna sept lignes un quart. Coutu qui avoit la peau plus calleuse n'en put donner que cinq lignes & demie. On leur avoit fait une boëte de fer-blanc doublée & attachée à la ceinture pour qu'ils pussent uriner & vaquer à leurs affaires. Tous les trois jours on visitoit l'extension, & les peres visiteurs, nommés commissaires *ad hoc*, dressoient registres de l'arrivée du nouveau prépuce de Conning, à peu près comme on fait au Pont-Royal pour la crûe de la Seine.

Il est donc bien constaté que la Bible a dit vrai pour les hommes; mais Conning & Coutu n'ont pas eu la même satisfaction pour les femmes. Aucune ne voulut permettre qu'on lui attachât un poids au clitoris; ensorte qu'il n'en est point aujourd'hui qui s'en fasse couper, ni par crainte de l'approche de l'homme, (car il y a des expédiens qui sauvent tout inconvénient, comme on comprend bien) (1) ni en signe d'alliance, parce qu'il est de fait qu'elles s'allient toutes sans avoir besoin d'aucune diminution. On est bien loin aujourd'hui de s'affliger de la proéminence

(1) La methode en levrette.

d'un clitoris.... O que le progrès des arts eſt énorme en ce ſiecle !

On ſait que les Turcs coupent la peau & n'y touchent plus, au lieu que les Juifs la déchirent & guériſſent plus facilement; au reſte, les enfans de Mahomet mettent le plus grand cérémonial dans cette opération. En 1581 Amurat III voulant faire circoncire ſon fils aîné, âgé de quatorze ans, envoya un embaſſadeur à Henri III, pour le prier d'aſſiſter à la cérémonie du prépuce qui devoit ſe célébrer à Conſtantinople au mois de mai de l'année ſuivante : les ligueurs & ſur-tout leurs prédicateurs prirent occaſion de cette ambaſſade pour appeller Henri III *le roi Turc*, & lui reprocher qu'il étoit le parrain du grand-ſeigneur.

Les Perſans circonciſent à l'âge de treize ans en l'honneur d'Iſmaël; mais la méthode la plus ſinguliere en ce genre eſt celle qui ſe pratique à Madagaſcar. On y coupe la chair à trois différentes repriſes; les enfans ſouffrent beaucoup, & celui des parens qui ſe ſaiſit le premier du prépuce coupé, l'avale.

Herrera dit que chez les Mexicains, où d'ailleurs on ne trouve aucune connoiſſance du mahométiſme ni du judaïſme, on coupe les oreilles & le prépuce aux enfans auſſi-tôt après leur naiſſance, & que beaucoup en meurent.

Voilà ce que l'on peut citer de plus remarquable ſur cette matiere. On ignore ſi la crainte du frottement

& l'irritation qui en eſt une ſuite, privoit les Juifs de la commodité de porter ce que nous appellons des culottes; mais il eſt ſûr que les Iſraélites n'en portoient pas; en quoi nos capucins non-réformés ont imité le peuple de Dieu. Cependant comme les érections auroient pu embarraſſer dans certaines cérémonies, il étoit enjoint de ſe ſervir alors d'un chauffoir (1) pour contenir les parties génitales. Aaron en reçut l'ordre.

Je m'apperçois, en finiſſant ce morceau, que l'hiſtoire des prépuces n'eſt pas très-anacréontique; mais quand on veut s'inſtruire dans les livres ſaints, comme c'eſt aſſurément le devoir de tout chrétien, il faut avoir le goût robuſte; car on y trouve des paſſages infiniment plus fermes qu'aucun de ceux que j'ai cités. Lorſque, par exemple, on voit le roi Saül pourſuivant David venir décharger ſon ventre (2) dans une caverne au fond de laquelle ce dernier étoit caché, & celui-ci arriver bien doucement, & couper avec la plus grande dextérité le derriere du vêtement de Saül, puis auſſi-tôt que le roi eſt parti, courir après lui pour lui démontrer qu'il auroit pu l'empaler aiſément, mais qu'il étoit trop brave pour le tuer par derriere; quand on voit cela, dis-je, on s'étonne. Mais lorſque paſſant

(1) Lév. ch. VI, 10. *Fœminalibus lineis.*

(2) Reg. 1. ch. XXIV, 4. *Erat quæ ibi ſpelunca quam impreſſus eſt Saül* ut purgeret ventrem.

d'étonnement en étonnement on voit tour-à-tour fur ce vafte & faint théatre, des hommes qui fe nourriffent de leurs excrémens (1) & boivent de leur urine; (2) Tobie que la fiente d'hyrondelle aveugle; (3) Efther qui fe couvre la tête de tout ce qu'il y a de plus fale au monde; (4) les pareffeux qu'on lapide avec la boufe de vache; (5) Ifaïe réduit à manger les plus hideufes évacuations du corps humain; (6) des riches qui *embraffoient des immondices*, (7) d'autres qu'on afpergeoit dans le temple même, avec cette matiere fécale: enfin Ezéchiel qui étendoit fur fon pain cette étrange ragoût, (8) lequel, Dieu, par un miracle, qui ne paroît pas à tout le monde digne de fa bonté, convertit en fiente de bœuf... (9) Quand on voit tout cela, on ne s'étonne plus de rien.

---

(1) Reg. 4, ch. XVIII, 27. *Comedant ftercora fua & bibant urinam fuam.*

(2) Tobie II, 11.

(3) Efther XIV, 2.

(4) Eccl. XXII, 2.

(5) Ifaïe XXXVII, 12.

(6) Tren. IV, 5. *Amplexati funt ftercora.*

(7) Mal. II, 3.

(8) Ezech. IV, 12.

(9) Ibid. IV, 15.

KADHÉSCH.



KADHÉSCH.

La puiſſance des loix dépend preſqu'uniquement de leur ſageſſe, & la volonté publique tire ſon plus grand poids de la raiſon qui l'a dictée. C'eſt pour cela que Platon regarde comme une précaution très-importante de mettre toujours à la tête des édits un préambule raiſonné, qui en montre la juſtice en même tems qu'il en expoſe l'utilité.

En effet, la premiere loi eſt de reſpecter les loix. La rigueur des châtimens n'eſt qu'une vaine & coupable reſſource, imaginée par des eſprits étroits & de mauvais cœurs, pour ſubſtituer la terreur au reſpect qu'ils ne peuvent obtenir. Auſſi eſt-ce une remarque univerſelle & non démentie par la plus vaſte expérience, que les ſupplices ne ſont nulle part auſſi fréquens que dans les pays où ils ſont terribles; de ſorte que la cruauté des peines déſigne infailliblement la multitude des infracteurs, & qu'en puniſſant tout avec la même ſévérité, l'on force les coupables qui le plus ſouvent ne ſont que les foibles, à commettre des

crimes pour échapper à la punition de leurs fautes.

Le gouvernement n'eſt pas toujours maître de la loi ; mais il en eſt toujours le garant ; & que de moyens n'a-t-il pas pour la faire aimer ! Le talent de régner n'eſt donc pas infiniment difficile à acquérir ; car il ne conſiſte qu'en cela. J'entends bien qu'il eſt encore plus aiſé de faire trembler tout le monde quand on a la force en main ; mais il eſt très-facile auſſi de gagner le cœur ; car le peuple a appris depuis bien long-tems de tenir grand compte à ſes chefs de tout le mal qu'ils ne lui font point, à les adorer quand il n'en eſt pas haï.

Quoiqu'il en ſoit, un imbécille obéi peut comme un autre punir les forfaits ; le véritable homme d'état ſait les prévenir. C'eſt ſur les volontés plus que ſur les actions qu'il cherche à étendre ſon empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fit bien, que lui reſteroit-il à faire ? Le chef d'œuvre de ſes travaux, ſeroit de parvenir à reſter oiſif.

C'eſt donc une grande mal-adreſſe que la jactance & l'abus du pouvoir ; le comble de l'art eſt de le déguiſer, (car tout pouvoir eſt déagréable à l'homme) & ſur-tout de ne pas ſavoir ſeulement employer les hommes tels qu'ils ſont ; mais de parvenir à les rendre tels qu'on a beſoin qu'ils ſoient. Cela eſt très-poſſible ; car les hommes ſont à la longue tels que le gouvernement les fait ; guer-

riers, citoyens, esclaves, il modele tout à son gré, & quand j'entends un homme d'état dire, *je méprise cette nation*, je leve les épaules & réponds en moi-même : *& toi, je te méprise de n'avoir pas su la rendre estimable.*

C'est là le grand art des anciens qui paroissent nous avoir été aussi supérieurs dans les sciences morales que nous l'emportons sur eux dans les sciences physiques. Tout leur but étoit de diriger les mœurs, de former des caracteres, d'obtenir de l'homme, que pour faire ce qu'il doit, il lui suffit de songer qu'il le doit faire. O quel mobile d'honneur, de vertu, de bien-être, seroit la législation perfectionnée ainsi sur un seul principe ! Les loix anciennes étoient tellement le fruit de hautes pensées & de grands desseins, le produit du génie, en un mot, que leur influence a survécu aux mœurs des peuples pour qui elles étoient faites. Combien long-tems, par exemple, n'a pas duré le préjugé imprimé par les anciens législateurs sur les mariages stériles ?

Moyse ne laissa guere aux hommes la liberté de se marier ou non. Licurgue nota d'infamie ceux qui ne se marioient pas. Il y avoit même une solemnité particuliere à Lacédémone, où les femmes les produisoient tout nus aux pieds des autels, & leur faisoient faire à la nature une amende hono-

rable, qu'elles accompagnoient d'une correction très-ſevere. Ces républicains ſi célebres avoient pouſſé plus loin les précautions en publiant des réglemens contre ceux qui ſe marieroient trop tard & contre les maris qui n'en uſoient pas bien avec leurs femmes. On ſait quelle attention les Egyptiens & les Romains apporterent à favoriſer la fécondité des mariages.

S'il eſt vrai qu'il y eut dans les premiers âges du monde des femmes qui affectoient la ſtérilité, comme il paroît par un prétendu fragment du prétendu livre d'Énoch, il peut y avoir eu auſſi des hommes qui en fiſſent profeſſion ; mais les apparences n'y ſont rien moins que favorables. Il étoit ſur-tout alors néceſſaire de peupler le monde. La loi de Dieu & celle de la nature impoſoient à toutes ſortes de perſonnes l'obligation de travailler à l'augmentation du genre humain ; & il y a lieu de croire que les premiers hommes ſe faiſoient une affaire principale d'obéir à ce précepte. Tout ce que la Bible nous apprend des patriarches, c'eſt qu'ils prenoient & donnoient des femmes, c'eſt qu'ils mirent au monde des fils & des filles, & puis moururent, comme s'ils n'avoient eu rien de plus important à faire. L'honneur, la nobleſſe, la puiſſance conſiſtoient alors dans le nombre des enfans ; on étoit ſûr de s'attirer par la fécondité

une grande considération, de se faire respecter de ses voisins, d'avoir même une place dans l'histoire. Celle des Juifs n'a pas oublié le nom de *Jaïr*, qui avoit trente fils au service de la patrie; ni celle des Grecs les noms de *Danaüs* & d'*Egyptus* célebres par leurs cinquante fils & leurs cinquante filles. La stérilité passoit alors pour une infamie dans les deux sexes, & pour une marque non équivoque de la malédiction de Dieu. On regardoit au contraire comme un témoignage authentique de sa bénédiction, d'avoir autour de sa table un grand nombre d'enfans. Ceux qui ne se marioient pas étoient réputés *pécheurs contre nature*. Platon les tolere jusqu'à l'âge de trente-cinq ans; mais il leur interdit les emplois & ne leur assigne que le dernier rang dans les cérémonies publiques. Chez les Romains, les censeurs étoient spécialement chargés d'empêcher cette sorte de vie solitaire. (1) Les célibataires ne pouvoient ni tester ni rendre témoignage; (2) la religion aidoit en ceci la politique; les théologiens païens les soumettoient à des peines extraordinaires dans l'autre vie, & dans leur doctrine le plus grand des malheurs étoit de

(1) *Cœlides esse prohibendos.*

(2) *Ex alii tui senta tu equum habes, tu uxorem habes? testa.*

ſortir de ce monde ſans y laiſſer des enfans ; car alors on devenoit la proie des plus cruels demons. (1)

Mais il n'eſt point de loix qui puiſſent arrêter un déſordre idéal ; auſſi malgré les injonctions des légiſlateurs, on éludoit très-communément dans l'antiquité les fins de la nature. L'hiſtoire ne dit point comment ni par qui commença l'amour des jeunes garçons, qui fut ſi univerſel. Mais un goût ſi particulier, & en apparence ſi bizarre, l'emporta ſur les loix pénales, burſales, infamantes, &c. ſur la morale, ſur la ſaine phyſique. Il faut donc que cet attrait ait été très-impérieux. Mais cette paſſion bizarre a une origine qui m'a paru très-ſinguliere : je crois que l'impuiſſance dont la nature frappe quelquefois, ſe confédéra avec des tempéramens effrénés pour l'affermir & la propager. Rien de plus ſimple.

L'impuiſſance a toujours été une tache très-honteuſe. Chez les Orientaux, les hommes marqués de ce ſceau de réprobation eurent le titre flétriſſant d'*eunuques du ſoleil*, d'*eunuques du ciel*, *faits par la main de Dieu.* Les Grecs les appelloient

---

(1) *Ext Vium calamitas & impietas accidit, illi qui abſque filii à vitâ diſcedit, & dæmonibus maximas dat pœnas poſt obitum.*

invalides. Les loix qui leur permettoient les femmes permettoient aussi à ces femmes de les abandonner. Les hommes condamnés à cet état équivoque, qui dût être très-rare dans les commencemens, également méprisés des deux sexes, se trouverent exposés à plusieurs mortifications qui les réduisirent à une vie obscure & retirée; la nécessité leur suggéra différens moyens d'en sortir & de se rendre recommandables. Dégagés des mouvemens inquiets de l'amour étranger, &, au physique, de l'amour-propre, ils s'assujettirent aux volontés des autres, & furent trouvés si dévoués, si commodes, que tout le monde en voulut avoir. Le plus atroce des despotismes en augmenta bientôt le nombre; les peres, les maîtres, les souverains s'arrogerent le droit de réduire leurs enfans, leurs esclaves, leurs sujets à cet état ambigu; & le monde entier, qui dans le commencement ne connoissoit que deux sexes, fut étonné de se trouver insensiblement partagé en trois portions à peu près égales.

La bizarrerie, la satiété, le libertinage, l'habitude, des motifs particuliers, une philosophie affectée ou téméraire, la pauvreté, la cupidité, la jalousie, la superstition concoururent à cette révolution singuliere; la superstition, dis-je, car les opérations les plus avilissantes, les plus ridicules,

les plus cruelles ont été imaginées par des fanatiques atrabilaires, qui dictent des loix triftes, fombres, injuftes, où la privation fait la vertu, & la mutilation le mérite.

Les Romains fourmilloient d'eunuques. En Afie & en Afrique on s'en fert encore aujourd'hui pour garder les femmes ; en Italie cette atrocité n'a pour objet que la perfection d'un vain talent. Au Cap les Hottentots ne coupent qu'un tefticule, pour éviter, difent-ils, les jumeaux. Dans beaucoup de pays les pauvres mutilent pour éteindre leur poftérité, afin que leurs malheureux enfans n'éprouvent pas un jour la double mifere & de périr de faim & de voir périr les leurs. Il y a bien des fortes d'eunuques !

Quand on ne penfe qu'à perfectionner la voix, on n'enleve que les tefticules ; mais la jaloufie dans fa cruelle méfiance retranche toutes les parties de la génération : cette effroyable opération eft très-dangereufe ; on ne la peut faire avec une forte de fuccès qu'avant la puberté ; encore y a-t-il beaucoup de danger : paffé quinze ans, à peine en réchappe-t-il un quart. Auffi ces fortes d'impuiffans fe vendent cinq & fix fois plus que les autres, à Golgonde on opéra en une fois jufqu'à vingt-deux mille de ces infortunés. Quelle horrible plaie faite à l'humanité ! Les plus fameux font Ethiopiens ; ils

font si hideux que les jaloux les paient au poids de l'or

Les impuissans absolus se qualifient d'*eunuques aqueducs*, parce qu'étant dépourvus de la verge qui porte le jet au-dehors, ils sont obligés de se servir d'un conduit de supplément, faute de ne pouvoir lancer le jet comme les femmes dont la vulve a tout son ressort. Ceux au contraire qui ne sont privés que des testicules, jouissent de toute l'irritation que donnent les desirs, & peuvent en un sens se dire très puissans, (sur-tout lorsqu'ils n'ont été opérés qu'après que leur organe a reçu tout son développement;) (1) mais avec cette triste exception que, ne pouvant jamais se satisfaire, l'ardeur vénérienne dégenere chez eux en une espece de rage; ils mordent les femmes qu'ils liment avec une précieuse continuité.

On voit que cette sorte d'eunuques a le double avantage de servir sans risque aux plaisirs des femmes & aux goûts dépravés des hommes. Autrefois tous les garçons de la Georgie se vendoient aux

---

(1) *Ergo exspectatos : ac jussos crescere primium*
Testiculos, postquam cœperum esse bilibres,
Tonsoris ducimo tantum capit Héliodorus. (Juv. l. 2. f. 6.)
Lisez sur la préférence que les dames Romaines donnoient aux eunuques & le parti qu'elles en tiroient, depuis le 365 vers de cette satyre jusqu'au 379.

Grecs, & les filles garnissoient les serrails. On comprend que l'on trouvoit dans ce beau climat autant de ganymedes que de Vénus; & si quelque chose pouvoit excuser cette passion aux yeux de qui ne l'a pas, ce seroit sans doute l'incomparable beauté de ces modeles.

On comprend aujourd'hui, comme on sait, par le mot *de péché contre nature* tout ce qui a rapport à la non-propagation de l'espece, & cela n'est ni juste, ni bien vu. La sodomie, dans son rapport avec la ville de l'Ecriture, est bien différente, par exemple d'une simple pollution. Quoique ce goût bizarre que l'on a compris avec tant d'autres dans le mot générale *molleties* ait été généralement repandu dans les pays les plus policés, l'histoire ne cite rien d'aussi fort que ce qui est rapporté dans l'Ecriture. Toutes les villes de la Pentavole en étoient tellement infectées qu'aucun étranger n'y pouvoit paroître qu'il ne fut en proie à leurs desirs. Les deux anges qui vinrent visiter Loth furent à l'instant assaillis par une multitude de peuple. (1) En vain Loth leur prostitua ses deux filles; ce singulier acte de vertu hospitaliere ne lui réussit

(1) Gen. XIX, 4. Avant que les anges se fussent couchés, le peuple accourut depuis les vieillards jusqu'aux enfans. — 4. — *Ut cognoscamus eos.*

pas;

pas ; il falloit aux Sodomiſtes des derrieres mâles ; (1) & les anges n'échapperent que grace à cet aveuglement ſubit, qui empêcha ces libertins de ſe reconnoître les uns les autres.

Cèt état ne dura pas long-tems ; car en douze heures de tems tout fut conſumé par la pluie de ſoufre, au point que Loth & ſes filles, retirés dans un antre, crurent que le monde venoit de périr par le feu, comme il avoit lors du déluge péri par l'eau ; & la crainte de ne plus avoir de poſtérité détermina ces filles, qui ne comptoient apparemment pas ſur les fruits de leur proſtitution récente, à en tirer au plus vîte de leur pere. L'aînée ſe dévoua la premiere à ce pieux office ; elle ſe coucha ſur le bon homme Loth, qu'elle avoit enivré, lui épargna toute la peine de ce ſacrifice offert à l'amour de l'humanité, & le conſomma ſans qu'il s'en apperçut. (2) La nuit ſuivante ſa ſœur en fit autant ;

---

(1) Les Sodomiſtes penſoient apparemment comme un grand ſeigneur moderne. Un valet-de-chambre de confiance lui obſervoit que du côté qu'il préféroit, ſes maîtreſſes étoient conformées comme ſes ganymedes -- qu'on ne pouvoit trouver au poids de l'or ; qu'il pourroit --] des femmes. *Des femmes* ! s'écria le maître ; *eh, c'eſt comme ſi tu me ſervois un gigot ſans manche.*

(2) Gen. XIX, 33. *Dormivit cum patre, at illè non ſenſit nec quando* accubuit *filia, nec quando ſurrexit.*

& le bon Loth qui paroît avoir été facile à tromper & dur à réveiller, réussit si bien dans ces actes involontaires, que ses filles mirent au monde, neuf mois après cette aventure, deux garçons, Moab, chef de la nation des Moabites, (1) & Ammon, chef des Ammonites.

On sait, indépendamment du témoignage formel de S. Paul, (2) que les Romains porterent très-loin ces excès de la pédérastie; mais ce que ce grand apôtre dit de remarquable, c'est que les femmes préféroient de beaucoup le plaisir contre nature à celui qu'elle provoque.— *Et fœmine immutaverunt naturalem usum in eum usum qui est contra naturam*; c'est dans le vingt-sixieme verset du chapitre cité au bas de la page qu'on lit ces paroles; & le verset suivant a fourni au Caravage l'idée de son *Rosaire*, qui est dans le Musæum du grand-duc de Toscane. On y voit une trentaine d'hommes étroitement liés (*turpiter ligati*) en rond, & s'embrassant avec cette ardeur lubrique que ce peintre sait répandre dans ses compositions libertines.

---

(1) Moab fut le fils de la premiere; Ammon naquit de la seconde.

(2) S. Paul aux Romains, ch. I, 27. *Masculi, relicto naturali usu fœminæ exarserunt in desiriis suis in invicem, masculi in masculos turpitudinem operantes & mercidem quam oportuit erroris sui in semet-ipsis recipientes.*

Au reſte, la pédéraſtie a été connue ſur tout le globe ; les voyageurs & les miſſionnaires en font foi. Ceux-ci rapportent même un cas de ſodomie triple qui a embarraſſé & aiguiſé la ſagacité du docte Sanchez : le voici.

Marc Paul avoit décrit, dans ſa Deſcription géographique, imprimée en 1566, les hommes à queue du royaume de Lambri. Struys avoit parlé de ceux de l'iſle Formoſe, & Gemelli Carréri de ceux de l'iſle Mindors, voiſine de Manille. Tant d'autorités ſe trouverent plus que ſuffiſantes pour déterminer des miſſionnaires jéſuites à entreprendre de préférence des converſions dans ce pays-là. Ils ramenerent en effet de ces hommes à queue, qui, par un prolongement du coccyx, portoient vraiment des queues de ſept, huit & dix pouces, ſuſceptibles, quant à la mobilité, de tous les mouvemens que l'on apperçoit dans la trompe de l'éléphant. Or l'un de ces hommes à queue ſe coucha entre deux femmes, dont l'une ayant un clitoris conſidérable, ſe poſta de la tête aux pieds, & plaça en pédéraſte ſon clitoris, tandis que la queue de l'inſulaire fourniſſoit ſept pouces au vaſe légitime : l'inſulaire qui étoit complaiſant ſe laiſſa faire ; & pour occuper toutes ſes facultés, il approcha de l'autre femme, & en jouit comme la nature y invite.... Il y avoit là aſſurément de quoi exercer les talens du prince des caſuiſtes.

Sanchez diſtingua “ Pour la premiere, dit-il, ſodomie double quoiqu'incomplete dans ſes fins, parce que ni la queue ni le clitoris ne pouvant verſer la libation, ils n'operent rien contre les voies de Dieu & le vœu de la nature; quant à la ſeconde, fornication ſimple. „

J'imagine que de pareilles queues auroient plus d'un genre d'utilité à Paris, où le goût des pédéraſtes, quoique moins en vogue que du tems de Henri III, ſous le regne duquel les hommes ſe provoquoient mutuellement ſous les portiques du Louvre, fait des progrès conſidérables. On ſait que cette ville eſt un chef d'œuvre de police; en conſéquence, il y a des lieux publics autoriſés à cet effet. Les jeunes gens qui ſe deſtinent à la profeſſion ſont ſoigneuſement enclaſſés; car les ſyſtêmes réglémentaires s'étendent juſques-là. On les examine; ceux qui peuvent être agent & patiens, qui ſont beaux, vermeils, bien faits, potelés, ſont réſervés pour les grands ſeigneurs, ou ſe font payer très-cher par les évêques & les financiers. Ceux qui ſont privés de leurs teſticules, ou en terme de l'art (car notre langue eſt plus chaſte que nos mœurs) qui n'ont pas *le poid du tiſſerand*, mais qui donnent & reçoivent, forment la ſeconde claſſe; ils ſont encore chers parce que les femmes en uſent, tandis qu'ils ſervent aux hommes. Ceux qui ne ſont plus ſuſceptibles

d'érections tant ils sont usés, quoiqu'ils aient tous les organes nécessaires au plaisir, s'inscrivent comme *patiens purs* & composent la troisieme classe : mais celle qui préside à ces plaisirs, vérifie leur impuissance. Pour cet effet on les place tout nus sur un matelas ouvert par la moitié inférieure ; deux filles le caressent de leur mieux, pendant qu'une troisieme frappe doucement avec des orties naissantes le siege des desirs vénériens. Après un quart d'heure de cet essai, on leur introduit dans l'anus un poivre long rouge qui cause une irritation considérable ; on pose sur les échauboulures produites par les orties, de la moutarde fine de Caudebec, & l'on passe le *gland* au camphre. Ceux qui résistent à ces épreuves, & ne donnent aucun signe d'érection, servent comme patiens à un tiers de paie seulement.... O qu'on a bien raison de vanter le progrès des lumieres dans ce siecle philosophe !



BÉHÉMAH.



BÉHÉMAH.

De la Bestialité. — Ce titre répugne à l'esprit & flétrit l'ame. Comment imaginer sans horreur qu'un goût aussi dépravé puisse exister dans la nature humaine, lorsqu'on pense combien elle peut s'élever au-dessus de tous les êtres animés? Comment se figurer que l'homme ait pu se prostituer ainsi? Quoi, tous les charmes, tous les délices de l'amour, tous ses transports.... il a pu les déposer aux pieds d'un vil animal! Et c'est au physique de cette passion, à cette fievre impétueuse qui peut pousser à de tels écarts, que des philosophes n'ont pas rougi de subordonner le moral de l'amour! *Le physique seul en est bon*, ont-ils dit. — Eh bien, lisez Tibulle & puis courez contempler ce physique dans les Pyrénées où chaque berger a sa chevre favorite; & quand vous aurez assez observé les hideux plaisirs du montagnard brutal, répétez encore: *en amour le physique seul est bon.*

Un sentiment très-philosophique peut engager à fixer un moment ses regards sur un sujet aussi étrange, parce que ce sentiment donnant la force d'écarter tou-

tes les idées que l'éducation, les préjugés & l'habitude nous inculquent tour-à-tour, indique plus d'une vue à diriger, plus d'une expérience à faire, dont les résultats pourroient être utiles & curieux.

La forme particuliere par laquelle la nature à distingué l'homme & la femme, prouve que la différence des sexes ne tient pas à quelques variétés superficielles; mais que chaque sexe est le résultat peut-être d'autant de différences qu'il y a d'organes dans le corps humain, quoiqu'elles ne soient pas toutes également sensibles. Parmi celles qui sont assez frappantes pour les laisser appercevoir, il en est dont l'usage & la fin ne sont pas bien déterminés. Tiennent-elles au sexe essentiellement, ou sont-elles une suite nécessaire de la disposition des parties constituantes? (1) La vie s'attache à toutes les formes, mais elle se maintient plus dans les unes que dans les autres. Les productions monstreuses humaines vivent plus ou moins, mais celles qui le sont extrêmement périssent bientôt. Ainsi l'anatomie, éclairée autant qu'il seroit possible, pourroit décider jusqu'à quel point on peut être monstre, c'est-à-dire, s'écarter de la conformation particuliere à son espece, sans perdre la

(1) Par exemple, la courbure de l'épine du dos entraîne dans un bossu le dérangement des autres parties, ce qui leur donne à tous une sorte de ressemblance que l'on pourroit appeller *air de famille*.

faculté de se reproduire, & jusqu'à quel point on peut l'être sans perdre celle de se conserver. L'étude de l'anatomie n'a pas même encore été dirigée sur ce plan, pour lequel on pourroit mettre à profit cette erreur de la nature, ou plutôt cet abus de ses desirs & de ses facultés qui portent à la bestialité.

Les productions monstrueuses d'animaux différens conservent une conformation particuliere aux deux especes, en perdant insensiblement la faculté de se reproduire. Les productions monstrueuses de l'humanité nous apprendroient en outre jusqu'à quel point l'ame raisonnable *se transmet ou se débrouille*, si l'on peut parler ainsi, d'avec l'ame sensitive. Il est singulier que la physique ait dédaigné ces recherches.

La partie constitutive de notre être, qui nous différencie essentiellement de la brute, est ce que nous appellons l'ame. Son origine, sa nature, sa destinée, le lieu où elle réside sont une source intarissable de problêmes & d'opinions. Les uns l'anéantissent à la mort; les autres la séparent d'un tout auquel elle se réunit par réfusion, comme l'eau d'une bouteille qui nageroit, & que l'on casseroit, se réuniroit à la masse. Ces idées ont été modifiées à l'infini. Les Pythagoriciens n'admettoient la réfusion qu'après des transmigrations; les Platoniciens réunissoient les ames pures, & purifioient les autres dans des nouveaux corps. Delà les deux especes de métempsycoses que professoient ces philosophes.

Quant aux diſcuſſions ſur la nature de l'ame, elles ont été le vaſte champ des folies humaines, folies inintelligibles à leurs propres auteurs. Thalès prétendoit que l'ame ſe mouvoit en elle-même; Pithagore qu'elle étoit une ombre pourvu de cette faculté de ſe mouvoir en ſoi-même. Platon la définit une ſubſtance ſpirituelle ſe mouvant par un nombre harmonique. Ariſtote, armé de ſon mot barbare d'*eutéléchie*, nous parle de l'accord des ſentimens enſemble. Héraclite la croit une exhalaiſon; Pythagore un détachement de l'air; Empédocle un compoſé des élémens; Démocrite, Leucide, Epicure un mêlange de je ne ſais quoi de feu, de je ne ſais quoi d'air, de je ne ſais quoi de vent, & d'un autre quatrieme qui n'a point de nom. Anaxagore, Anaximene, Archelaüs la compoſoient d'air ſubtil; Hippone d'eau; Xénophon d'eau & de terre : Parménide de feu & de terre; Boëce de feu & d'air. Critius la plaçoit tout ſimplement dans le ſang; Hippocrate ne voyoit en elle qu'un eſprit répandu par tout le corps; Marc-Antonin la prenoit pour du vent; & Critolaüs, tranchant ce qu'il ne pouvoit dénouer, la ſuppoſoit une cinquieme ſubſtance.

Il faut convenir qu'une pareille nomenclature à l'air d'une parodie; & l'on croiroit preſque que ces grands génies ſe jouoient de la majeſté de leur ſujet, en voyant que le réſultat de leurs méditations étoient

des définitions aussi ridicules, si en lisant les plus célebres modernes, on étoit plus éclairé sur cette matiere que par les rêveries des anciens. Ce qui résulte de plus remarquable de leurs opinions en ce genre, c'est que jamais on n'avoit eu jusqu'à nos dogmes modernes de la moindre idée de la spiritualité de l'ame, quoiqu'on la composât de parties infiniment subtiles. (1) Tous les philosophes l'ont cru matérielle & l'on sait ce que presque tous pensoient de sa destinée. Quoi qu'il en soit, les folies théoriques, les hypotheses mêmes ingénieuses ne nous instruiroient jamais autant que le pourroient des expériences physiques bien dirigées.

Ce n'est pas que je croie qu'elle puissent nous apprendre, ni quelle est la nature de l'ame ni le lieu où elle réside, mais les nuances de ses dégradations peuvent être infiniment curieuses, & c'est le seul chapitre de son histoire qui paroisse nous être adorable.

Il seroit infiniment téméraire de décider que les brutes ne pensent point, bien que le corps ait indé-

---

(1) On sait combien les peres eux-mêmes ont été partagés & ambigus sur cette matiere. S. Irénée ne faisoit pas difficulté de dire que l'ame étoit un souffle anologue aux corps qu'elle a habités, & qu'elle n'étoit incorporelle que par rapport aux corps grossiers. Tertullien la déclare tout simplement corporelle. S. Bernard, par une distinction fort étrange, prétend qu'elle ne verra pas Dieu; mais qu'elle converfera avec J. C.

pendamment de ce qu'on appelle l'ame, le principe de la vie & du mouvement. L'homme lui-même est souvent machine : un danseur fait les mouvemens les plus variés, les plus ordonnés dans leur ensemble, d'une maniere très-exacte, sans donner la moindre attention à chacun de ces mouvemens en particulier. Le musicien exécuteur est à peu près de même : l'acte de la volonté n'intervient que pour déterminer le choix de tel ou tel air. Le branle donné aux esprits animaux, le reste s'exécute sans qu'il y pense; les gens distraits, les somnambules sont souvent dans un véritable état d'automates. Les mouvemens qui tendent à conserver notre équilibre, sont ordinairement très-involontaires; les goûts & les antipathies précedent dans les enfans le discernement. L'effet des impressions du dehors sur nos passions, sans le secours d'aucune pensée, par la seule correspondance merveilleuse des nerfs & des muscles, n'est-il pas très-indépendant de nous ? Et ces émotions toutes corporelles répandent cependant un caractere très-marqué sur la physionomie qui a une sympathie toute particuliere avec l'ame.

Les animaux considérés dans un simple point de vûe méchanique, fourniroient donc déja un grand nombre de solutions à ceux qui leur refusent le don de la pensée; & il ne seroit pas très-difficile de prouver qu'une grande partie de leurs opérations même

les plus étonnantes ne la néceſſitent pas. Mais comment concevoir que de ſimples automates s'entendent, agiſſent de concert, concourent à un même deſſein, correſpondent avec les hommes, ſoient ſuſceptibles d'éducation? On les dreſſe, ils apprennent; on leur commande, ils obéiſſent; on les menace, ils craignent; on les flatte, ils careſſent : enfin, les animaux nous offrent une foule d'actions ſpontanées, où paroiſſent les images de la raiſon & de la liberté; d'autant plus qu'elles ſont moins uniformes, plus diverſifiées, plus ſingulieres, moins prévues, accommodées ſur-le-champ à l'occaſion du moment; il en eſt de même qui ont un caractere déterminé, qui ſont jaloux, vindicatif, vicieux.

Ou de deux choſes l'une, ou Dieu a pris plaiſir à former les bêtes vicieuſes & à nous donner en elles des modeles très-odieux, ou elles ont comme l'homme un péché originel qui a perverti leur nature. La premiere propoſition eſt contraire à la Bible, qui dit que tout ce qui eſt ſorti des mains de Dieu étoit bon & fort bon. Mais ſi les bêtes étoient telles alors qu'elles ſont aujourd'hui, comment pourroit-on dire qu'elles fuſſent bonnes & fort bonnes? Où eſt le bien qu'un ſinge ſoit malfaiſant, un chien envieux, un chat perfide, un oiſeau de proie cruel? Il faut recourir à la ſeconde propoſition, & leur ſuppoſer un péché originel; ſuppoſition gratuite & qui choque la raiſon & la religion.

Ce n'eſt donc point encore une fois par des raiſonnemens théoriques que l'on peut tracer la ligne de démarcation entre l'homme & la bête. Notre ame a trop peu de points de contact pour qu'il ſoit facile, même à la phyſique, de pénétrer juſqu'à elle, d'effleurer ſeulement la ſubſtance & ſa nature; on ne ſait où fixer ſon ſiege. Les uns ont prétendu qu'elle eſt dans un lieu particulier d'où elle exerce ſon empire. Deſcartes a voulu la glande pinéale; Vicuſſens le centre ovale; Lanciſi & M. de la Peyronie le corps calleux; d'autres le corps cannelé. Le climat, ſa température, les alimens, un ſang épais ou lent, mille cauſes purement phyſiques forment des obſtructions qui influent ſur ſa maniere d'être; ainſi en pouſſant les ſuppoſitions on varieroit les effets à l'infini, & l'on montreroit par les réſultats, comme il ſuit aſſez de l'expérience, qu'il n'y a guere de tête, quelque ſaine qu'elle puiſſe être, qui n'ait quelque tuyau fort obſtrué.

Le curieux, l'intéreſſant, l'utile, ſeroient donc de ſavoir juſqu'à quel point un être dégradé de l'eſpece humaine par ſa copulation avec la brute, peut être plus ou moins raiſonnable; c'eſt peut-être la ſeule maniere d'aſſiéger la nature qui puiſſe en ce genre lui arracher une partie de ſon ſecret; mais pour y parvenir, il auroit fallu ſuivre les produits, leur donner une éducation convenable, & étudier avec

ſoin

soin ces sortes de phénomenes. On auroit probablement tiré de cette opération plus d'avantage pour le progrès des connoissances humaines que des efforts qui apprennent à parler aux sourds & aux muets; qui enseignent les mathématiques à un aveugle, &c.; car ceux-ci ne nous montrent qu'une même nature, un peu moins parfaite dans son principe, en ce que le sujet est privé d'un ou deux sens, & qu'on a perfectionnée, au lieu que le fruit d'une copulation avec la brute, offrant, pour ainsi dire, une autre nature, mais entée sur la premiere, éclairciroit plusieurs des points dont le développement a tant occupé tous ces êtres pensans.

Il est difficile de mettre en doute qu'il n'ait existé des produits de la nature humaine avec les animaux, & pourquoi n'y en auroit-il point eu? La bestialité étoit si commune parmi les Juifs, qu'on ordonnoit de brûler le fruit avec les acteurs. Les Juives avoient commerce avec les animaux, (1) & voilà ce qui, selon moi, est bien étrange; je conçois comment un homme rustique ou déréglé, emporté par la fougue d'un besoin ou les délires de l'imagination, essaie d'une chevre, d'une jument, d'une vache même; mais rien ne peut m'apprivoiser avec l'idée d'une femme qui se fait éventrer par un âne. Cependant

(1) Ex. XXII, 19. Lév. VII, 21. XVIII, 23.

un verset du Lévitique (1) porte : *la bête quelle qu'elle soit.* D'où il résulte évidemment que les Juives se prostituoient *à toute espece de bête indistinctement*; voilà ce qui est incompréhensible.

Quoi qu'il en soit, il paroit certain qu'il a existé des produits de chevres avec l'espece humaine. Les satyres, les faunes, les égypans, toutes ces fables en sont une tradition très - remarquable. *Satar* en arabe signifie *bouc*; & le bouc expiatoire ne fut ordonné par Moyse que pour détourner les Israélites du goût qu'ils avoient pour cet animal lascif. (2) Comme il est dit dans l'Exode qu'on ne pouvoit voir la face des dieux, les Israélites étoient persuadés que les démons se faisoient voir sous cette forme. On trouve dans Homere de ces apparitions. Manethon, Denis d'Halicarnasse & beaucoup d'autres offrent des vestiges très-remarquables de ces productions monstrueuses.

On a ensuite confondu les incubes & les succubes avec les véritables produits. Jérémie parle de *faunes suffoquans.* (3) Héraclite a décrit des satyres qui

---

(1) XX, 15.

(2) Maimonide dans le More Nevochin, p. III, c. XLVI, s'étend sur les cultes des boucs.

(3) Jérém. L, 39. *Faunis sicariis* & non pas *ficariis.* Car *des faunes qui avoient des figues* ne voudroit rien dire. Cependant Saci la traduit ainsi ; car les Jansénistes affectent la plus grande pureté des mœurs ; mais Berruyer soutient le *sicarii* & rend ses faunes très-actifs.

vivoient dans les bois, & jouissoient en commun des femmes dont ils s'emparoient. Edouard Tison a traité dans le même genre des pygmées, des cynocéphales, des sphinx; ensuite il décrit les orang-outang & les aigo-pithecoi, qui sont les classes des singes qui se rapprochent absolument de l'espece humaine; car un bel orang-outang, par exemple, est plus beau qu'un laid Hottentot. Munster sur la Genese & le Lévitique a fait le portrait de tous ces monstres, & a trouvé des choses fort curieuses des rabbins. Enfin, Abraham Seba admet des ames à ces faunes, (1) desquels il paroît qu'on ne peut guere contester l'existence.

Nous n'avons rien d'aussi positif, il est vrai, sur les centaures & les minautores; mais il n'y a pas plus d'impossibilité à ce qu'ils aient été qu'à l'existence des produits d'autres especes. (2) Dans le siecle passé il fut beaucoup question de l'homme cornu que l'on présenta à la cour. On connoît l'histoire de la fille sauvage, religieuse à Châlons, qui vit encore, & qui pourroit très-bien avoir quelque affinité avec les habitans des bois. Feu M. le Duc avoit à Chantilly

(1) Dans son ouvrage intitulé, *Tseror hammor.* (*Fasciculus mirrhæ.*)

(2) Cependant la vulve de la vache, par exemple, se proportionne moins au membre viril que celle de la chevre ou de la guenon. Aussi les grands animaux retiennent-ils plus difficilement.

un orang-outang qui violoit les filles ; il fallut le tuer. Tout le monde a lu ce que Voltaire a écrit ſur les monſtres d'Afrique. Il paroît que cette partie du monde, que l'on ne connoît que bien peu, eſt le théatre le plus ordinaire de ces copulations contre nature ; il faut en chercher probablement la cauſe dans la chaleur la plus exceſſive de ces contrées, qu'en aucun autre endroit du globe, parce que le centre de l'Afrique, qui eſt ſous la ligne, eſt plus éloigné des mers que les terres des autres parties du monde ſituées dans des latitudes ſemblables. Les accouplemens monſtrueux y doivent donc être aſſez communs, & ce ſeroit là la véritable école des altérations, des dégradations (1) & peut-être du *perfectionnement* phyſique de l'eſpece humaine. Je dis du *perfectionnement* ; car qu'eſt-ce qu'il y auroit de plus beau dans les êtres animé que la forme du centaure, par exemple?

---

(1) Le roi de Loango, en Afrique, quand il ſiege ſur ſon trône, eſt entouré d'un grand nombre de nains remarquables par leur difformité. Ils ſont aſſez communs dans ſes états. Ils n'ont que la moitié de la taille d'un homme ordinaire ; leur tête eſt fort large, & ils ne ſont vêtus que de peaux d'animaux. On les nomme *Mimos* ou *Bakke-bakke*. Lorſqu'ils ſont auprès du roi, on les entre-mêle avec des negres blancs pour faire un contraſte. Cela doit former un ſpectacle fort bizarre & qui n'eſt bon à rien ; mais ſi le roi de Loango mêloit ces races, on auroit peut-être des réſultats très-curieux.

Notre illuſtre Buffon a déja fait en ce genre tout ce qu'un particulier, qui n'eſt pas riche, peut ſe permettre. Nous avons la ſuite de ces variétés dans les eſpeces de chiens, les accouplemens de différentes eſpeces d'animaux, l'hiſtoire des produits des mulets, découverte entiérement neuve, &c. Mais ce grand homme ne nous a pas donné ſes expériences ſur les mêlanges des hommes avec les bêtes, & c'eſt ce qu'il faudroit imprimer, afin qu'il fût poſſible de ſuivre ſes grandes vues, & qu'en perdant un ſi beau génie, nous ne perdiſſions pas la ſuite de ſes idées.

La beſtialité exiſte plus communément qu'on ne croit en France, non pas par goût, heureuſement, mais par beſoin. Tous les pâtres des Pyrenées ſont beſtiaires. Une de leurs plus exquiſes jouiſſances eſt de ſe ſervir des narines d'un jeune veau qui leur leche en même tems les teſticules. Dans toutes ces montagnes peu fréquentées, chaque pâtre a ſa chevre favorite. On ſait cela par les curés Baſques. On devroit, par la voie de ces curés, faire ſoigner ces chevres engroſſées & recueillir leurs produits. L'intendant d'Auſch pourroit aiſément parvenir à ce but, ſans faire révéler des confeſſions, (1) (abus de reli-

(1) C'eſt dommage que les Romains n'aient pas eu comme nous la confeſſion auriculaire ; nous ſaurions tous leurs petits ſecrets domeſtiques, comme on ſait les nôtres. On ſau-

gion atroce dans tous les cas;) il pourroit ſe procurer de ces produits monſtrueux par ces curés ; le curé demanderoit à ſon pénitent *ſa maîtreſſe*, qu'il remettroit au ſubdélégué de l'endroit, ſans révéler le nom de l'*amant*. Je ne vois pas quel inconvénient il y auroit, à tourner au profit des progrès des connoiſſances humaines, un mal que l'on ne ſauroit guere empêcher.

---

roit ſi les Romains déshonoroient auſſi brutalement le mariage que nous le faiſons. Enfin nous n'avons pas même de détails ſur les converſations des bourgeois. Rien ne devoit être plus plaiſant que les entretiens d'une famille qui avoit été le matin ſacrifier à Priape ; les jeunes filles & les jeunes garçons de la famille devoient avoir tout le reſte de la journée de ſingulieres idées.



L'ANOSCOPIE.



L'ANOSCOPIE.

On fait que dans tous les fiecles, les jongleurs, les charlatans, devins, médecins, politiques ou philofophes, (car il en eft de toutes ces fortes) ont eu plus ou moins d'influence. La nature de l'homme, fans ceffe ballotté entre le defir & la crainte, offre tant d'hameçons à l'ufage de ceux qui établiffent leur crédit ou leur fortune fur la crédulité de leurs femblables, qu'il y a toujours pour eux quelque heureufe découverte à faire dans l'océan fans bornes des fottifes humaines; & quand on fe contenteroit de rajeunir les vieilles fafcinations, les folies furannées, cet appât eft fi bien proportionné à l'avidité ignorante & groffiere du peuple, auquel il eft fur-tout deftiné, que fon effet eft infaillible, quelqu'ignorans & mal-adroits que puiffent être les profeffeurs dans l'art fi facile de tromper les hommes. La philofophie & la phyfique expérimentale plus cultivées, en détrompent fans doute un grand nombre; mais celui où le progrès des connoiffances humaines peut pénétrer, fera toujours de beaucoup le plus petit.

Le mot de *devin* se trouve très-souvent dans la Bible ; ce qui justifie l'ancienne remarque qu'il n'y a eu parmi les auteurs sacrés que peu ou point de philosophes. Moyse défend gravement de consulter les devins. " La personne, dit-il, qui se détour-„ nera après les devins & les sorcieres en *paillar-*„ *dant* avec eux, je mettrai ma face contre la „ sienne. " (1) Il y a plusieurs classes de sorciers indiqués dans l'Ecriture.

Chaurnien en hébreu signifioit sages. Mais cette expression étoit fort équivoque & susceptible des diverses acceptions de *sagesse vraie*, *sagesse fausse*, *maligne*, *dangereuse*, *affectée*. Ainsi dans tous les tems il fut des hommes assez politiques, assez habiles pour faire servir les apparances de la sagesse à leurs intérêts, au succès de leurs passions, & pour détourner l'étude, la science & le talent du seul emploi qui les honore ; je veux dire la recherche & la propogation de la vérité.

Les *Mescuphins* étoient ceux qui devinoient dans des choses écrites les secrets les plus cachés ; les tireurs d'horoscope, les interprêtes des songes, les diseurs de bonne aventure manœuvroient ainsi.

Les *Carthumiens* étoient les enchanteurs ; par

---

(1) Lév. XX, 16.

leur art ils fascinoient les yeux & sembloient opérer des changemens fantàstiques ou véritables dans les objets & dans les sens.

Les *Asaphins* usoient d'herbes, de drogues particulieres & du sang des victimes pour leurs opérations superstitieuses.

Les *Casdins* lisoient dans l'avenir par l'inspection des astres : c'étoient les astrologues de ce tems-là.

Ces honnêtes gens qui ne valoient assurément pas nos Comus étoient en fort grand nombre ; ils avoient dans les cours des plus grands roi de la terre un crédit immense ; car la superstition qui a si bien servi le despotisme, l'a toujours soumis à ses loix ; du sein de cette confédération terrible qui a ourdi tous les maux de l'humanité, le triomphe de la superstition a toujours jailli ; les ministres de la religion étoient trop habiles pour se dessaisir d'aucune des parties de leur pouvoir : ils conserverent avec soin tout ce qui avoit trait à la divination ; ils se donnerent en tout pour les confidens des dieux, & ceignirent aisément du bandeau de l'opinion des hommes qui ne savoient pas même douter, science qui est à peu près la derniere dont l'homme s'instruise.

De tous les peuples qui ont rampé sous le joug de la superstition, nul n'y fut plus soumis que les

Juifs, on recueilleroit dans leur hiſtoire une infinité de détails ſur leurs pratiques folles & coupables. La grace que Dieu leur faiſoit en leur envoyant des prophêtes pour les inſtruire de ſa volonté, devenoit pour ces hommes groſſiers & curieux un piege auquel il n'échappoient pas. L'autorité des prophêtes, leurs miracles, le libre accès qu'ils avoient auprès des rois, leur influence dans les délibérations & les affaires publiques, les faiſoient tellement conſidérer par la multitude, que l'envie d'avoir part à ces diſtinctions, en s'arrogeant le don de prophétie devenoit une paſſion dévorante; enſorte que ſi l'on a dit de l'Egypte que tout y étoit *dieu*, il fut un tems où l'on pouvoit dire de la Paleſtine que tout y étoit *prophête* : il y en eut ſans doute plus de faux que de vrais; on n'ignore pas même que les Juifs avoient des enchantemens & des philtres particuliers pour inſpirer le don de prophétie dans leſquels ils faiſoient uſage de ſperme humain, de ſang menſtruel, de tout plein d'autres choſes auſſi inutiles que dégoûtantes à avaler; mais les miracles ſont une choſe ſi aiſée à opérer aux yeux du peuple; & la pieuſe obſcurité des diſcours, le ton apocalyptique, l'accent enthouſiaſte ſont ſi impoſans, que les ſuccès furent très-partagés entre les vrais & les faux prophêtes; ceux-ci eurent recours aux arts & aux ſciences occultes;

ils firent ressource de tout & parvinrent à élever autel contre autel.

Moyse lui-même nous dit dans l'Exode que les enchanteurs de Pharaon ont opéré des miracles vrais ou faux; mais que lui, envoyé du Dieu vivant & soutenu de son pouvoir, en a fait de beaucoup plus considérables qui ont griévement affligé l'Egypte, parce que le cœur de son roi étoit endurci. Nous devons le croire religieusement, & sur-tout nous applaudir de n'en avoir pas été spectateurs. Aujourd'hui que l'illusion des joueurs de gobelets, tout ce que la méchanique peut avoir de plus propre à surprendre, à induire en erreur, les étonnans secrets de la chymie, les prodiges sans nombre qu'ont opéré l'étude de la nature & les belles expériences qui chaque jour levent une petite partie du voile qui couvre ses opérations les plus secretes; aujourd'hui, dis-je, que nous sommes instruits de tout cela jusqu'à un certain point, il seroit à craindre que notre cœur ne s'endurcit comme celui de Pharaon; car nous connoissons infiniment moins le démon que les secrets de la physique; &, comme on l'a remarqué, il semble que, grace au goût de la philosophie qui nous investit & franchit peu à peu les barrieres mêmes jusqu'ici les plus impénétrables, l'empire du démon va tous les jours en déclinant.

Peut-être seroit-ce un ouvrage assez curieux que l'histoire détaillée, autant qu'elle peut l'être, des augures, des aruspices, des prophêtes, de leurs manœuvres, des divinations de toute espece, décrites ou dévoilées par l'œil févere & perspicace d'un philosophe. Mais de toutes celles qu'il pourroit exposer aux yeux dessillés des nations, il n'en seroit pas de plus bizarre que celle qui sauva d'une triste catastrophe une société fameuse par son zele pour la propagation de la foi, & qui, trop persuadée que cette foi suffisoit pour pénétrer dans les ténebres de l'avenir, contracta avec une légéreté fort imprudente un engagement qu'elle n'auroit pu remplir, sans le secours fortuit d'une horoscope très-étrange.

Un essaim de Jésuites envoyé à la Chine y prêchoient la vraie religion, lorsqu'une sécheresse effroyable sembla destiner cet empire à n'être plus qu'un vaste tombeau; les Chinois alloient périr & avec eux les Jésuites, vainement invoqués par le despote, sans un miracle qu'ils pressentirent avec une merveilleuse sagacité, & qui a rendu à jamais cette société fameuse dans ces contrées désolées. Un poëte moderne a raconté cette anecdote d'une maniere plus piquante que nous ne le saurions faire, & nous nous bornerons à transcrire ses vers, sans approuver ses licences.

Fiers rejettons du fameux Loyola,
Dont Port-Royal a foudroyé l'école ;
Vous que jadis sans cesse harcela
Le grand Pascal, étayé de Nicole ;
Vous qui, de Rome usant les arsenaux,
Fîtes frapper du fatal anathême,
Pour soutenir votre lâche systême,
Les Augustins, sous le nom des Arnaud.
Vous, dont Quesnel, digne fils de Bérule,
A tant de fois éprouvé la férule,
Et qui voyant dans ces puissans écrits,
Des Molina les sentimens proscrits ;
Contre son livre, au benin Clément onze,
Fîtes pointer le redoutable bronze.
Vous qui dans Chine alliez à la fois,
Confucius & Dieu mort sur la croix ;
Et dont le culte équivoque & commode,
Rapporte à Dieu celui d'une pagode.
De la morale éternels corrupteurs ;
Qui du salut élargissez la voie,
Et qui, guidans par des chemins de fleurs.
Les pénitens que le ciel vous envoie,
Au champ de Dieu ne semez que l'ivroie.
Des grands du siecle adroits adulateurs ;
Vils artisans de mensonge & de fourbe,
De qui le dos sous l'iniquité courbe ;
Qui démasqués & par-tout reconnus
Etes pourtant par-tout les bien venus.
(Car il n'est lieux de l'un à l'autre pôle,
Où Dieu merci n'ayez le premier rôle.)
Dites-nous donc par quel puissant moyen,
Vous trouvez l'art d'en imposer aux autres,

Et de coëffer la mître des apôtres,
Chez l'infidele & le peuple chrétien ?
Si l'on en croit vos longs martirologes,
Où le mensonge a tracé vos éloges,
L'Inde rougit du sang de nos martirs :
Sur un trepied vous rendez des oracles ;
Et le païen avide de miracles,
Les voit éclore au gré de ses desirs.
L'aride mort au teint livide & blême,
Lâche sa proie à votre voix suprême ;
Par vous le sang qu'elle a coagulé,
Dans les vaisseaux a de nouveau coulé ;
A l'ordre seul d'un petit taumaturge,
L'air de vapeurs ou se charge ou se purge;
Et vous avez à vos commandemens,
Le vent, la foudre & tous les élémens.

A ce propos on m'a fait certain conte,
Mes révérends, qu'il faut que je vous conte.
A Lima, dans Golconde, où la terre en son sein,
De ses sablons forme la riche pierre,
Dont le poli réfléchit la lumiere
En cent façons ; étoit un jeune essaim
D'Ignatiens, qui dans l'ame indienne,
Alloient, Dieu sait, plantant la foi chrétienne.
Tous les beaux fils qu'a l'Inde sur son bord,
Etoient par eux catéchisés d'abord.
Les Cordeliers qu'ils avoient pour annexe,
De leur côté baptisoient le beau sexe.
Tout alloit bien ; & leur apostolat
Fructifioit, moyennant ce partage,
Si, que de Dieu, le nouvel héritage
Alloit croissant avec beaucoup d'éclat.

Là le démon qu'en figure de bronze,
Fait adorer l'ignorance du bonze ;
Graces aux fils d'Ignace & de François,
Alloit perdant tous les jours de ses droits.
L'Ignatien à ces nouvelles plantes,
Distribuoit les graces suffisantes,
Si largement que l'efficace là
Glanoit après le fils de Loyola
Petitement. Quoiqu'il en soit, les drôles,
Par maints bons tours, maintes belles paroles,
Passoient pour saints, se faisoient vénérer
Du peuple Indien, qu'ils savoient attirer.
Le bruit en vint jusqu'au roi de Golconde :
Ce prince étoit un vieux païen fieffé,
Qui de son diable étoit si fort coëffé,
Qu'il n'encensoit que cet esprit immonde,
Il vouloit voir ces apôtres nouveaux,
Que de son diable on disoit les rivaux.
Bien croyoit-il entendre des oracles,
Et comme Hérode aller voir des miracles.
Nos révérends, le crucifix en main,
Lui prêchent Dieu mort pour le genre humain,
En déclamant contre le simulacre
De Satanus. Le roi dont la bile âcre
Ja s'échauffoit à leurs beaux plaidoyers,
Leur dit : messieurs, quand aux dieux on insulte,
Et qu'on annonce un si singulier culte ;
Encor faut-il de preuves l'étayer.
Depuis six mois la sécheresse afflige
Tout mon royaume ; & votre zele exige
Que de ce Dieu vous obteniez de l'eau.
Si dans trois jours vous n'en faites répandre,

Comme imposteurs je vous ferai tous pendre :
Pensez-y bien. Nos frocards eurent beau
Représenter à l'absolu monarque,
Que ce seroit tenter le Tout-puissant :
Nous connoîtrons, dit-il, à cette marque,
S'il est le Dieu sur la terre agissant.
Force fut donc aux moines d'en promettre,
Sauf à tenter l'avis du barometre,
Qui consulté par eux tous les instans,
Ne répondoit jamais que du beau tems.
Tous de concert alloient plier bagage,
Pour le martyre éprouvant peu d'attraits,
Quand un frater qu'ils laissoient là pour gage,
Et qui pour eux auroit payé les frais,
D'un tel départ leur demanda la cause.
Las ! dirent-ils, le prince nous propose
De décorer nos collets de la hard,
S'il ne pleut pas dans trois jours au plus tard.
Quoi, voilà tout ? allez, reprit le frere,
Par Loyola, patron du monastere,
Dites au roi que dès demain matin
Nous en aurons, où j'y perds mon latin.
Pas ne mentoit notre moderne Elie :
Du sein des mers un nuage élevé,
A point nommé de sa féconde pluie,
Vit du pays chaque champ abreuvé.
Et de crier en Golconde au miracle,
Et de donner le bon frere en spectacle,
Qui dit tout bas à nos moines joyeux ;
Mes révérends, si j'ai tenu parole,
Vous le devez à certaine v: . . . .
Qu'exprès pour vous me conservent les cieux.

Toutes les fois que l'atmoſphere aride,
Va condenſant de nouvelles vapeurs,
L'air ſurchargé de l'élément humide,
Ne manque pas de doubler mes douleurs.
On en dit mot à meſſieurs de Golconde,
Dans le pays il reſta conſtaté,
Que ce n'étoit qu'un fruit de ſainteté,
Et non celui de cette peſte immonde,
Dont le pénard ſe trouvoit infecté.
Puiſque le bien naît ainſi du déſordre,
Que le bon Dieu la conſerve en tout l'ordre.

On voit, toute plaiſanterie à part, combien cet étrange barometre fut utile & à la Chine & aux miſſionnaires qui en ont rapporté leur fameuſe querelle ſur les lavemens. Les Chinois ne connoiſſent cette ſorte d'injection qu'on porte dans les inteſtins par le fondement que depuis l'introduction des Jéſuites dans leur empire; auſſi ces peuples en s'en ſervant l'appellent-ils *le remede des barbares*.

Les Jéſuites qui voyoient que le mot ignoble de *lævement* avoit ſuccédé à celui de *clyſtere*, gagnerent l'abbé de Saint Cyran, & employerent leur crédit auprès de Louis XIV, pour obtenir que le mot *lavement* fut mis au nombre des expreſſions déshonnêtes; enſorte que l'abbé de S. Cyran les reprocha au pere Garaſſe, qu'on appelloit l'Hélene de la guerre des Jéſuites & des Janſéniſtes; " mais, „ diſoit le pere Garaſſe, je n'entends pas *lavement*

„ que *gargarisme* : ce sont les apothicaires qui ont „ profané ce mot à un usage messéant. „ On substitua donc le mot *remede* à celui de *lavement*. *Remede* comme équivoque parut plus honnête, & c'est bien là notre genre de chasteté. Louis XIV accorda cette grace au pere le Tellier. Ce prince ne demanda plus de *lavement*, il demandoit *son remede* ; & l'académie fut chargée d'insérer ce mot avec l'acception nouvelle dans son dictionnaire..... Digne objet d'une intrigue de cour.

Il paroît que cette honteuse maladie, appellée *cristalline*, qui fut le *barometre jésuitique* dans la patrie de Confucius, & qui, dit-on, se perpétuoit dans l'ordre des Jésuites de pere en frere, n'étoit autre chose que la maladie dont parle l'Ecriture : *le Seigneur frappa ceux de la ville & de la campagne dans le fondement.* (1) C'est pour la guérison de cette maladie que les Jésuites ont une messe imprimée dans un missel (2) à l'honneur de Saint Job. Il n'y a rien là qui forme inconséquence avec leur morale ; car il est certain que leurs casuistes encouragent à braver le danger de la cristalline, bien loin de l'improuver, quand ils croient que l'œuvre de Dieu peut y être intéressée. On lit dans

(1) Rois 1, c. ℣. 26.

(2) A Venise en 1542.

le recueil du pere Jésuite Anusin un singulier fait arrivé à l'un de leurs novices qui s'amusoit avec un jeune homme, & qui fut surpris au milieu de ses débats par un de ses confreres. Celui-ci avoit eu la prudence d'observer à travers la serrure & de se taire; mais quand l'opération fut finie & le novice sorti, " malheureux, lui dit son camarade,
„ que viens-tu de faire? J'ai tout vu; tu mériterois
„ que je te dénonçasse; tu es encore tout enflammé
„ de luxure..... tu ne peux pas nier ton crime... --
„ Eh, mon cher ami, répond le coupable d'un ton
„ de confiance & d'affection, vous ne savez donc
„ pas que c'est un Juif? je le convertirai, ou il
„ restera l'ennemi de J. C. Dans l'une ou l'autre
„ supposition n'ai-je pas raison de le séduire, ou
„ pour le sauver ou pour le rendre plus coupable?„
A ces mots le novice observateur persuadé, convaincu, pénétré d'admiration, se prosterne, baise les pieds de son confrere, fait son rapport; & le novice agent est enregistré parmi les opérateurs des œuvres du Très-haut.



LA

LINGUANMANIE.



LA
LINGUANMANIE.

SI l'on réduisoit toutes les passions de l'homme à ses affections primitives, tous ses idiômes à l'expression de ses pensées-meres, si je puis parler ainsi, en dépouillant celles-là de toutes les nuances dont il les a défigurées, & ceux-ci de toutes les acceptions dont il a surchargé leurs signes, les dictionnaires seroient moins volumineux & les sociétés moins corrompues.

Par exemple, combien l'imagination n'a-t-elle pas brodé en amour le canevas de la nature ? Si ses efforts se fussent bornés à l'embellir des illusions morales les plus touchantes, nous devrions nous en applaudir. Mais il y a beaucoup plus d'imaginations déréglées que d'imaginations sensibles ; & voilà pourquoi il y a plus de libertinage que de tendresse parmi les hommes ; voilà pourquoi il faut maintenant une foule d'épithetes pour retracer toutes les nuances d'un sentiment, qui tiede ou

exalté, vicieux ou héroïque, généreux ou coupable, n'eſt après tout & ne ſera jamais que le penchant plus ou moins vif d'un ſexe vers l'autre. L'impudicité, la lubricité, la laſciveté, le libertinage, la mélancolie érotique ſont des qualités très-diſtinctes, & ne ſont cependant que des nuances plus ou moins fortes des mêmes ſenſations. La lubricité, la laſciveté, par exemple, ſont des aptitudes purement naturelles au plaiſir; car pluſieurs eſpeces d'animaux ſont laſcifs & lubriques; mais il n'en eſt point *d'impudiques*. L'impudicité eſt une qualité inhérente à la nature, comme la lubricité. L'impudicité eſt dans les yeux, dans la contenance, dans les geſtes, dans les diſcours: elle annonce un tempérament très-violent, ſans en être la preuve bien certaine; mais elle promet beaucoup de plaiſir dans la jouiſſance, & tient ſa promeſſe, parce que l'imagination eſt le véritable foyer de la jouiſſance que l'homme a variée, prolongée, étendue par l'étude & le rafinement des plaiſirs.

Mais enfin, ces dénominations & toutes les autres de cette eſpece, ne ſont autre choſe qu'un appétit violent qui porte à jouir ſans meſure, à chercher ſans cette retenue, peut-être plus naturelle qu'on ne croit, mais dans ſa plus grande partie d'inſtitution humaine; à chercher, dis-je,

ſans cette retenue que nous appellons *pudeur*, les moyens les plus variés, les plus induſtrieux, les plus ſûrs de ſe ſatisfaire, d'éteindre des feux qui dévorent, mais dont la chaleur eſt ſi ſéduiſante, qu'on les provoque après les avoir éteints.

Cet état tient purement à la nature & à notre conſtitution. C'eſt la faim, le ſentiment du beſoin de prendre ſa nourriture, lequel par excès de ſenſualité produit la gourmandiſe, & par la privation trop longue des moyens de ſe ſatisfaire, dégénere en rage. Le deſir de la jouiſſance qui eſt un beſoin tout auſſi naturel, quoique moins fréquent & plus ou moins impérieux, ſelon la diverſité des tempéramens, ſe porte quelquefois juſqu'à la manie, juſqu'aux plus grands excès phyſiques & moraux, qui tous tendent à la jouiſſance de l'objet par lequel peut être aſſouvie la paſſion ardente dont on eſt agité.

Cette fievre dévorante s'appelle chez les femmes *nymphomanie*; elle s'appelleroit chez les hommes *mentulomanie*, s'ils y étoient auſſi ſujets qu'elles; mais leur conformation s'y oppoſe, & plus encore leurs mœurs qui, exigeant moins de retenue & de contrainte, & ne comptant la pudeur qu'au nombre de ces raffinemens dont l'induſtrie humaine a ſu embellir ou nuancer les attraits de la nature, ne les expoſent point aux ravages des

desirs trop réprimés ou trop exaltés. D'ailleurs nos organes étant beaucoup plus susceptibles de mouvemens spontanés, que ceux de l'autre sexe, l'intensité des desirs peut rarement être aussi dangereuse, bien que les hommes aussi bien que les femmes aient des maladies produites par une cause à peu près pareille ; (1) mais dont une constitution mâle, plus aisée à détendre, ne sauroit être aussi long-tems pénétrée.

Il seroit triste, il seroit hideux de raconter les effets si bizarres de la nymphomanie. Peut-être le déréglement de l'imagination y contribue-t-il beaucoup plus que l'énergie vénérienne que le sujet qui en est attaqué a reçu de la nature. En effet, le prurit de la vulve n'est point du tout la nymphomanie. Le prurit peut être, à la vérité, une disposition à cette manie ; mais il ne faut pas croire qu'il en soit toujours suivi. Il excite, il force à porter les doigts dans les conduits irrités ; à les frotter pour se procurer du soulagement, comme il arrive dans toutes les parties du corps que l'on agace dans la même vue, pour y atténuer les causes irritantes. Ces titillations, ces attouchemens, quelques vifs & desirés qu'ils puissent être, se font du moins sans témoins ; au lieu que ceux qu'occa-

(1) Le satyriasis, le priapisme, la salacité, &c.

ſionne la nymphomanie bravent les ſpectateurs & les circonſtances. C'eſt que le prurit ne s'établit que dans la vulve, au lieu que la manie forcenée de la jouiſſance réſide dans le cerveau. Mais la vulve qui tranſmet en outre l'impreſſion qu'elle reçoit avec des modifications propres à inveſtir l'ame d'une foule d'idées laſcives. Delà ce feu s'alimente lui même ; car la vulve eſt affectée à ſon tour par l'influence de l'ame avide de volupté, indépendamment de toute impreſſion des ſens, & réagit ſur le cerveau. Ainſi l'ame eſt de plus en plus profondément pénétrée de ſenſations & d'idées laſcives, qui ne pouvant pas ſubſiſter trop long-tems ſans la fatiguer, détermine ſa volonté à faire ceſſer cette inquiétude attachée à la prolongation de tout ſentiment trop vif, à employer tout les moyens imaginables pour parvenir à ce but.

Il eſt incroyable combien l'induſtrie humaine, aiguiſée par la paſſion, a varié les moyens de donner du plaiſir, ou plutôt les attitudes du plaiſir ; car il eſt toujours le même, & nous avons beau lutter contre la nature, nous ne dépaſſerons pas ſon but. Elle paroît avoir diſtribué à la vérité beaucoup de provoquans dans ſes productions. (1)

(1) Sennert cite une femme qui ayant bu un peu de borax diſſous, tomba en nymphomanie ; & Muller con-

mais il eſt certain que les fibres du cerveau s'étendent indépendamment d'aucune affection immédiate de la nature. Tout ce qui échauffe l'imagination, agace les ſens ou plutôt la volonté à laquelle très-ſouvent les ſens ne ſuffiſent point, & ceux-ci ſont au moins autant aidés par celle-là, que l'imagination peut jamais l'être par le tempérament le plus vif, le plus ardent, par les ſens les mieux diſpoſés, les mieux ſervis de l'âge & des circonſtances.

Enſuite comme c'eſt le propre de toutes les paſſions de l'ame de devenir plus violentes, en raiſon de la réſiſtance, & que la nymphomanie n'eſt pas facile à contenter, elle finit par être inſatiable. Les femmes qui en ſont atteintes ne gardent plus aucune meſure ; & ce ſexe ſi bien fait pour une molle réſiſtance, pour étaler tous les charmes de la timide pudeur, déshonore dans cette affreuſe maladie, ſes attraits par les plus ſales proſtitutions ; il demande, il recherche, il attaque ; les deſirs s'irritent par ce qui ſembleroit devoir ſuffire pour les aſſouvir, & qui ſuffiroit en effet, ſi le ſimple prurit de la vulve ſollicitoit le plaiſir.

ſeille le muſc mêlé avec des huiles aromatiques, introduits d'une maniere quelconque, pour lubrifier le vagin.

Mais quand le foyer du desir est le cerveau, il s'accroît sans cesse; & Messaline plutôt lassée que rassasiée, (1) court sans relâche après le plaisir & l'amour qui la fuit avec horreur.

Il faut en convenir cependant : l'observation nous offre en ce genre quelques phénomenes qui semblent le simple ouvrage de la nature. M. de Buffon a vu une jeune fille de douze ans, très-brune, d'un tein vif & très-coloré, de petite taille mais assez grasse, déja formée & ornée d'une jolie gorge, qui faisoit les actions les plus indécentes au seul aspect d'un homme. La présence de ses parens, leurs remontrances, les plus rudes châtimens, rien ne la retenoit; elle ne perdoit cependant pas la raison, & ses accès affreux cessoient quand elle étoit avec des femmes. Peut-on supposer que cet enfant avoit déja beaucoup abusé de son instinct?

En général, les filles brunes, de bonne santé, d'une complexion forte, qui sont vierges, & surtout celles qui, par leur état, semblent destinées à ne pouvoir cesser de l'être; les jeunes veuves,

---

(1) *Mox lenone suas jam dimittente puellas,*
Tristis subit. Sed quod potuit tamen ultimam cellam,
Clausit, ad huc ardens rigidæ tentigine vulvæ
Et respina jacens multorum absorbuit cetus
Et lassata viris, nec dum satiata recessit. (Juv. l. II. sat. 6.)

les femmes qui ont des maris peu vigoureux, ont le plus de difpofition à la nymphomanie, & cela feul prouveroit que le principal foyer de cette maladie eft dans une imagination trop aiguifée, trop impétueufe; mais que l'inaction, contre nature, des fens pourvus de force & de jeuneffe en eft auffi un des principaux mobiles. Il eft donc jufte que chaque individu confulte fon inftinct dont l'impulfion eft toujours sûre. Quiconque eft conformé de maniere à procréer fon femblable, a évidemment droit de le faire; c'eft le cri de la nature qui eft la fouveraine univerfelle, & dont les loix méritent fans doute plus de refpect que toutes ces idées factices d'ordre, de régularité, de principe dont nous décorons nos tyranniques chimeres & auxquelles il eft impoffible de fe foumettre fervilement, qui ne font que d'infortunées victimes ou d'odieux hypocrites, & qui ne reglent rien, pas plus au phyfique qu'au moral, que les contrariétés faites à la nature ne peuvent jamais ordonner. Les habitudes phyfiques exercent un empire très-réel, très-defpotique, fouvent très-funefte, & expofent plus fouvent à des maux cruels qu'elles n'arment contr'eux. La machine humaine ne doit pas être plus reglée que l'élément qui l'environne; il faut travailler, fe fatiguer même, fe repofer; être inactif, felon que le fentiment des forces l'indique.

Ce

Ce feroit une prétention très-abfurde & très-ridicule que de vouloir fuivre la loi d'uniformité, & fe fixer à la même affiette, quand tous les êtres avec lefquels on a des rapports intimes font dans une viciffitude continuelle. Le changement eft néceffaire, ne fût-ce que pour nous préparer aux fecouffes violentes qui quelquefois ébranlent les fondemens de notre exiftence. Nos corps font comme des plantes dont la tige fe fortifie au milieu des orages par le choc des vents contraires.

L'exercice, une gymnaftique bien conçue feroient fans doute la reffource la plus efficace contre les fuites dangereufes de la vie inactive; mais cette reffource n'eft pas également à l'ufage des deux fexes. L'équitation, par exemple, ne paroît pas très-convenable aux femmes, qui ne peuvent guere en ufer qu'avec danger, ou avec des précautions qui la rendent prefque inutile. Il eft fi vrai que la nature ne les a pas difpofées pour cet exercice, que là feulement elles paroiffoient perdre les graces qui leur font particulieres, fans prendre celles du fexe qu'elles veulent imiter.

La danfe paroît plus compatible aux agrémens propres aux femmes; mais la maniere dont elles s'y livrent eft fouvent plus capable d'énerver que de fortifier les organes. Les anciens qui ont eu le grand art de faire fervir les plaifirs des fens au

profit du corps, avoient fait de la danse une partie de leur gymnastique : ils employoient la musique pour calmer ou diriger les mouvemens de l'ame ; ils embellissoient l'utile, ils rendoient salutaire la volupté.

Mais si dans la naissance des corps politiques les amusemens furent assortis à la sévérité des institutions dons ces corps tiroient leur force, ils dégénérerent bien rapidement avec les mœurs, (1) & si les anciens s'occuperent d'abord à trouver tout ce qui pouvoit augmenter les forces & conserver la santé, ils en vinrent à ne chercher qu'à faciliter & étendre les jouissances; & c'est encore ici une occasion de remarquer combien nous les

---

(1) Je doute, par exemple, que la *corycomachie* ou la *coricobolie*, qui étoit la quatrieme sphéristique des Grecs, ait resté en usage chez eux, lorsqu'ils furent devenus le peuple le plus élégant de la terre. On suspendoit au plancher un sac rempli de corps lourds ; on le prenoit à deux mains, & on le portoit aussi loin que la corde pouvoit s'étendre ; après quoi lâchant le sac, ils le suivoient, & lorsqu'il revenoit vers eux, ils se reculoient pour céder à la violence du choc, puis le repoussoient avec force. (Voyez M. Burette sur la gymnastie des Grecs & des Romains.) Je ne crois pas qu'un tel exercice ait été du goût des petites maîtresses d'aucun siecle.

exaltons pour nous calomnier nous-mêmes. Quel parallele y a-t-il à faire de nos mœurs avec l'esquisse que je vais tracer ?

Quand une femme avoit *coricobolé* une demi-heure, de jeunes personnes, soit filles, soit garçons, selon le goût de l'actrice, l'essuyoient avec des peaux de cygne. Ces jeunes gens s'appelloient *Jatraliptæ*. Les *Unctores* répandoient ensuite les essences. Les *Fricatores* détergeoient la peau. Les *Alipilarili* épiloient. Les *Dropacistæ* enlevoient les corps & les durillons. Les *Paratiltriæ* étoient de petits enfans qui nétoyoient toutes les ouvertures, les oreilles, l'anus, la vulve, &c. Les *Picatrices* étoient de jeunes filles uniquement chargées du soin de peigner tous les cheveux que la nature a répandus sur le corps, pour éviter les croisemens qui nuisent aux intromissions. Enfin, les *Tractatrices* pétrissoient voluptueusement toutes les jointures pour les rendre plus souples. Une femme ainsi préparée se couvroit d'une de ces gazes, qui, selon l'expression d'un ancien, ressembloient à *du vent tissu*, & laissoit briller tout l'éclat de la beauté ; elle passoit dans le cabinet des parfums, où au son des instrumens qui versoient une autre sorte de volupté dans son ame, elle se livroit aux transports de l'amour... Portons-nous les ra-

finemens de la jouiſſance jusqu'à cet excès de recherches ? (1)

---

(1) Une ſimple nomenclature d'une très-petite partie des mots de leur dictionnaire de volupté, ſi je puis parler ainſi, peut décider la queſtion.

La *corycobole* étoit une tronchine.

Les *jatraliptes*, les eſſuyeurs en cygne.

Les *unctores*, les parfumeuſes.

Les *fricatores*, les frotteuſes.

Les *tractatrices*, les preſſureuſes ou pétriſſeuſes.

Les *dropaciſta*, les enleveuſes de durillons.

Les *alipſiaires*, les épilateurs.

Les *paratiltres*, les vulvaires.

Les *picatrices*, les parfileuſes en vulves.

La *ſamiane*, le parterre de la nature. (Voyez ci-après.)

L'*hirciſſe*, le bouquinage des vieilles.

La *conrobole*.

La *clitoride*, ou contraction du clitoris.

La *corinthienne*, la mobilité des charnieres.

La *lesbienne*, les cunni-langues.

La *ſphniſſiende*, le poſtillon.

La *phicidiſſienne*, la pollution de l'enfance.

Sardanapaliſer, vautrer entre les eunuques & les filles.

Chalcidiſſer, le léchement des teſticules.

Fellatricer, ſucer le gland.

Phœniciſſer, irrmuer en miel. &c. &c.

Une preuve qu'ils étoient plus aguerris que nous, c'eſt qu'il n'y a preſque pas un de ces mots que nous ne ſoyons obligés de rendre par une périphraſe.

Il feroit poffible d'apporter en preuve de notre infériorité en fait de libertinage, par rapport aux anciens, une infinité de paffages qui étonneroient nos fatyres les plus déterminés. Nous avons déja montré dans un morceau de ces mêlanges très en racourci, ce que le peuple de Dieu favoit faire. (1) Erafme a recueilli dans les auteurs Grecs & Romains une foule d'anecdotes & de proverbes qui fuppofent des faits dont l'imagination la plus hardie eft effrayée : j'en citerai quelques-uns.

Nous n'avons point, par exemple, de mauvais lieux qui puiffent nous donner une idée de ce qu'on appelloit à Samos *le parterre de la nature*. C'étoient des maifons publiques où les hommes & les femmes pêle-mêle s'abandonnoient à tous les genres de libertinages, car ce feroit proftituer le mot de volupté que de l'employer ici. Les deux fexes y offroient des modeles de beauté, & delà le titre

(1) Voyez la Toproïde où j'aurois pu ajouter un très-grand nombre d'autres paffages tirés de la Bible. On trouve, par exemple, dans le livre de la fageffe, (ch. XIV, ỳ. 26.) plufieurs reproches d'impureté, d'avortemens criminels, d'impudicités, d'adulteres, &c. Jérémie (ch. V, ỳ. 13) déclame contre l'amour des jeunes garçons. Ezéchiel parle de mauvais lieux & des marques de proftitution à l'entrée des rues. (Ch. XXVI, ỳ. 24, 25, 26, 37.) &c. &c.

de *parterre de la nature.* (1) Les vieilles mettoient encore à profit dans d'autres lieux les restes de leur lubricité. Elles étoient tellement impudiques qu'on les comparoit à des animaux qui avoient l'odeur, l'ardeur, la lascivete des boucs. (2)

..... *Verum noverat*
Anus caprissantis vocare viatica.

Dans l'isle de Sardaigne qui n'a jamais été un pays très-florissant ni très-peuplé, le nom du lieu appellé *Ancon* avoit pour étymologie celui de la reine Omphale, qui faisoit tribader ses femmes ensemble, puis les enfermoit indistinctement avec des hommes choisis pour briller dans ces sortes de combats. (3)

On sait ce que le despotisme oriental a toujours

---

(1) Erasme, p. 553. — *Samiorum flores.* — *Ubi extremam voluptatum decreperet.* — *La samionate.* — *Puellæ veluti flores arridentes ad libidinem invitabant.*

(2) *Ani hircassantes.* Eras. 269. *De juvente, cui anus libidinosa omnia suppeditabat, quo vicisim ab illo voluptatem sui feret. Nota & hircorum libido, odorque qui & subantes consequitur.*

(3) Ancon Eras. 335. *Omphalen regina per vim virgines dominorum cum eorum servis inclussisse ad stuprum, in sola haberetur impudica. Lydia autem eum locum, in quo fœminæ constuprabantur, appelasse, sceleris atrocitatem mitigantes verbo.* On voit que même en ce genre le despotisme n'a plus rien à inventer.

coûté à l'humanité & à l'amour ; il a dans tous les tems foulé celle-là & profané celui-ci. C'eſt de Sardanapale, (1) l'un des plus vils tirans de ces contrées, que vient l'idée & l'uſage d'unir la proſtitution des filles & des garçons.

Corinthe pouvoit le diſputer à Samos pour la perfection de la proſtitution publique; elle y étoit tellement révérée qu'il y avoit des temples où l'on adreſſoit ſans ceſſe des prieres aux dieux pour augmenter le nombre des proſtituées. (2) On prétendoit qu'elles avoient ſauvé la ville. Mais en général les Corinthiens paſſoient pour poſſéder preſque excluſivement l'art de la ſoupleſſe & des mouvemens voluptueux. (3) On les reconnoiſſoit

(1) Eraſ. 723. *Cæterum deliciis uſque adeo effœminatus, ut inter eunuchos & puellas ipſe puellari cultu deſidere ſit ſollitus.*

(2) Eraſ. 827. *Ut dii augerent meretricum numerum.* Eraſme ajoute que les Vénitiennes de ſon tems étoient les filles lubriques par excellence. *Nuſquam uberior quam apud Venetos.*

(3) La canobole. Eraſ. 737. *Corinthia videris corpore queſtum factura. In mulierem intempertivius libidinantem. De mulieribus Corinthi proſtantibus dictum & alibi. Dictum & autem, novo quidem verbo quod nobis indicat quæſtum facere corpore.*

à une certaine tournure, à une coupe, à un galbe particulier.

Les Lesbiennes sont citées pour l'invention ou la coutume d'avoir rendu la bouche le plus fréquent organe de la volupté. (1)

Différens peuples se distinguerent ainsi par des usages bien étranges & plus fréquens chez eux que chez tous les autres; de sorte que ce qui n'est aujourd'hui que le vice de tel ou tel individu, étoit

---

(1) *Lesbiari* La Lesbienne. *Antiquitus pollaere dicebant.* Eras. 731. *enim cunnum significat (quæ combibones jam suos contaminet Aristophanes in Vespis.*) Eras. 731. *Aiun turpitudinem quæ per eos agitur, fellationes opitur, autirrumationis primum à Lesbiis authoribus fuisse profectam : & apud illus primum omnium fœminum tale quiddam passam esse.* — Ainsi le talent caractéristique des Lesbiennes étoit de gamahucher ; d'où *mihi at videre labda juxta Lesbios.* (*Aristoph. fellatrix.*) La fellatrice qui suce le gland, étoit encore un épithete des Lesbiennes où c'étoit la mode de commencer par cette cérémonie. Eras. 800. *Fellatrium indicat.... quæ communis Lesbiis quod ei tribuitur genti, &c.*

N. B. Il y avoit, il y a quelques années, à Paris une fille charmante, née sans langue, qui parloit par signes avec une adresse étonnante, & s'étoit vouée à ce genre de prostitution. M. Louis l'a décrite sous le titre *d'aglossostomographie.*

alors le caractere distinctif de tout un peuple. Ainsi, de ces peuples de l'isle d'Eubæ qui n'aimoient que les enfans & qui les prostituoient de toutes manieres, vint le mot *chalcider.* (1) Ainsi l'on créa celui de *phicidisser* pour indiquer une fantaisie bien dégoûtante. (2) On exprima l'habitude qu'avoient les habitans de Sylphos, l'une des Cyclades, d'aider les plaisirs naturels par ceux de l'anus, au moyen du mot *siphniasser.* (3) Ainsi l'on trouva des mots par tout peindre dans des siecles de corruption où l'on éprouva de tout. Delà le *cleitoriastein*, (4) ou contraction de deux clitoris; opération qu'Hesychius & Suida ont pris la peine de nous expliquer, en nous apprenant que ce travail se fait comme le frai de la carpe contre sa semblable; l'une s'agite quand l'autre s'arrête, & réciproquement, (d'où le proverbe *non satis liquet*;)

---

(1) *Chalcidissare*, Eras. *Gens* (*Chalcidicenses*) *male audisse ob fœdos puerorum amores.*

(2) *Phicidissare.* Se faire lécher les testicules par de jeunes chiens. (Suetone.)

(3) *Sipginiassare.* (Plin. l. IV. 12.) Eras. 690. *Pro eo quod & tannum admovere. postico, sumptum esse à moribus siphniorum.*

(4) Eras. 619. *De immondica libidine. Unde natum proverbium, non satis liquet. Libidinosa contrectatio.*

delà l'expreſſion de *cunni-langues* que Séneque définit ainſi. Les Phéniciens différoient des Leſbiens en ce que les premiers ſe rougiſſoient les levres pour imiter plus parfaitement l'entrée du vrai ſanctuaire de l'amour ; au lieu que les Lesbiens qui n'y mettoient d'autre fard que l'empreinte des libations amoureuſes les avoient blanches, (1) & ce n'eſt pas la maniere la plus ſinguliere dont on ait paré ſes levres ; car Suetone rapporte que le fils de Vetellius les enduiſoit de miel pour ſucer le gland de ſon giton de maniere à augmenter ſon plaiſir, en lubrifiant ainſi la peau fine qui revêt cette partie, la ſalive de l'agent imprégnée de miel attiroit les flots d'amour. C'étoit (2) un aphrodiſiaque connu & puiſſant pour les hommes uſés. Mais Vetellius faiſoit cette cérémonie tous les jours & publiquement ſur tous ceux qui vou-

(1) *Phœniciſſantes labra rubicunda ſibi reddebant ; ſic Lesbiaſſantes alba labra ſemene.*

Martial. lib. I. -- *Cunnum carinus linguit eſtamen pallet.*

Cattullus ad Gellicum. - *Neſcio quid certe eſt an vere fama ſuſurrat.*

Grandia te remedii tenta vorare viri.
Sic certe eſt. Clamant virronis rupta miſelli
Ilia, demulſo labra notata ſero.

(2) *Hier. Mercurial.*

loient s'y prêter; (1) ce qui n'eſt guere plus bizarre que ces libations (*ſemen & menſtruum*) que certaines femmes, ſelon Epiphane, offroient auxdieux, pour les avaler enſuite. (2)

Je finis cette ſinguliere récapitulation par demander aux moraliſtes ſi les anciens alloient beaucoup mieux que nous, & aux érudits quel ſervice ils croient avoir rendu aux hommes & aux lettres, quand ils ont déterré ces anecdotes & tant d'autres pareilles dans les archives de l'antiquité?

---

(1) *Quotidie ac palam. — Arterias & fauces pro remedio fovebat.*

(2) Hier. Merc. li. IV, p. 93. — *Scribit Epiphanius fœminæ ſemen & menſtruum libare Deo, & deinde potare ſolitas.*

F I N.

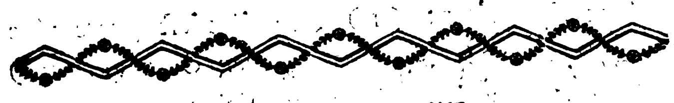


TABLE.

Fin de la Table.


Digitized by Google

